

MÉMOIRES

DE MONSIEUR

DE GOURVILLE.

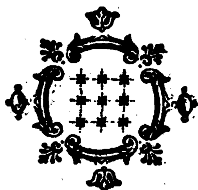
TOME SECOND.

MÉMOIRES
DE MONSIEUR
DE GOURVILLE,

Concernant les affaires auxquelles il a été employé par la Cour, depuis 1642 jusqu'en 1698.

Nouvelle Édition, revue & corrigée.

TOME SECOND.



A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHIL. ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXXII.



MÉMOIRES

DE

M. DE GOURVILLE,

Concernant les affaires auxquelles il a été employé par la Cour, depuis 1642 jusqu'en 1698.



VERS le commencement de l'année 1665, j'allai à la Haye, où je fis quelque féjour. M. de Montbas, qui étoit affez de la Cour de M. le Prince d'Orange, me préfenta à lui, & j'eus l'honneur de lui faire la révérence pour la premiere fois. Depuis je me trouvai fouvent avec lui & des

Dames de la Haye. Mais comme c'eſt la coutume en ce pays-là, que les femmes ſe retirent à huit heures, M. le Prince d'Orange prit le parti d'aller les ſoirs chez M[rs]. de Montbas & de Dielk, & encore dans d'autres maiſons, pour jouer juſqu'à huit heures & demi. Il me faiſoit toujours l'honneur de me mettré de ſes parties.

Etant retourné à Bruxelles, où je me trouvois plus agréablement qu'ailleurs, M. le Marquis de Sillery eut la bonté de me venir voir; & m'ayant dit qu'il ſeroit bien-aiſe d'aller à Anvers, je l'y accompagnai. Je le menai voir, comme une perſonne rare, M. de Palavicini, un des hommes du monde le plus riche, & qui n'en étoit pas perſuadé. Je lui dis qu'il falloit qu'il ſe mît dans la dépenſe, (comme j'avois fait autrefois avec les Dames d'Anvers;) qu'il nous donnât quel-

quelques repas, & qu'il devoit au moins avoir un carrosse & six chevaux pour nous promener. Il entreprit de faire connoître à M. de Sillery qu'il n'étoit pas si riche qu'on le croyoit; & en nous montrant un cabinet à côté de sa chambre, il nous fit entendre qu'il avoit-là pour cinq cents mille livres de barres d'argent, qui ne lui rendoient pas un sol de revenu; & qu'il avoit cent mille écus à la Banque de Venise, qui ne lui donnoient pas trois pour cent; qu'il avoit à Genes, d'où il étoit, quatre cents mille livres, dont il ne tiroit guere plus d'intérêt; & il finissoit toujours en disant que cela ne lui rendoit pas grand'chose. M. le Marquis de Sillery, après que nous fûmes sortis, m'avoua qu'il avoit peine à croire ce qu'il avoit vu & ce qu'il venoit d'entendre. Il m'a dit quelquefois depuis, qu'étant revenu à Paris, il

étoit fâché de n'avoir pas donné cette ſcene à Moliere, pour la mettre dans ſa comédie de l'Avare.

Quelque temps après, M. de Salcede, Capitaine d'une compagnie de M. de Caſtel-Rodrigues, ayant fait voler quelques François qui alloient en Hollande, fâché des reproches que je lui en fis, & que je lui avois attirés de beaucoup d'honnêtes gens; ce méchant pendard, qui avoit bien de l'eſprit, dit beaucoup de choſes à M. de Caſtel-Rodrigues, pour lui faire craindre la durée de mon ſéjour à Bruxelles. Il lui fit encore parler par d'autres gens, pour augmenter ſes ſoupçons. Un jour que j'étois allé faire ma cour, comme les autres, M. de Caſtel-Rodrigues me fit entrer dans ſon cabinet, pour me dire qu'il avoit reçu des lettres de Madrid, par leſquelles on lui mandoit que le Roi Très-Chrétien faiſoit des inſtances auprès du Roi

d'Efpagne, pour obtenir un ordre de me faire arrêter à Bruxelles, & qu'il feroit au déſeſpoir s'il venoit à le recevoir. Je lui répondis que je n'étois pas un homme aſſez important, pour que la Cour de France fît de pareilles ſollicitations contre moi; mais que s'il me donnoit cet avis pour me faire prendre la réſolution de ſortir de ſon pays, j'étois prêt à le ſatisfaire; que cependant s'il avoit la bonté de s'informer de tous les gens de qualité, que j'avois l'honneur de voir tous les jours, quelle étoit ma conduite, je me perſuadois qu'il feroit bientôt déſabuſé; & lui ayant marqué que je ſoupçonnois M. de Salcede de m'avoir rendu ce mauvais ſervice, par les raiſons que je viens de dire, il me loua, & je puis avancer, que depuis ce jour-là, il me témoigna beaucoup d'amitié & de confiance.

M. le Duc de Veraguas, qui étoit pour lors Meſtre-de-Camp-Général, & par conſéquent la ſeconde perſonne, avoit auſſi tant de confiance en moi, qu'il venoit prendre mon avis ſur toutes les affaires dont la direction pouvoit lui appartenir. Enfin, jamais homme hors de ſon pays ne s'eſt trouvé dans la conſidération où j'étois à Bruxelles. M. le Comte de Marſin, qui étoit de mes anciens amis, y étant venu prendre la place de M. de Veraguas, contribua encore à l'augmenter. Je ne laiſſois pas d'aller de temps en temps à la Haye, où je recevois toutes ſortes de politeſſes de M. le Comte d'Eſtrades, pour lors Ambaſſadeur de France, auſſi-bien que de ceux d'Eſpagne & de Portugal. Je faiſois très-régulièrement ma cour à M. le Prince d'Orange, qui m'y obligeoit fort par ſes bons traitements. J'avois un cuiſinier de grande réputa-

tion; M. le Prince d'Orange & Messieurs les Ambassadeurs, m'ayant dit qu'ils voudroient bien l'éprouver, nous convînmes que je leur donnerois à dîner à la maison de campagne d'un de mes amis; & qu'en y entrant, chacun seroit dépouillé de son caractere & de sa qualité: ce qui fut fort bien observé. Je leur fis préparer un grand dîné, auquel j'invitai aussi M. le Comte de Montbas & quatre ou cinq personnes de la Haye. Quand il fut question de se mettre à table, je pris par la main la Marquise de Meslin, fille de Dom Estevan de Gamara, Ambassadeur d'Espagne, & la fis asseoir auprès de moi à la premiere place: chacun prit la sienne, sans songer à aucune cérémonie. M. d'Estrade m'avoit mené chez M. de With, qui pour lors gouvernoit la Hollande; mais comme j'avois été un peu gâté du traitement que j'avois reçu à Lon-

dres & à Bruxelles, il ne fut pas trop ſatisfait de ma viſite ; de ſorte que je me contentai de l'avoir vu cette fois ſeulement ; mais je recevois beaucoup d'honnêtetés de tous les gens de qualité Hollandois : cela ne m'empêchoit pas de retourner toujours à Bruxelles. M. le Marquis de Caſtel-Rodrigues me recevoit ſi bien, & avoit de ſi fréquentes & longues conférences avec moi, pendant qu'il avoit bien de la peine à en donner aux autres, que M. de Bournonville, qui avoit beaucoup d'eſprit, & un peu railleur, me dit un jour, me voyant ſortir d'avec lui : Vous venez donc de donner audience au Marquis : ce qui fit fort rire Meſſieurs les Duc d'Arſchot & le Prince d'Aremberg ſes freres, qui étoient avec lui.

Monſieur de Caſtel-Rodrigues m'ayant un ſoir entretenu pendant plus de deux heures & demi, m'a-

voit fait le plus beau projet du monde sur plusieurs matieres dont il traitoit. Il avoit une grande facilité à parler, & raisonnoit très-juste. Comme j'étois fort las de m'être promené pendant tout ce temps-là avec lui dans une galerie, je le quittai, en lui disant : Si vous pouvez, Monsieur, trouver un homme qui exécute comme vous pensez, vous serez assurément les deux plus grands personnages qu'il y ait au monde. Il parloit bien & beaucoup, mais faisoit peu. Il me proposoit souvent de m'attacher au Roi son Maître : je répondois que je lui serois toujours fort fidele, tant que je demeurerois à Bruxelles ; mais que j'espérois de retourner un jour dans ma patrie.

En ce temps-là, M. le Marquis de Castel-Rodrigues entreprit de faire bâtir Charleroy, lui étant venu des sommes considérables d'ar-

gent; & m'ayant parlé de ſon idée, je lui repréſentai que je doutois fort qu'il eût le temps de l'achever, & que peut-être vaudroit-il mieux diſtribuer une partie de cet argent à ſes troupes, qui étoient dans la plus grande déſolation du monde, ne vivant, pour ainſi dire, que d'aumônes. Les ſoldats alloient par petites bandes demandant la charité à ceux qui paſſoient dans les grands chemins; & les Abbayes des environs où ils étoient, en nourriſſoient une bonne partie. Tout ce que je lui avois dit n'empêcha pas qu'il ne me menât avec lui à Charleroy, quand il y alla en grande cérémonie mettre la premiere pierre.

Au commencement de l'année 1666, je fis un voyage à Paris, où j'eus l'honneur de voir M. le Prince, & j'y appris qu'on y parloit fort de guerre, du moins pour l'année prochaine.

Bientôt après étant retourné à Bruxelles, j'y reçus une lettre de M. Courtin, qui me marquoit le jour qu'il devoit paſſer à deux lieues de Bruxelles, pour ſe trouver, de la part du Roi, à l'aſſemblée qui ſe devoit faire à Breda, où il me donna un rendez-vous pour le voir. En ayant parlé à M. de Caſtel-Rodrigues, je lui demandai ſi je pouvois l'inviter à venir loger chez moi: ce qu'il m'accorda; & ayant envoyé au-devant de M. Courtin, il vint me trouver droit à Bruxelles. M. Caſtel-Rodrigues ayant ſut qu'il étoit arrivé, m'envoya cent bouteilles de toutes ſortes de vins fort exquis, & me fit dire que c'étoit pour m'aider à bien traiter mes hôtes. M'étant bien confirmé que nous ne ſerions pas long-temps ſans avoir la guerre, je priai bientôt après M. le Marquis de Caſtel-Rodrigues de trouver bon que je m'en allaſſe à

l'aſſemblée de Breda. L'ayant agréé, je m'y rendis, & y reſtai pendant tout le temps que l'aſſemblée dura.

M. Courtin avoit toujours de la joie, & l'inſpiroit aux autres. Il me paroiſſoit que dans l'aſſemblée où l'on traitoit la paix, il étoit l'ame de toutes les déliberations qui ſe prenoient, étant regardé comme un homme de très-bon eſprit & de longue expérience. Il avoit amené avec lui M. Pelletier de Souzy, qui s'eſt fait connoître pour avoir beaucoup d'eſprit & des talents extraordinaires, lequel ayant été connu du Roi, fut honoré depuis par Sa Majeſté de deux beaux emplois. Il avoit auſſi amené M. l'Abbé de Villiers, qui étoit ce qu'on appelle un bon compere. M. le Comte de Guiche & M. de Saint-Evremont s'y rendirent : on ne ſongeoit qu'à ſe divertir.

Le ſujet de l'aſſemblée étoit pour

faire la paix entre l'Angleterre & la Hollande, qui non-ſeulement ſe faiſoient la guerre, mais encore avec une très-grande aigreur de part & d'autre. Le jeune de With, commandant la flotte des Etats, avoit été juſqu'à Chatam, où il avoit brûlé une bonne partie de celle d'Angleterre. Tous les jours, c'étoient grands repas chez les Ambaſſadeurs. M. le Marquis de Hauterive, Gouverneur de Breda, qui étoit fort de mes amis, tenoit auſſi une bonne table. Mylord Olis, Chef de l'ambaſſade d'Angleterre, me fit beaucoup d'amitié de la part du Roi ſon maître Charles II, & me parloit beaucoup de tout ce qui ſe paſſoit. Lorſque la paix fut ſur le point de ſe faire, nos entretiens rouloient principalement ſur ce que le Roi d'Angleterre pourroit faire pour ſe venger de M. de With, Penſionnaire, & le détacher d'avec la Cour

de France, d'où il tiroit sa principale considération. Il me dit qu'il convenoit de ce principe; mais que la difficulté étoit de savoir par où y parvenir. Je lui demandai s'il croyoit que le Roi d'Angleterre fût bien capable de dissimulation, & de garder entre Sa Majesté seule & lui Mylord Olis, un grand secret avec tout le reste? Il me dit qu'il croyoit le Roi son maître capable de tout, s'il pouvoit trouver le moyen d'abaisser l'orgueil de M. de With. Je lui repliquai que cela étant ainsi, il falloit, après la paix faite, feindre par beaucoup de démonstrations de vouloir oublier tout ce qui s'étoit passé entre lui & M. de With, & lier une étroite amitié pour l'intérêt des deux nations; sur-tout lui donner des louanges en quantité : en lui disant que le Roi d'Angleterre le prioit de lui donner ses avis dans les occasions, sans attendre

qu'il les lui demandât ; fonder cette grande liaiſon ſur la puiſſance de la France, & l'ambition démeſurée de ſon Roi. Qu'enfin, ſi le Roi d'Angleterre cachoit bien ſes vrais ſentiments, après avoir fait ſentir à M. de With une confiance fondée ſur les raiſons que je viens de dire, cela conduiroit infailliblement M. de With à ſa perte. Que j'étois fort perſuadé que la grande préférence que ce dernier avoit dans le Conſeil de France, étoit fondée principalement ſur l'opinion dans laquelle il étoit d'être irréconciliable avec le Roi d'Angleterre. Mais qu'aſſurément, ſi ce que je propoſois étoit bien conduit, M. de With ne feroit pas long-temps ſans croire qu'il pourroit bien n'être plus dans une ſi grande dépendance du Conſeil de France. Que dès les premieres démarches qu'il feroit dans cette vue, le Roi de France & ſon Conſeil le

trouveroient bien mauvais. Que, ſans vouloir pénétrer plus loin dans l'avenir, je me flattois que le Roi d'Angleterre ſeroit content de l'avis que je prenois la liberté de lui donner; parce que s'il étoit ſatisfait de la diſpoſition où cela mettroit les choſes, il n'auroit qu'à s'y tenir. Que je n'avois eu l'avantage de voir M. de With qu'une fois en ma vie; mais que le connoiſſant, comme je faiſois, par le grand ſoin que j'avois pris de l'étudier, j'étois perſuadé que ſe croyant fort aſſuré du Roi d'Angleterre, il penſeroit être en état de donner des mortifications à la France. Je ſavois qu'il parloit ſouvent des avantages qu'il avoit remportés ſur l'Angleterre, & qu'il avoit néceſſité la Suede & le Danemarck à ſe tenir en paix, après les avoir obligés de la faire. Qu'il ne manqueroit pas d'enviſager que ce ſeroit un beau fleuron à ſa couronne, s'il

s'il pouvoit se trouver en état de dire qu'il avoit forcé les François de faire quelque chose qu'ils n'auroient pas voulu. Le Mylord Olis, ayant écrit au Roi d'Angleterre tout ce que sa mémoire lui pouvoit fournir des choses que je lui avois dites, reçut ordre de me bien remercier, & de me prier de vouloir bien qu'il en dressât un mémoire de concert avec moi; ce qui fut fait. Et j'y ajoutai, qu'aussi-tôt que la paix seroit signée, il seroit bon que cet Ambassadeur eût ordre de commencer à parler à M. de With, suivant le dessein & dans le sens dont nous étions convenus : mais pourtant sans trop d'empressement. Le Mylord Olis, ayant eu réponse du Roi après qu'il eut reçu le mémoire que nous avions fait, fut encore chargé de me bien remercier. L'assemblée de Breda finie, je m'en allai à La Haye, où je reçus beaucoup d'hon-

nêtetés de M. le Prince d'Orange.

En ce temps-là, je reçus une lettre de M. le Duc de Zell, qui m'invitoit de l'aller voir, comme je lui avois promis. Il me prioit de m'informer autant que je pourrois, comment M. de With regardoit les levées que faisoient les Suédois en Poméranie; que cela pouvoit menacer la ville de Brême, qui étoit sous la protection de sa Maison. Que lui & M. l'Evêque d'Osnabruck avoient levé chacun un régiment d'infanterie; qu'il ne doutoit pas que quand les Hollandois seroient persuadés de ce dessein, ils ne voulussent bien faire quelque effort pour l'empêcher de concert avec eux. Et comme je savois que M. de Montbas étoit très-étroitement uni avec M. de With, je le priai d'entrer sur cela en conversation avec lui. J'appris qu'effectivement ces levées donnoient de la jalousie aux Hollan-

dois, & j'espérois que cela pourroit tourner favorablement pour M. le Duc de Zell & M. l'Evêque d'Osnabruck. Je priai M. de Montbas de faire ce qui pourroit dépendre de lui, pour fomenter une liaison entre les Etats-Généraux & ces Messieurs.

Je m'en allai à Lunebourg, où étoient M. le Duc de Zell & M. l'Evêque d'Osnabruck. J'eus l'honneur de voir ce dernier pour la premiere fois, & j'en reçus bientôt des marques de bonté, & de la même confiance que M. son frere avoit en moi. Je fus d'avis que, pour obliger les Hollandois à avoir plus de confiance à ces Princes, il falloit faire un effort, & emprunter plutôt une somme considérable pour lever encore quelques troupes, afin de faire connoître qu'ils avoient abandonné les plaisirs où ils avoient été jusqu'alors, pour se donner de la con-

ſidération. Les Suédois continuant à faire des levées, & M. de With conſidérant l'intérêt que la Hollande avoit qu'ils ne s'agrandiſſent de ce côté-là, & que d'ailleurs la Maiſon de Brunſwick ſe mettoit, autant qu'il lui étoit poſſible, en état de l'empêcher, prit la réſolution de faire un traité avec eux, par lequel les Hollandois promettoient juſq'uà un million huit cents mille livres payables dans des temps aſſurés, à meſure que Meſſieurs de Brunſwick leveroient des troupes juſqu'au nombre de dix mille hommes de pied, & quatre mille chevaux. Ce qui ſe fit avec tant de diligence, que ces troupes furent bientôt ſur pied, & fort belles. Le bruit s'étant répandu partout du bon état dans lequel étoient ces Princes, obligea le Roi de leur envoyer M. Baltazar, parce qu'il avoit épouſé la ſœur de M. de Beauregard, que j'ai déja nommé. On lui

donna une perſonne pour l'aider, qui avoit de l'eſprit. Meſſieurs les Princes m'ayant fait l'honneur de me demander mon avis ſur ce qu'on auroit à répondre, je leur conſeillai de remercier le Roi de l'honneur qu'il leur faiſoit, en leur envoyant un homme du mérite de M. Baltazar, & d'aſſurer Sa Majeſté de leur profond reſpect; mais que pour lors ils ne pouvoient avoir d'autres vues, que de tâcher à bien exécuter le traité qu'ils avoient fait avec les Hollandois.

M. Baltazar & ſon confident, étant retournés à Paris, parlerent fort de la conſidération que ces Princes avoient pour moi. M. de Lionne, pria, de la part du Roi, M. le Prince de m'écrire, pour me repréſenter l'intérêt que j'avois de rendre quelque ſervice à Sa Majeſté, qui pût me procurer mon retour. Auſſi-tôt que j'eus reçu cette lettre,

j'en rendis compte à Meſſieurs les Ducs de Zell & d'Oſnabruck, & leur dis que je ferois la réponſe qu'ils jugeroient à propos. Tous deux, avec empreſſement, me dirent qu'il falloit que je profitaſſe de cette occaſion, pour me procurer mon rétabliſſement en France. Je leur répondis qu'il falloit premiérement regarder ce qui leur étoit bon. Après une longue converſation qui roula particuliérement ſur ce qu'on parloit d'une triple alliance de l'Angleterre, la Suede & les Etats-Généraux, pour faire faire la paix entre la France & l'Eſpagne, qui avoit été rompue par l'entrée du Roi en Flandres, & la priſe de Lille; que les Hollandois ne voudroient plus donner de ſubſides; qu'il étoit bon d'écouter des propoſitions, ſi, dans la ſuite, la France en vouloit faire; que cela ne feroit qu'augmenter leur conſidération: enfin, il fut réſolu-

que je ferois ſavoir à M. le Prince, que je m'eſtimerois bien heureux, ſi je pouvois avoir occaſion de rendre quelque ſervices qui fût agréable à Sa Majeſté. Bientôt après, je reçus une lettre de M. de Lionne ſur le même ſujet, par laquelle il m'exhortoit de rendre ſervice au Roi auprès de Meſſieurs les Princes de Brunſwick, comme un chemin qui pourroit me faire avoir ma grace, & mon retour en France.

Dans le même paquet, étoit une lettre de cérémonie, dont je rapporte ici la copie. Il y avoit en haut : Monſieur, avec un peu de diſtance entre la premiere ligne ; & au bas : Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur. Le haſard fit que dans ce temps-là on m'envoya la copie d'une lettre que M. de Lionne avoit écrite à l'Envoyé à Vienne. Je pris plaiſir à vérifier qu'il ne lui faiſoit pas plus de cérémonie qu'à moi.

Copie de la Lettre que M. de Lionne écrivit à M. de Gourville.

De Paris, le 23 Décembre 1667.

MONSIEUR,

„ Je vous écrivis il y a huit jours
„ aux termes que vous avez vus, &
„ à toutes fins je ferai mettre dans
„ ce papier un duplicata de ma let-
„ tre. Depuis, Monſeigneur le Duc
„ m'a envoyé de Chantilly une let-
„ tre que vous avez écrite le vingt-
„ ſix de l'autre mois à M. de Gui-
„ taut, laquelle Monſeigneur le
„ Prince avoit adreſſée à Dijon à M.
„ ſon fils. J'ai vu par ladite lettre
„ l'ardent deſir que vous témoigné
„ de pouvoir rendre quelque ſervi-
„ ce au Roi dans la Cour où vous
„ êtes; que vous y voyez même
„ les choſes bien diſpoſées pour lui.
„ Cela m'a fait juger que vous n'y
„ feriez pas inutile au bien des af-
„ faires

„ faires de Sa Majeſté, pourvu qu'on
„ voulût vous en fournir la matie-
„ re. Sur quoi après m'être con-
„ joui avec vous de vous voir dans
„ de ſi bons ſentiments, eu égard
„ même à vos intérêts particuliers,
„ ce qui certainement, par le che-
„ min que vous prenez, peut vous
„ être utile; je vous dirai qu'il y a
„ environ deux mois plus ou moins,
„ que je priai M. le Baron de Plato,
„ d'écrire à Meſſieurs les Princes
„ ſes maîtres la ſinguliere eſtime
„ que Sa Majeſté faiſoit de leurs
„ perſonnes & de leurs Maiſons, la
„ diſpoſition où elle étoit de leur
„ procurer tous les avantages qui
„ ſeroient en ſon pouvoir; que la
„ conjonĉture étoit belle & favora-
„ ble; que M. l'Evêque d'Oſna-
„ bruck, après la paix de Munſter,
„ avoit fait paroître beaucoup d'in-
„ clination d'acquérir de la gloire
„ par les armes, & de ſe mettre à la

„ tête d'un corps de douze mille
„ hommes que ſa Maiſon avoit,
„ pour venir ſervir Sa Majeſté de
„ ſa perſonne & deſdites troupes;
„ qu'alors le Roi n'avoit pu enten-
„ dre à la propoſition, parce que Sa
„ Majeſté eſpéroit toujours que les
„ Eſpagnols voudroient bien lui fai-
„ re raiſon à l'amiable ſur les droits
„ échus à la Reine. Mais ſi ce bra-
„ ve Prince étoit encore aujour-
„ d'hui dans la même diſpoſition,
„ Sa Majeſté n'en auroit pas moins
„ d'accepter ſa propoſition avec
„ grande joie. Que les Pays-Bas
„ étoient grands, & pouvoient faci-
„ lement donner le moyen au Roi
„ de récompenſer avantageuſement
„ ſes amis, qui auroient pris part à
„ ſes intérêts, l'auroient aſſiſté à ti-
„ rer raiſon des Eſpagnols, & à ſe la
„ faire elle-même, & qu'on pour-
„ roit aiſément convenir d'ailleurs
„ des conditions du payement de

„ la subsistance dudit corps, & au-
„ tres choses semblables, toutes
„ fort obligeantes. La réponse que
„ ledit Baron de Plato fit à cette
„ dépêche, fut que Messieurs de
„ Brunswick estimoient beaucoup
„ ces démonstrations de l'estime &
„ de la bonne volonté de Sa Majesté;
„ mais que les choses ayant beau-
„ coup changé de face depuis la
„ paix de Munster, par diverses nou-
„ velles alliances que leur Maison
„ avoit contractées avec d'autres
„ Princes, ils n'étoient plus en état
„ d'entendre à ces sortes d'ouvertu-
„ res. Voilà donc déja une matiere
„ que je vous fournis de servir le
„ Roi, en cas que vous y trouviez
„ quelques plus grandes disposi-
„ tions de la part desdits Sieurs
„ Princes, qu'il n'en a paru par la
„ réponse qu'ils ont faite audit Ba-
„ ron de Plato; & s'ils veulent bien
„ aujourd'hui y entendre, vous

„ n'aurez qu'à me le faire ſavoir, &
„ me marquer en même-temps ce
„ qu'ils pourroient demander en
„ échange de Sa Majeſté, ſoit pour
„ quelque portion des conquêtes
„ des Pays-Bas. S'ils ne jugent pas
„ à propos d'entrer en de ſi grands
„ engagements, qu'ils veuillent ſeu-
„ lement ſe tenir dans une exacte
„ neutralité, promettre à Sa Ma-
„ jeſté de ne s'engager avec aucun
„ autre Potentat ou Prince contre
„ ſes intérêts; refuſer toutes ſortes
„ de levées & de paſſages dans leurs
„ Etats, aux troupes qui voudroient
„ venir aſſiſter les Eſpagnols aux
„ Pays-Bas; joindre même leurs
„ troupes aux autres Princes, qui,
„ pour le bien & la tranquillité de
„ l'Empire, euſſent fait une liaiſon
„ entre eux pour s'oppoſer auxdits
„ paſſages; & enfin, renouveller
„ l'alliance du Rhin. En ce cas-là
„ donc, Sa Majeſté ſe contentera &

„ fera même fort ſatisfaite. Vous
„ ſaurez de Leurs Alteſſes ce qu'el-
„ les auroient deſiré en échange de
„ Sa Majeſté, pour avoir plus de
„ moyen de continuer à entretenir
„ leurſdites troupes pendant tous
„ ces mouvements de guerre ; &
„ me le faiſant ſavoir, je vous infor-
„ merai bientôt des dernieres in-
„ tentions de Sa Majeſté ; cepen-
„ dant je demeure,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéiſſant ſerviteur,

DE LIONNE.

Mais après que je fus fait homme du Roi, mes honneurs commencerent à diminuer. Cela même alla aſſez vîte, & j'en fis rire M. de Lionne quelque temps après que je fus revenu. Auſſi-tôt que ce Miniſtre eut reçu ma réponſe, je me trouvai

revêtu du caractere d'Envoyé du Roi, avec une instruction de ce que j'avois à faire, & un plein-pouvoir de traiter avec Messieurs de la Maison de Brunswick. Voilà mon procès fait & parfait à Paris, & je me trouve Plénipotentiaire du Roi en Allemagne. M. le Comte de Waldeck étoit fort attaché à ces Princes : jusques-là j'avois vécu avec lui en fort bonne intelligence ; mais desirant fort de pouvoir obliger l'Empereur à le faire Prince de l'Empire, joint aux liaisons qu'il avoit avec les Etats d'Hollande, où étoit son principal bien, cela faisoit que nous avions souvent des contestations devant les Princes. Je lui dis un jour, que si ces Messieurs n'avoient point d'autres intérêts que de se faire Princes de l'Empire, ils ne pouvoient mieux faire, que de suivre ses conseils; mais que j'estimois qu'ils en pourroient avoir d'au-

tres. Qu'ils étoient obligés de garder des mesures d'honnêteté avec toutes les Puissances, particuliérement avec la France, étant possible qu'il y auroit des temps où il leur conviendroit d'en profiter. Cela fit une espece de guerre entre lui & moi, gardant toujours néanmoins la bienséance.

En ce temps-là, M. Jean-Fréderic, lors Duc d'Hannover, me fit demander si je voulois me charger d'écrire en France le dessein qu'il avoit d'épouser la troisieme fille de Madame la Princesse Palatine, qui étoit sœur de Madame la Duchesse. Avant de faire réponse, je demandai à Messieurs les Ducs de Zell & l'Evêque d'Osnabruck, s'ils trouveroient bon que je me chargeasse de quelques propositions que M. le Duc d'Hanover me vouloit faire, celui-ci ayant stipulé avec moi que je ne la leur communiquerois pas.

Ils me dirent que si je ne m'en chargeois, M. le Duc d'Hanover pourroit prendre d'autres mesures pour faire réussir le dessein qu'il avoit, & qu'ainsi je pouvois écouter ses propositions, en lui promettant de ne leur en pas parler : ce que je fis. Aussitôt je mandai à M. le Prince la proposition de M. le Duc d'Hanover, & avec sa réponse j'eus un ordre du Roi d'entrer dans les conditions de ce mariage, & nous en convînmes.

Je crois devoir dire ici que Messieurs les Ducs de Zell & l'Evêque d'Osnabruck étoient des Princes aussi généreux qu'il y en eût au monde. Leur Cour étoit remplie, particuliérement celle de M. de Zell, de François, à qui ils donnoient une subsistance proportionnée aux emplois qu'ils avoient dans leur Maison. Ces Messieurs vivoient tous avec moi, avec beaucoup plus de déférence que je ne

pouvois desirer. M. le Comte de Waldeck voyoit tout cela fort impatiemment, sur-tout à mon égard. M. de Lionne me chargeant de faire des propositions à ces deux Princes, mais toujours conditionnées, pour ne point venir à la conclusion; je crois que M. le Comte de Waldeck, ayant donné avis de cela à M. de With, l'exhorta de leur faire d'autres propositions de la part des Etats; & pour m'ôter la connoissance de ce qui se passoit de ce côté, engagea M. l'Evêque d'Osnabruck de faire un tour à la Haye: & moi cherchant l'occasion de faire ce voyage, je m'avisai de le proposer à Madame la Duchesse d'Osnabruck comme une partie de plaisir, & de prendre pour prétexte quelque incommodité des deux aînés de Messieurs ses enfants avec qui elle iroit dans une caleche; que je me mettrois dans une autre avec une Demoiselle de

Poitou, nommée Marsiliaire, qui étoit belle & fort au gré de M. de Waldeck; que nous partirions un jour après Monsieur son mari; que nous nous servirions des relais qu'il avoit disposés pour son voyage, quelques-uns des gens de M. le Comte de Waldeck ayant aussi des caleches. M. l'Evêque d'Osnabruck consentit d'autant plus à ce voyage, que M. le Duc de Zell & lui firent avec moi un traité qui pouvoit convenir au Roi & à ces Princes, sans toutesfois m'engager à autre chose, qu'à en faire la proposition: de quoi je donnai aussi-tôt avis à M. de Lionne, & une adresse pour me faire réponse en Hollande. Le jour du départ étant venu, M. d'Osnabruck partit avec M. de Waldeck. Le surlendemain à la pointe du jour, la Princesse partit aussi en l'équipage que j'ai marqué, avec un petit chariot, qui portoit les matelats &

quelques hardes pour elle. Ses deux enfants & sa Dame d'honneur étoient dans sa caleche, & moi tête-à-tête avec ma Poitevine. Cela donna occasion à M. de Lionne de me faire quelque raillerie sur la maniere dont je faisois mon voyage. Nous arrivâmes deux jours après à la Haye, où le Prince étoit arrivé un jour auparavant. J'y trouvai une lettre de M. de Lionne, qui me mandoit que le Roi étoit très-content de la maniere dont je m'étois conduit; mais qu'ayant appris que la triple alliance entre l'Angleterre, la Suede & la Hollande, étoit signée pour faire la paix, il me chargeoit de bien faire des honnêtetés à ces Princes de la part de Sa Majesté, & de leur dire qu'elle les prioit de vouloir bien lui conserver leurs bonnes volontés pour les occasions qui se pourroient présenter. J'en informai aussi-tôt M.

l'Evêque d'Ofuabruck, & lui conſeillai d'accepter les propoſitions des Hollandois, quoique peu avantageuſes : ce qu'il fit. Nous nous en retournâmes comme nous étions venus ; & voyant que je n'étois d'aucune utilité pour le ſervice du Roi en Allemagne, j'écrivis à M. de Lionne, que je le priois d'obtenir pour moi la permiſſion d'aller à Paris. M. le Prince me manda à-peu-près dans ce temps-là qu'il ſouhaiteroit fort que j'allaſſe à Hambourg y attendre M. Chauveau, ſon Secretaire, qui venoit de Pologne, d'où il rapportoit beaucoup de pierreries de la ſucceſſion de la Reine de Pologne, pour Madame la Princeſſe Palatine & Madame la Ducheſſe, afin d'empêcher que les troupes nombreuſes en ce pays-là ne lui fiſſent un méchant parti.

Quelque temps après être revenu d'Hollande, la Reine de Suede,

qui étoit pour lors à Hambourg, m'ayant fait dire que je lui ferois plaisir, si je pouvois lui envoyer la Troupe Françoise de Comédiens qu'avoit M. le Duc de Zell; après en avoir obtenu la permission de S. A., je les fis partir, & je m'y rendis aussi-tôt. Comme j'avois eu l'honneur de voir cette Princesse en France, j'en reçus beaucoup d'honnêtetés, aussi-bien que de M. de Wrangel, personnage très-considérable. Nous nous trouvions tous les soirs chez la Reine, où il y avoit grand nombre de femmes de Suede; & de deux jours l'un, comédie. Le bruit courut alors que le Roi de Suede étoit fort mal; ce qui fit que cette grande Princesse, qui auroit bien voulu trouver moyen de se faire rétablir en Suede, me mit dans sa confidence. Mais on apprit bientôt l'entiere guérison du Roi.

Après avoir resté à Hambourg environ trois semaines, le Sieur Chauveau, Secretaire de M. le Prince, y étant arrivé, je le menai à Lunebourg, où étoit M. le Duc de Zell, & j'y reçus encore une lettre de M. de Lionne, dont voici la copie, où il se voit que M. de Lionne ne me fait pas le même traitement que dans la premiere qu'il m'avoit écrite.

Copie de la Lettre de M. de Lionne, écrite à M. de Gourville.

De St. Germain, le 16 Mars 1768.

MONSIEUR,

„ J'ai lu au Roi, d'un bout à l'au-
„ tre, votre derniere lettre. Mais Sa
„ Majesté, dans les derniers endroits
„ où vous parlez d'une course à Pa-
„ ris, ne s'est expliquée de rien. Il
„ faut que l'affaire ne soit pas en-

„ core aſſez mûre. Quant au mot „ que vous y avez coulé, touchant „ l'expiration de votre contumace „ au commencement d'Avril, quel- „ qu'un qui entend mieux que moi „ ces ſortes d'affaires, a dit que „ vous ne deviez plus en être en „ peine, ſi elle devoit durer encore „ deux ans; parce qu'en cas que le „ Roi voulût vous faire les graces „ que vous pouvez deſirer, il lui „ étoit auſſi facile de le faire après, „ qu'avant le temps de la contu- „ mace.

„ Pour ce qui eſt de continuer à „ voir Dom Etevan de Gamara & „ Madame ſa fille, Sa Majeſté s'eſt „ expliquée, que vous pourrez le „ faire ſans ſcrupule. Sur ce, je de- „ meure,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-affectionné ſerviteur,

DE LIONNE.

Après avoir fait réflexion, je pris le parti nonobſtant de haſarder de faire un voyage à Paris. Je communiquai mon deſſein à M. le Duc d'Oſnabruck, qui me témoigna, avec ſes bontés ordinaires, qu'il ſouhaiteroit fort qu'on me reçût en France, en ſorte que j'y fuſſe content; mais que ſi cela n'étoit pas, il me prioit de revenir auprès d'eux; & que ſi je voulois, ils me régleroient une ſomme pour ſubſiſter dans une maiſon particuliere avec tout le monde qui étoit auprès de moi; dont je le remerciai fort. Je partis comme ſi je devois faire mon ſéjour à Bruxelles. Je reçus auſſi bien des témoignages de bonté & d'amitié de Meſdames les Ducheſſes de Zell & d'Oſnabruck, qui avoient toutes deux beaucoup de mérite. M. le Duc de Zell me donna un attelage de ſix juments noires très-belles, les pieds & le chamfrein

blancs.

blancs ; & M. le Duc d'Ofnabruck, six chevaux de felle, dont je m'étois fervi quelquefois pour aller à la chaffe. Je m'en allai à la Haye, emmenant avec moi M. de Chauveau. J'y fus très-agréablement reçu de M. le Prince d'Orange, qui commença à me parler d'affaires, &, ce me femble, avec beaucoup de bon fens. Un jour étant avec lui au bout de fa galerie, la converfation roulant fur M. de With, je lui dis que tout le monde étoit perfuadé que ce dernier étoit fort en garde pour l'empêcher de s'établir dans l'autorité qu'avoient fes peres, & qu'à la fin ils auroient bien de la peine à compatir enfemble. Dans ce moment, on l'avertit que M. de With & M. de Gueule, qui avoit été fon Gouverneur, venoient pour le voir. Lui s'étant preffé pour les joindre, commença par faire de grandes amitiés à M. de With. En

m'en allant, je le regardai fixement, les autres ne pouvant me voir. Il me dit après qu'il avoit bien apperçu ce que j'avois voulu lui faire entendre. Nous convînmes qu'il falloit qu'il en usât ainsi, jusqu'à ce qu'il vînt un temps qui lui donnât lieu d'en user autrement. Je lui dis, en riant, qu'il en savoit beaucoup pour son âge. Voulant continuer mon chemin pour Paris, je m'en allai à Bruxelles, où je reçus beaucoup d'amitiés & d'honnêtetés de M. de Castel-Rodrigues, qui se souvenant de n'avoir pas voulu me croire, quand je lui avois dit qu'on auroit bientôt la guerre, ce que d'autres gens lui avoient aussi confirmé, commença par vouloir se justifier là-dessus, en me disant que lorsque j'étois parti de Bruxelles, il ne doutoit point de la guerre, quoiqu'il fît semblant du contraire; parce que n'ayant point d'ar-

gent à donner à ceux qui lui en demandoient ſous ce prétexte, les uns, pour réparer leurs places, qui en effet étoient dans un grand déſordre ; les autres, pour acheter des munitions, dont preſque tous les Gouverneurs manquoient : que n'ayant ni munition, ni argent, & ne voulant pas faire voir ſon impuiſſance, il avoit pris le parti de leur dire qu'ils demeuraſſent en repos, & qu'il n'y auroit point de guerre. Je convins qu'en ce cas il ne pouvoit mieux faire, qu'en ſoutenant qu'il ne la croyoit point.

Tous mes amis de Bruxelles me témoignoient beaucoup de joie de me revoir ; mais comme je n'y vouloit pas ſéjourner, je leur dis que j'allois faire un tour à Cambray, où j'avois donné rendez-vous à quelques-uns de mes amis ; qu'après cela je reviendrois les voir, afin qu'on ne pût mander à Paris que j'étois

parti pour y aller. J'étois assez embarrassé de la maniere dont je devois y arriver : chacun pour lors craignant fort de faire quelque chose dont il pût être repris. Enfin, étant arrivé à Cambray, je priai M. de Chauveau de s'en aller devant à Chantilly, & de prier M. le Prince de me faire trouver un homme de ses livrées, le mardi à la brune sur le pont de Creil, pour me mener au lieu qu'il auroit destiné pour me loger secretement; ayant jugé à propos d'en user ainsi, de crainte que si j'avois demandé permission, cela n'eût davantage embarrassé M. le Prince.

Je trouvai l'homme de livrée sur le pont de Creil, comme je l'avois desiré. Il me mena avec mon seul valet-de-chambre mettre pied à terre chez le Sieur de la Rue, Capitaine des chasses de Chantilly. Ayant laissé mon carrosse, & mes autres

domeſtiques à Cambray, le Sieur de la Rue, étant allé dire à M. le Prince que je venois d'arriver, il me témoigna que S. A. avoit une grande envie de m'entretenir, & qu'il avoit ordre de me mener chez elle après minuit, afin que perſonne ne pût s'en appercevoir. En attendant, il me fit grande chere; & auſſitôt que minuit fut ſonné, il me conduiſit par les jardins à l'appartement de M. le Prince, qui me retint auprès de lui pendant deux heures & demie, m'ayant témoigné la joie qu'il avoit de me voir, & l'envie de me ſervir. Nous entrâmes en matiere; & après avoir réſolu qu'il iroit trouver M. Colbert pour tâcher d'obtenir que du moins il voulût m'entendre, il me fit une infinité de queſtions ſur les remarques que j'avois faites dans mes voyages; mais entr'autres, quelle opinion j'avois de M. le Prince d'O-

range, qui n'avoit que dix-huit ans. Je lui en dis tout le bien que j'en avois connu, & lui contai le trait de politique que je lui avois vu faire dans sa galerie, au sujet de la visite de M. de With. M. le Prince, ayant obtenu avec assez de peine de M. Colbert qu'il me verroit, à condition de m'en retourner aussi-tôt, si je ne voulois pas faire ce qu'il souhaitoit, eut la bonté de me le faire savoir, & je me rendis auprès de S. A., pour savoir comment la chose s'étoit passée. J'appris que M. Colbert ne s'étoit rendu qu'aux très-instantes prieres de S. A., & qu'elle étoit obligée de me dire, qu'il lui avoit paru que ce Ministre n'avoit aucune bonne volonté pour moi, ni envie de me faire plaisir.

Le lendemain je me rendis à l'heure qui m'étoit indiquée dans une maison, rue Vivienne, appartenante à M. Colbert, laquelle répondoit à

la galerie. Je le vis venir avec une mine grave & férieufe, qui auroit peut-être déconcerté un autre. Je lui fis ma révérence avec un vifage affez ouvert. Auffi-tôt il me dit que j'avois obligation à M. le Prince d'avoir obtenu la permiffion de venir à Paris, & que j'euffe à voir ce que j'avois à lui propofer. Je commençai par le faire fouvenir qu'en partant de la Cour, je lui avois donné cent mille livres, dont il m'avoit affigné le payement fur la Recette générale des finances de Guyenne; mais qu'auffi-tôt j'avois eu les mains fermées par la fuppreffion des Commiffaires des tailles. Que j'avois donné cent mille livres à M. Coquille, qui avoit fait le traité général pour les Généralités de Bordeaux & Montauban; & voulant lui dire d'autres pertes que j'avois faites, il m'interrompit pour me dire qu'il falloit par-deffus tout cela que je donnaffe

huit cents mille livres au Roi. Je lui répondis que si je les avois, je pourrois l'assurer que cela étoit venu des profits que j'avois faits au jeu. Et s'étant fort accoutumé à décider, il me déclara que si je ne donnois pas six cents mille livres, je n'avois qu'à m'en retourner d'où je venois, & qu'il ne me donnoit que trois jours pour lui faire savoir ma réponse. Il s'en alla, & j'en fis de même, peu satisfait de mon entrevue. A peine, suivant son discours, pouvois-je trouver le temps de voir un moment chacun de mes amis. M. le Duc, aujourd'hui M. le Prince, voulant donner à souper dans sa petite maison de la rue St. Thomas du Louvre, à M. le Comte de St. Paul, que j'avois eu l'honneur de loger chez moi, passant par Bruxelles; à M. le Commandeur de Souvré, M. de Lionne, & encore quelques autres Messieurs, m'ordonna

donna d'être de cette partie. Il y fit trouver une musique admirable, entr'autres Mademoiselle Hilaire & Mademoiselle Raymond. Je fus si charmé de cet honneur & du plaisir que je sentois, que j'avouai à cette bonne compagnie qu'il n'y avoit que l'impossibilité qui m'empêchât de donner à M. Colbert ce qu'il me demandoit, par l'espérance que j'aurois de goûter encore un si grand plaisir. M. Hotman, pour lors Intendant des Finances, me fit dire que M. Colbert lui avoit ordonné de savoir ma derniere résolution. L'ayant été voir, il me fit beaucoup d'amitié. Je l'avois connu fort particuliérement dans le temps qu'il avoit été Intendant des Généralités de Bordeaux & de Montauban. Je n'avois rien oublié pour lui faire connoître, par de bons effets, combien son amitié m'étoit chere. Il ne manqua pas de vouloir me donner

des preuves de sa reconnoissance, en m'exhortant de contenter M. Colbert. Et toutes ses remontrances aboutissoient à donner six cents mille livres, dont ce Ministre vouloit bien se contenter, parce qu'il avoit ordre de m'ajouter, en cas de refus, qu'il falloit que je sortisse du Royaume. Il me témoigna le chagrin qu'il en avoit. Je le priai de dire à M. Colbert que j'obéirois, & que dans trois jours, je ne serois plus à Paris. En effet, après avoir eu l'honneur de prendre congé de M. le Prince, qui me dit qu'il s'en alloit à Chantilly, puisqu'il n'y avoit plus d'espérance de pouvoir rien faire pour moi, je remerciai M. le Duc de toutes les marques de bonté qu'il m'avoit fait la grace de me donner; & après avoir fait mes adieux à mes amis les plus particuliers, je partis le septieme jour, comme je l'avois promis, & m'en

allai coucher à Liancourt, où M. & Madame de Liancourt s'efforcerent de me témoigner la joie qu'ils avoient de me revoir, & en même-temps combien ils étoient fâchés de me voir si pressé de partir pour quitter le Royaume. Mais comme ils m'avoient obligé de rester auprès d'eux pendant quelques jours, j'y reçus des nouvelles de Paris, par lesquelles j'appris que M. le Duc de Hanovre devoit bientôt arriver à la Cour, pour faire la révérence au Roi, & y assurer son mariage. J'écrivis à M. le Prince à Chantilly, pour savoir ce qui en étoit, & pour le prier de trouver bon que j'eusse l'honneur de lui communiquer une pensée qui m'étoit venue, au cas que la nouvelle fût vraie. Il se donna la peine de me la confirmer, & me manda qu'il seroit bien-aise de savoir ce que j'aurois imaginé. Je me rendis donc auprès de S. A., & lui

communiquai le deſſein que j'avois de faire une nouvelle tentative avec le ſecours de ſa protection, pour obtenir encore quelque temps. Il l'approuva fort; & dans le moment, il écrivit à M. le Duc ſon fils, de repréſenter à M. Colbert, que M. de Hanovre devant bientôt arriver, & que moi ayant eu l'honneur de conclure ſon mariage par ordre du Roi, il eſtimoit qu'il ſeroit néceſſaire que je fuſſe à Paris à ſon arrivée, parce qu'il pourroit y avoir encore quelques petites choſes à régler, que perſonne ne pouvoit auſſi-bien faire que moi, lui ajoutant qu'il feroit en cela un grand plaiſir à M. le Prince & à lui, qui ſouhaitoient entiérement de voir ce mariage accompli; enfin, qu'il le prioit de trouver bon qu'il en parlât au Roi dans ces termes; que ce ne ſeroit qu'une prolongation de mon ſéjour à Paris d'environ trois ſemaines ou un mois.

M. Colbert ne voulut point refuſer ce petit délai, & dit à M. le Duc qu'il étoit le maître d'en parler au Roi; & même que de ſa part, il y contribueroit volontiers, ſe chargeant d'en parler le premier à Sa Majeſté. M. le Duc manda en réponſe à M. le Prince, que je pouvois demeurer à Chantilly le temps qu'il jugeroit à propos, même revenir à Paris en toute ſûreté. Ce que je fis après l'arrivée de M. le Duc de Hanovre. Et ayant été faire la révérence à ce Prince, il chargea ſon Miniſtre de régler avec moi pour quelque argent qu'il falloit donner, & des pierreries. Il s'en retourna bientôt, & laiſſa une procuration à M. Groot, pour épouſer en ſon nom la Princeſſe Bénédicte. Quelques jours après, M. le Prince & M. le Duc nous firent mettre, M. Groot & moi, dans leurs carroſſes, pour aller à Anieres, où étoit Madame la

Princeſſe Palatine, y faire la cérémonie du mariage. Pendant tout ceci, M. le Prince & M. le Duc, qui avoient aſſez pris de goût pour moi, & qui voyoient bien que j'avois auſſi peu envie de ſortir du Royaume que de donner ſix cents mille livres, ſouhaiterent fort de pouvoir m'attacher à leur ſervice. Leur maiſon étant dans un extrême déſordre, ils penſerent que ſi j'allois en Eſpagne, ayant fait des connoiſſances à Bruxelles avec des perſonnes de conſidération, qui étoient pour lors à Madrid, je pourrois obtenir quelque choſe à compte des grandes prétentions de M. le Prince ſur le Roi d'Eſpagne. M. de Lionne, à qui j'avois communiqué cette penſée, s'offrit volontiers d'en faire l'ouverture au Roi, quand il feroit dans ſon Conſeil. Ce qu'il fit, en diſant que non-ſeulement je pourrois agir pour les affaires de M. le Prince, mais

que je pourrois auſſi être utile au ſervice du Roi, qui n'avoit alors perſonne à Madrid ; & que Dom Juan, qui étoit pour lors à Sarragoſſe, avoit bien envie de faire quelque remuement. M. de Turenne, qui étoit alors dans le Conſeil, appuya ce que M. de Lionne avoit propoſé. M. Colbert dit ſeulement, en peu de paroles, que ce voyage coûteroit cinq ou ſix cents mille livres au Roi : ainſi il ne fut rien réſolu par le Conſeil.

Au mois de Mars mil ſix cent ſoixante-neuf, M. le Prince & M. le Duc me firent l'honneur de me parler de l'état de leurs affaires, trouvant qu'ils auroient de la peine à ſoutenir leurs dépenſes. La penſion de cette année étoit mangée par une vieille introduction faite du temps de M. le Préſident Perrault, à qui on étoit convenu de donner vingt-cinq mille livres ſur les cin-

quante mille écus de penſion, pour faire l'avance du reſte. Celui-ci ayant remis la direction de la Maiſon de M. le Prince à M. de Chanlot, qui avoit très-bien & fidèlement ſervi Son Alteſſe en qualité de Secretaire, mais qui étoit un fort mauvais Intendant, il convenoit ne ſavoir plus comment s'y prendre pour ſoutenir la dépenſe de cette Maiſon. M. le Prince, M. le Duc & Madame la Princeſſe Palatine réſolurent enfin de faire tous leurs efforts pour obtenir que j'euſſe la liberté d'entrer à leurs ſervices. Pluſieurs amis de M. de Colbert qui ſurent ce deſſein, lui remontrerent ſi bien qu'il ne devoit pas ſe charger de l'averſion de ces Princes, pour une affaire qui ne le regardoit pas directement, qu'il ſe rendit traitable à leurs Alteſſes, qui lui firent entendre qu'elles vouloient ſeulement me charger du ſoin de leurs

affaires, sans lui rien demander sur ce qui me regardoit avec le Roi. Ces Princes se proposerent donc de me faire partir pour l'Espagne le plutôt qu'il leur seroit possible; mais auparavant, il étoit question de chercher des fonds pour faire subsister leur Maison pendant mon absence. Je trouvai moyen d'emprunter avec M. le Prince quarante mille écus de Messieurs de la Sabliere & Goisnel. Ce dernier ayant déja quelques fermes de M. le Duc, je priai pour-lors M. le Prince d'avoir égard qu'en faisant très-mal les affaires de Son Altesse, il n'avoit guere mieux conduit les siennes, & n'avoit presque point de bien, par rapport à ses dettes; qu'ainsi je la suppliois très-humblement de vouloir bien lui donner une pension de deux mille écus sa vie durant. J'eus beaucoup de plaisir de ce qu'elle eut la bonté de l'accorder. Je m'attachai

pour lors à faire des mémoires, pour connoître la dépenſe de la Maiſon pour une année. Ayant trouvé que les quarante mille écus empruntés, joints à pareille ſomme que M. le Duc donnoit tous les ans pour ſa dépenſe, celle de Madame la Ducheſſe & tout leur train, avec ce qui proviendroit des autres revenus qui n'avoient pu être ſaiſis, pourroient à-peu-près ſuffire juſqu'à mon retour, je donnai ordre que tous les quinze jours on m'envoyât la recette & la dépenſe qui ſe feroit; afin que ſi je m'appercevois qu'on eût beſoin d'argent, je puſſe en fournir ſur mon crédit.

M. de Lionne, m'ayant témoigné beaucoup de joie de la maniere dont les choſes s'étoient paſſées, me dit qu'il vouloit me donner une inſtruction, & qu'on n'étoit point informé de l'état des affaires d'Eſpagne après la paix qui venoit de

ſe faire avec le Portugal; qu'il falloit tâcher à pénétrer, autant que je pourrois, les revenus de cette Monachie, & l'informer par un courier exprès de tout ce qui auroit pu venir à ma connoiſſance. Je me ſouviens qu'étant à Surene, où il avoit une maiſon, me promenant avec lui dans une allée ſur le bord de la riviere, il me fit une infinité de queſtions, entr'autres ſur ce qui regardoit la Hollande; & m'ayant demandé pourquoi les Hollandois étoient ſi riches, je lui dis que cela venoit de leur commerce, & encore plus de leur économie. Je lui contai que dans les bonnes maiſons, on n'y mangeoit preſque point de viande, ou tout au plus du bœuf feché à la cheminée, que l'on rapoit aſſez légérement pour mettre ſur du beurre étendu ſur du pain, que l'on appelloit tartine, & tous ne buvoient ordinairement que de la bierre.

Enſuite il me demanda : Qu'imaginez-vous qu'on pourroit faire pour ôter le commerce aux Hollandois? Je lui répondis : Il n'y a point d'autre moyen pour cela, que de prendre la Hollande ; & M. le Prince que j'ay entretenu là-deſſus, ne le croit pas impoſſible. Si on examine quelles troupes ils ont, & de quelle maniere ils les payent , on trouvera qu'elles ne leur coûtent guere. Voici comment cela eſt venu à ma connoiſſance. Je faiſois ſouvent des promenades ; mais j'étois par-tout fort curieux de ſavoir comment les choſes ſe paſſoient. Etant à Berg-op-Zoom , je me trouvai logé chez le Maréchal-des-logis d'une des compagnies de cavalerie , qui étoient en garniſon , lequel tenoit cabaret. Le bruit étant qu'elle devoit aller dans une autre ville , je m'aviſai de lui dire qu'il falloit qu'il laiſſât le ſoin de ſa maiſon à ſa femme pendant le temps

qu'il feroit abfent. Il me répondit que cela ne fe faifoit pas comme je le penfois, & qu'il ne quitteroit point fon logis ; mais qu'à la vérité il lui en coûteroit quatre à cinq cents livres pour donner au Capitaine qui alloit venir ; & que moyennant cette fomme, il étoit difpenfé du fervice. Je lui demandai s'il en étoit ainfi des cavaliers. Il me dit que c'étoit la même chofe ; & qu'à la réferve de quelques-uns qui étoient regardés comme domeftiques du Capitaine, chacun favoit ce qu'il devoit donner par mois, & qu'il n'y en avoit point qui ne payât au moins dix ou douze piftoles au Capitaine ; & qu'ainfi on pouvoit dire que le Maréchal-des-logis, non plus que les cavaliers, ne changeoient jamais de place. Je fus bien étonné d'entendre parler d'une cavalerie compofée de Bourgeois, qui ne fortoient jamais de leurs maifons ; & jugeant que

cela valoit bien la peine de m'en assurer, je lui demandai encore s'il croyoit que le même usage fût établi dans les lieux où il y avoit de la cavalerie en garnison ? Il m'assura que c'étoit la même chose. Je lui demandai aussi si le Capitaine profitoit de tout cela. Il me dit qu'il savoit ce qu'il en devoit rendre aux autres Officiers. J'en parlai, sans marquer mon dessein, à M. de Montbas, qui me dit que cela se pratiquoit ainsi. Je lui dis que son régiment d'infanterie devoit lui valoir beaucoup. Il me repliqua qu'il n'en étoit pas tout-à-fait de même dans l'infanterie ; mais qu'il y avoit toujours quelque revenant-bon de ce côté-là. M. de Lionne me parut tout étonné, & me demanda si j'avois informé M. le Prince de tout ce que je disois. Je lui répondis que j'en avois informé Son Altesse avec encore plus de détail, sur-tout au

ſujet de l'infanterie, dont tous les Officiers n'avoient preſque point ſervi ; que c'étoit par cette voie que M. de With ſe concilioit les cœurs de la plupart des Bourguemeſtres de chaque Province, en leur faiſant donner des charges pour leurs enfants. La derniere queſtion fut, ſi je ne ſavois pas comment s'étoit formée la bonne intelligence qui paroiſſoit de M. de With avec le Roi d'Angleterre, après l'aigreur que tout le monde ſavoit qu'il y avoit eu entr'eux ? Je l'aſſurai qu'il ne pouvoit s'adreſſer à perſonne qui fût en état de lui en rendre un meilleur compte, puiſque j'avois moi-même fait cette bonne intelligence. De quoi il ſe mit fort à rire, & penſa me tourner le dos. Je le priai de m'écouter, & lui racontai comment j'avois conduit cette affaire à Breda avec le Mylord Olis, lui diſant, qu'à mon avis, il pourroit ſe ſervir

de cette connoiſſance, & que peut-être arriveroit-il qu'il trouveroit jour à faire entrer le Roi d'Angleterre contre la Hollande. Il me loua fort, & me dit qu'il prendroit ſon temps pour faire ma cour au Roi de tout ce que je venois de lui dire, dans les occaſions qui pourroient s'en préſenter.

Quelque temps après, étant diſpoſé pour le voyage de Madrid, il fut réſolu que M. le Duc me meneroit prendre congé de M. Colbert, en le priant de vouloir ſe réduire à une certaine ſomme, & que la pouvant donner, mes affaires fuſſent entiérement finies. Il me dit qu'il vouloit bien ſe contenter de cent mille écus, ſans que j'euſſe eſpérance d'en pouvoir diminuer un ſol. Je lui offris cent mille livres comptant, & pareille ſomme à mon retour d'Eſpagne. M. Colbert repréſenta à M. le Duc, qu'il ne

ne pouvoit point accepter mes offres, ayant diminué cent mille écus de la derniere propofition qu'il en avoit fait faire. M. le Duc, ainfi que nous étions convenus avec M. le Prince, le remercia fort, & le pria de vouloir conferver fa bonne volonté jufqu'après mon retour d'Efpagne; que pour lors on verroit ce qui fe pourroit faire. Après quoi, je fis ma révérence. M. de Lionne me donna fes inftructions avec beaucoup de nouvelles marques de fon amitié. M. le Prince me remit tous fes papiers pour les créances de Madrid, & me donna M. de Chauvau, qui avoit déja été dans ce pays-là, & qui étoit fort de mes amis. Je partis le *** Octobre mil fix cents foixante-neuf, & m'en allai à Verteuil, où je portai la nouvelle de la mort de Madame la Princeffe de Marfillac. Je trouvai que M de la Rochefou-

cault ne marchoit plus; les eaux de Bareges l'avoient mis en cet état. Toute sa maison témoigna beaucoup de joie de me revoir, & il me dit, qu'ayant su que je devois venir, il avoit fait publier la ferme de ses terres, & qu'il me prioit de lui donner un jour ou deux pour en faire le bail : ce que je fis, & trouvai moyen de l'augmenter, dont il fut fort satisfait. Je repris mon chemin pour Bayonne; & ayánt été averti de la mauvaise route, surtout pour le pain, jusqu'à Madrid, je fis provision de biscuit, & j'y arrivai le.... neuf Novembre, mille six cents soixante-neuf. Je mis pied à terre dans une maison que M. de la Nogerette, que j'avois envoyé devant, m'avoit fait meubler assez proprement, & qui étoit assez grande pour y pouvoir loger M. le Comte de Sagonne, fils de M. de Hauterive, qui étoit fort de mes amis;

le fils aîné de M. de Bayers, M. de Saint-Loup, M. de Chanie, M. Dupuis-Robert, & M. de Chauvau, Secretaire de M. le Prince. Ces quatre derniers Messieurs étoient mes camarades, suivant la façon de parler d'Espagne. J'avois mené de bons Officiers. J'y établis mon ordinaire d'un grand potage, quatre entrées, un rôti, deux salades, deux plats d'entremêts, avec du fruit, aussi propre & aussi bon qu'on en peut avoir en ce pays-là, où il est rare. Les melons s'y sement dans les champs comme le bled; il n'y en avoit presque point de mauvais. Cependant je n'en ai point trouvé d'aussi bons qu'à Paris. Tout ce qu'il y avoit de François établis à Madrid, me vinrent voir; & parmi ceux-là, j'en choisis deux après les avoir tous entretenus pour m'aider à m'instruire. J'appris qu'il y avoit une prophétie, qui prédisoit

la mort du Roi d'Efpagne dans le mois de Mai prochain. L'on ne peut s'imaginer à quel point cette fottife faifoit impreffion à Madrid. J'avois mené un carroffe, & M. de la Nogerette m'avoit acheté quatre mules : auffi je commençai dès le lendemain à faire mes premieres vifites, à M. le Marquis de Caftel-Rodriguez, à M. le Duc de Veragas, à M. le Comte de Molina, & à Dom Auguftin Spinola : ces deux derniers ayant été Réactars à Bruxelles, ce qui eft proprement Intendant. Je fus très-bien reçu de tous. Je m'adreffai à Dom Emmanuel de Liza, pour lors Introducteur des Ambaffadeurs, qui me marqua le jour & l'heure que j'aurois audience de la Reine. J'y allai avec mes camarades, Meffieurs de la Motte & de Nogerette pour mon petit cortege. Auffi-tôt ayant appris le nom de tous les Meffieurs de la Junte,

je les visitai tous. M. le Marquis d'Aytonne, qui étoit Majordome, Major de la Reine, étoit en quelque façon regardé comme premier Ministre, auquel je m'attachai fort, & qui dans la suite me témoigna beaucoup d'amitié & de confiance. M. le Cardinal d'Arragon, Archevêque de Tolede, aussi du Conseil de la Junte, me reçut très-bien, & a toujours cherché à me faire plaisir, à la recommandation de Madame la Marquise de Caracene, sa sœur, à laquelle j'avois eu occasion de prêter de l'argent à son départ de Bruxelles. M. le Marquis de la Fuente, qui avoit été Ambassadeur en France, fut nommé pour mon Commissaire. M. de Pigneranda, Ministre de haute réputation, me parla fort des grands services que M. le Prince avoit rendus à Sa Majesté Catholique. M. de Gonzagues, qui étoit de la Junte, me témoigna beau-

coup de bontés. Il étoit allié de Madame la Princeſſe Palatine. Voilà ceux à qui je m'attachai le plus, du nombre des douze Conſeillers de la Junte. M. le Duc de Veraguas & M. le Comte de Molina, étant venus pour dîner chez moi, m'amenerent M. le Duc d'Albe, qui étoit déja vieux, mais de très-bonne humeur. Il me diſoit ſouvent qu'il n'avoit jamais voulu ſe mêler d'affaires. Je leur fis fort bonne chere, & ils s'en accommoderent ſi bien, qu'ils y venoient ſouvent avec leurs amis, quoique cela fût tout-à-fait contraire à l'uſage de ce pays-là.

Après avoir fait toutes mes viſites d'affaires & de cérémonies, j'appris que l'argent étoit extrêmement rare en Eſpagne; & que pour ſoutenir la guerre qu'on avoit commencée contre le Portugal, on avoit fabriqué de la monnoie de cuivre pour ſix ou ſept millions; qu'on lui avoit

donné un prix de quatre ou cinq fois au-dessus de sa valeur, & qu'ainsi on y avoit trouvé un profit de vingt-quatre à vingt-cinq millions; que les gens de la nation & des environs, & sur-tout les Hollandois, y en avoient apporté une grande quantité, & avoient tiré la plus grande partie de leurs pistoles. En sorte que dans toute l'Espagne, on ne voyoit que de cette monnoie, qu'on appelloit des Maravedis; à la réserve de la Province de Catalogne, qui ne leur avoit voulu donner aucun cours. On peut dire que cela avoit jetté l'Espagne dans un très-grand désordre, qu'ils ont réparé peu-à-peu, en diminuant le prix de cette monnoie, de telle sorte qu'il n'y avoit plus de profit aux étrangers d'en apporter.

M'étant informé de quelle maniere se faisoient les taxes pour le Roi, je trouvai qu'il ne s'y faisoit point

d'impoſition perſonnelle, mais ſeulement ſur la conſommation de tout ce qui ſert à la nourriture ſans exception, & ſur toutes les entrées de Madrid, où il n'étoit pas trop criminel de faire entrer en fraude; ce qui les diminuoit beaucoup. La marque du papier qui étoit introduite, pouvoit rapporter deux millions. La diſpenſe de manger les pieds & les têtes des animaux les jours maigres, que les Papes ont accordée aux Rois d'Eſpagne au commencement, ſous prétexte de la guerre qu'ils étoient obligés de ſoutenir contre les Infideles, & dans la ſuite ſous celui de la rareté du poiſſon, n'alloit pas à deux millions. Je connoiſſois cet impôt par expérience; car je fus obligé en arrivant d'acheter une bulle pour toute ma maiſon, à raiſon d'un écu par tête. On eſtimoit alors qu'il ne pouvoit venir des Indes tous les ans qu'environ

viron ſix millions pour le compte particulier du Roi, à cauſe des fraudes & des malverſations qui ſe commettent quand les gallions viennent de ce pays, ſur les droits qu'ils doivent payer à Sa Majeſté Catholique. Il y a une infinité de particuliers qui en tirent en droiture pour leur compte ; ce qui rend l'argent un peu plus commun. Je n'eus pas de peine à découvrir l'extrême pareſſe, & en même-temps la vanité de ces peuples. Il y a des ouvriers pour faire des couteaux ; mais il n'y en auroit point pour les aiguiſer, ſi une infinité de François, que nous appellons gagnes-petit, ne ſe répandoient par toute l'Eſpagne. Il en eſt de même des ſavetiers & porteurs-d'eau de Madrid. La Guyenne & d'autres Provinces de France fourniſſent un très-grand nombre d'hommes pour couper leur bled & le battre. Les Eſpagnols appellent ces

gens-là Gavaches, & les méprisent extrêmement. Ils emportent néanmoins la meilleure partie de leur argent en France. Il est vrai que souvent ils sont volés en chemin lorsqu'ils s'en retournent, s'ils ne prennent de grandes précautions. Cela fit qu'à mon départ d'Espagne, il y avoit cinquante ou soixante gagnes-petit, qui avoient donné à garder leur argent à ceux qui étoient auprès de moi, jusqu'à ce que nous fussions arrivés en France. L'Espagne en général est fort dépeuplée, non-seulement par ceux qui vont aux Indes, mais encore par les levées qui se font pour envoyer des troupes à Milan, Naples, Sicile & Pays-Bas, où la plupart de ceux qui y vont se marient, les autres meurent, & l'Espagne se peuple de François qui y vont. Aussi disoit-on dans ce temps-là, qu'il y avoit deux cents mille François répandus

dans toute l'Eſpagne, dont au moins vingt mille dans la ſeule ville de Madrid.

J'ai toujours cru que la raiſon qui avoit empêché de faire des taxes perſonnelles en ce pays-là, étoit que les habitants n'y ont aucuns meubles de conſidération, & qu'ainſi on n'auroit pu les contraindre à payer. Chacun n'y travaille que pour attraper de quoi vivre, & il leur faut peu de choſe. L'été ils mangent la plupart des légumes ſans vinaigre & ſans ſel, parce que cela paye des droits. J'ai obſervé pendant tout mon voyage, que dans tous les villages & bourgs où nous avons entendu la Meſſe, les habitants y ont des ſouliers, la plupart faits de corde. Je crois qu'ils les façonnent eux-mêmes. Tous ont une épée attachée au côté avec une groſſe corde, même quand ils vont au travail. Quand un cordonnier à

Madrid, apporte à quelqu'un une paire de fouliers, il met fon épée contre la muraille, & vient le chauffer. J'ai remarqué auffi que dans les beaux jours de l'hyver, dans bien des endroits, ils fe mettent un nombre le long d'une muraille pour fe chauffer au foleil. On dit que là ils parlent fort de politique. Les hommes & les femmes ne font pas grands; mais ils paroiffent tous avec un air de liberté. Il n'y a point dans toute l'Efpagne ce qu'on appelle des lieux communs : ils fe fervent pour cet ufage de grands pots de terre élevés qu'ils portent la nuit dans les greniers, & jettent ce qu'ils contiennent dans la rue, où le foleil confume tout en peu de temps.

Dans toute l'Efpagne, la terre en général eft affez bonne. La plus grande partie eft un gros fable noir qui fe laboure fi aifément, qu'il y a très-peu de fer à leurs charrues. Le fro-

ment y vient parfaitement beau ; les vins blancs y ſont auſſi fort abondants, & ont une force extraordinaire. Ils ſe charroyent tous dans des peaux de bouc ſur des mulets.

Après m'être informé, &, ſi je l'oſe dire, avoir pris une grande connoiſſance de tous les revenus du Roi en détail, je trouvai qu'ils ne paſſoient pas vingt-huit ou vingt-neuf millions, tout compris, & que les charges ordinaires ſe montoient à beaucoup davantage : de ſorte qu'il y avoit toujours une grande néceſſité. On étoit obligé de faire des emprunts ſur tous les revenus, & même ſur ce qui venoit tous les ans des Indes, quoique la ſomme fût incertaine ; ce qui faiſoit qu'il n'y avoit point d'argent dans le tréſor, & qu'une partie ſe conſumoit en intérêts. Les rentes qu'ils avoient payées autrefois, ne l'étoient que par faveur, ou par des ajuſtements qui

en emportoient plus de la moitié. Je fus confirmé par M. le Comte Eznard Nugnez, qui fut bientôt de mes amis, & qui étoit neveu de Dom Martin de Los-Rios, Président des Finances, que la dépense excédoit toujours de beaucoup la recette : ce qui ne me donnoit guere d'espérance d'avoir aucune satisfaction en ce pays-là. Je fis un mémoire fort étendu de ce qu'il y avoit de plus important, & en chargeai M. de la Motte, mon beaufrere, pour le porter en poste à M. de Lionne. Je lui marquois combien j'avois été surpris de trouver tant de misere, & si peu d'ordre dans les affaires en général, sans que j'eusse pu envisager jusques-là aucunes ressources pour y remédier, non pas même dans la volonté des Ministres qui auroient dû les chercher. La réponse de M. de Lionne fut, qu'il étoit aussi étonné que moi, & qu'il

n'avoit connu l'Efpagne que par la relation que je lui en avois envoyée ; qu'il croyoit que le Roi fauroit bien fe prévaloir de ces connoiffances ; qu'il louoit fort mon zele & l'application que j'avois eue de m'inftruire.

Cela ne m'empêchoit pas de faire des follicitations pour les affaires de M. le Prince, & je commençois à être affez avant dans les bonnes graces de M. le Marquis d'Aytonne, qui me faifoit prendre de temps en temps du chocolat, me difant quelquefois, que je pouvois le prendre en toute fûreté, & que c'étoit Madame fa femme qui avoit foin de le faire. Me voyant bien avec lui, &, fi je l'ofe dire, dans fa familiarité, j'entrai en converfation fur les fommes immenfes que les Pays-Bas avoient coûtées à l'Efpagne ; & je lui dis que par la fupputation qui en avoit été faite en mil fix

cent ſoixante-trois, elle s'étoit trouvée monter à dix-huit cent ſoixante & treize millions d'argent venu d'Eſpagne, ſans compter les revenus du pays : ce qui le ſurprit fort. Je lui dis que s'il vouloit écrire au Véader qui étoit en ce temps-là à Bruxelles, il en auroit bientôt la preuve, parce qu'il trouveroit ce calcul mis en regle par les Officiers de Finance, M. de Caſtel-Rodriguez l'ayant fait faire à ma ſollicitation pendant que j'étois en ce pays-là. Que n'étant plus en état d'y envoyer de l'argent, ils ne pouvoient les ſoutenir, & que la France s'en empareroit peu-à-peu : de quoi il ne pouvoit diſconvenir, parce que dans nos entretiens je lui faiſois connoître quelquefois que j'étois bien inſtruit par le détail des revenus de Sa Majeſté Catholique, & du déſordre de ſes finances ; que les dépenſes néceſſaires montoient infiniment au-

delà de la recette; que les Efpagnols pourroient par un échange avoir le Rouffillon qui donnoit entrée dans le Languedoc, au-lieu qu'il nous donnoit entrée dans la Catalogne, qui étoit fort fufceptible de révolte; & que préfentement le Roi de France mettoit un grand ordre dans fes affaires : qu'ils avoient beaucoup à craindre de tous côtés; & que fi, avec le Rouffillon, on donnoit une groffe fomme d'argent, ils pourroient non-feulement rétablir leurs affaires en Efpagne, mais encore s'en fervir pour retirer les terres qu'ils avoient engagées au Royaume de Naples pour la moitié de ce qu'elles valoient. Il me demanda un jour fi je croyois qu'on voulût leur donner Bayonne & Perpignan, en diminuant la fomme dont je parlois; mais je lui remontrai que ce feroit leur donner deux entrées en France, qui lui feroient plus nuifi-

bles qu'elle ne retireroit d'avantage par la jonction des Pays-Bas. Il m'alléguoit souvent aussi que ce n'étoit que ces Pays-Bas qui les pouvoient tenir en quelque considération vers l'Empereur, l'Angleterre & la Hollande. Enfin, après avoir souvent rebattu cette matiere, je n'eus pas de peine à convenir avec lui, qu'il étoit impossible de traiter cette affaire dans une minorité, avec une Junte composée de douze personnes, la plupart désunies entr'eux.

Au mois de Mars, M. l'Archevêque de Toulouse, depuis Cardinal de Bouzy, arriva à Madrid, en qualité d'Ambassadeur. Il me fut d'un grand secours & d'un grand agrément, par l'amitié qu'il me témoigna d'abord, & qu'il me continua dans la suite. Cela causa une grande joie à mes camarades, qui commençoient fort à s'ennuyer de la

vie de Madrid. Ils trouverent de quoi s'amuser par les honnêtetés de M. l'Ambassadeur, & de ceux qu'il avoit amenés avec lui. Pour moi je fus si touché de ses bonnes manieres, que je pris la résolution de ne plus rien faire ou dire, non-seulement dans les affaires du Roi, mais encore dans celles de M. le Prince, sans lui en communiquer, ou pour mieux dire, sans ses ordres. Je lui rendis un compte général de tout ce qui étoit venu à ma connoissance, & par conséquent je lui parlai de la prophétie dont nous nous moquâmes fort dans ce temps-là : mais par la suite, elle nous causa bien du mouvement. M. de Salcede, que j'avois fort connu à Bruxelles, & assez pour ne l'estimer guere, s'adonna à venir manger quelquefois chez moi les jours que je ne traitois pas ces Messieurs : mais il avoit si fort la mine d'un

homme qui étoit gâté, & nous lui en fîmes tellement la guerre, qu'il résolut de se faire traiter, & pria M. Martin, Apothicaire de M. le Prince, que j'avois mené pour mon Médecin, de vouloir lui faire cette opération. Celui-ci m'ayant demandé si je le trouverois bon, je lui dis qu'oui; mais qu'il n'y avoit pas de mal de le faire cracher un peu plus qu'à l'ordinaire, pour me venger de tout ce qu'il m'avoit fait en Flandres. J'en tirois assez de lumieres, & lui faisois volontiers de petits présents, qui ne laissoient pas de lui faire plaisir.

Un jour que quatre ou cinq Grands d'Espagne devoient dîner avec moi, je convins avec M. l'Ambassadeur, qu'il viendroit un peu avant qu'on se mît à table; & je le priai, par la permission de ces Messieurs, de vouloir bien dîner avec eux sans aucune cérémonie. Cela

ſe paſſa fort bien. Ces Meſſieurs, qui mangeoient ſeuls chez eux, & par conſéquent tenoient un très-petit ordinaire, comme c'étoit la coutume, prenoient un grand plaiſir de dîner chez moi, & ſur-tout de manger des ragoûts & des entremêts qu'ils ne connoiſſoient preſque point. Ces jours-là j'augmentois mon ordinaire, & leur donnois de grands pâtés de perdrix rouges qui ſont très-bonnes en ce pays-là, mais un peu ſeches. Mes gens me diſoient qu'elles étoient à bon marché, parce que l'opinion générale à Madrid vouloit qu'elles fuſſent mal-ſaines cette année-là, à cauſe qu'elles mangeoient de la langote, qui eſt une eſpece de groſſe ſauterelle qui vole ſouvent en l'air, & ſi en grande quantité, qu'elles paroiſſent comme des nuées, & font un très-grand tort dans les endroits où elles tombent. Ces Meſſieurs diſoient

ſouvent qu'ils étoient honteux de manger toujours chez moi, & qu'ils vouloient me traiter à leur tour; mais qu'ils ne le pouvoient faire, ſi je ne leur prêtois mes Officiers : leur uſage n'étant point de manger les uns chez les autres. Après dîné, ils prenoient des eaux glacées, & paſſoient chez moi une grande partie du jour. Je leur donnois quelquefois une petite muſique à bon marché, de deux voix ſeulement, dont l'une étoit celle d'une grande fille bien faite, qui chantoit aſſez bien, & la ſeule blonde que j'aie jamais vu en Eſpagne.

Le jour que devoit arriver l'accompliſſement de la prophétie, approchoit : cela faiſoit qu'on en parloit davantage, & qu'on y ajoutoit moins de foi. Mais tout d'un coup la nouvelle vint que le Roi avoit la fievre double-tierce, qu'on y ſoupçonnoit du pourpre. Cela fit

une grande rumeur, & chacun disoit que la prophétie alloit s'accomplir. Aussi-tôt il se fit des assemblées des Grands & des plus considérables; & comme je savois qu'ils haïssoient fort la nation Allemande, je leur proposai de faire Roi d'Espagne, Monsieur, frere unique du Roi, qui s'appelloit alors le Duc d'Anjou, & qui, avec justice, en devoit être héritier; que le faisant venir à Madrid, ils l'éleveroient à leur mode, & s'assureroient par-là de n'avoir plus de guerre avec la France, ce qui les consommoit de temps en temps; que ce seroit le moyen de sauver les Pays-Bas. Cela ne fut pas si-tôt proposé, qu'il fut accepté, chacun regardant cette affaire comme le salut de son Pays, & le sien particulier. M. Eznard Nugnez se signala de son côté en cette occasion. Il étoit fort familier avec ces Messieurs; mais par-dessus tous, Mes-

ſieurs les Ducs d'Albe & de Veraguas donnerent le grand branle. Je ne manquai pas de rendre compte à M. l'Ambaſſadeur de ces bonnes diſpoſitions. Il me chargea de ſuivre cette affaire ; & le quatrieme jour de la maladie du Roi, qui augmentoit de plus en plus, ſortant d'une aſſemblée de cinq ou ſix de ces Seigneurs, qui me portoient parole pour les autres, j'allai trouver M. l'Ambaſſadeur qui travailloit à ſa dépêche pour l'ordinaire. Après l'avoir entretenu, il ajouta au bas de ſa lettre : Gourville vient de m'aſſurer que tous les Grands d'Eſpagne vouloient reconnoître M. le Duc d'Anjou pour leur Roi ; & après avoir un peu détaillé comment cela s'étoit paſſé, il dépêcha ſur le champ un courier à M. de Lionne. M. le Duc de Veraguas, alors Gouverneur de Cadix, où la flotte des Indes venoit d'arriver fort

fort richement chargée, envoya par mon avis un courier en ce port pour s'en assurer, en cas que le Roi vînt à mourir. Je vis beaucoup de ces Messieurs, qui se savoient bon gré d'avoir si promptement choisi le seul bon parti qu'il y avoit à prendre. L'affaire demeura encore deux jours dans l'incertitude; mais après on commença à espérer de la guérison du Roi, qui donna lieu à M. l'Ambassadeur de dépêcher un autre courier; & M. de Lionne lui manda, qu'encore que la chose n'eût pas réussi, il n'y avoit personne, & même jusqu'à M. Colbert, qui n'eût fort loué mon zele.

Je voyois avec regret six mois passés sans être plus avancé dans les affaires de M. le Prince que le premier jour; ce qui me fit prendre le parti de parler un peu librement à la Junte, dont la division étoit cause qu'une affaire ne pou-

voit pas réussir. Je fis semer quelques bruits que j'avois ordre d'aller faire visite à Dom Juan qui étoit à Sarragosse, pour l'entretenir sur le misérable état de l'Espagne. La plupart prenoient ce prétexte pour crier contre la Junte; peut-être parce qu'ils n'en étoient pas. Enfin, j'appris par M. le Marquis d'Aytonne & M. de Castel-Rodriguez, que l'on commençoit à dire qu'il seroit à propos de me faire sortir de Madrid, & qu'on avoit proposé de me donner quelque chose sur la flotte qui devoit arriver à la fin du mois de Septembre.

Il y avoit à Madrid une petite marchande Françoise qui avoit bien de l'esprit. Elle vendoit toutes sortes de marchandises venant de Paris; ce qui étoit fort au gré des Dames Espagnoles. Il me vint en pensée de la charger de dire à la femme d'un Ministre, que si elle pouvoit apprendre quelque chose de particulier sur ce

qui se passoit touchant les affaires de M. le Prince pour me le faire savoir, elle lui feroit volontiers des présents de tout ce qu'elle estimoit le plus des marchandises de sa boutique, & que ce seroit même servir l'Espagne, que de contribuer à faire justice à M. le Prince, qui l'avoit si bien servie. Le Ministre étoit vieux; & la femme, qui étoit jeune, paroissoit d'assez bonne volonté pour vouloir rendre service à M. le Prince. Elle reçut quelques petits présents de ma part qui lui firent plaisir. Je la fis instruire par la petite marchande, qu'il falloit quelquefois, quand je la ferois avertir, qu'elle priât le bon-homme, lorsqu'il seroit avec elle, de lui apprendre quelque chose des affaires de M. le Prince; parce qu'elle entendoit dire tous les jours à des Dames de sa connoissance, que le Prince de Condé avoit parfaitement bien servi le Roi. Et

qu'après qu'il lui auroit répondu sur cela, elle parût avoir une conversation plus enjouée avec le vieillard. J'appris bientôt que l'on parloit de me donner quelque chose ; & comme je rendois compte de tout ce que je faisois à M. l'Ambassadeur, il me dit que la voie que j'avois prise étoit très-bonne ; & qu'après que j'aurois fini mes affaires, il pourroit bien se servir de cette manœuvre dans quelque occasion de celles dont il étoit chargé. Je passois mon temps avec M. l'Ambassadeur ; mes camarades & ses domestiques, dans les promenades ordinaires ; & souvent après souper, nous montions à cheval pour aller dans les champs, & y goûter le bon air que nous sentions d'une fraîcheur à faire plaisir. Je m'étois avisé d'acheter quelques chevaux isabelles, assez forts pour être mis à un carrosse ; cependant un peu vieux & dociles, dont le plus

cher ne me coûtoit que cent écus. J'étois le ſeul particulier à Madrid qui eût des chevaux à ſon carroſſe, le Roi n'en ayant qu'un ſeul attelage. Auſſi-tôt M. le Comte Eznard Nugnez en fit acheter quatre. Mais comme on les avoit choiſis plus jeunes, on avoit beaucoup de peine à s'en ſervir, parce que les chevaux de devant, qui ſont fort loin de ceux de derriere, s'entrelaſſoient dans des cordes qui les tiennent. (C'eſt la maniere du pays; le cocher étant ſur le cheval de derriere, comme l'on voit ici à nos coches.) Les carroſſes du Roi étoient encore conſtruits de la même façon. Il y avoit cependant quelques carroſſes à Madrid, appartenants à des Gouverneurs de Provinces, qui en avoient amené en revenant; mais en petit nombre. J'ai oui dire dans les derniers temps, qu'il y avoit plus de chevaux à Madrid que de mules.

Nous allions donc ſouvent aux promenades publiques, qui ſe font tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Pour cela les jours & les temps ſont marqués. L'uſage eſt que quand on ſe trouve arrêté vis-à-vis d'un carroſſe où il n'y a que des femmes, il faut leur dire quelque choſe ; & ce langage eſt ordinairement gaillard, & un peu plus qu'à double entente. Elles répondent avec beaucoup de vivacité. Mais quand il y a un homme avec des femmes, que vous n'aviez pas apperçu, elles vous diſent de vous taire, parce qu'elles ſont accompagnées. Et en ce cas, on ſe tait dans le moment. Pendant la canicule, les promenades ſe font toutes dans la riviere, dont le lit eſt fort large ; il y a au plus un pied & demi d'eau. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait un pont d'une extrême longueur, & très-beau, pour paſſer quand y a beaucoup d'eau ; ce qui

arrive quelquefois, parce que c'eſt la décharge d'un torrent. Cette riviere s'appelle le Manſanarez. Il y a beaucoup de maiſons de jeu, où l'on va aſſez. Les ſpectateurs ſe croyent obligés d'empêcher qu'on ne ſe trompe; & ſans qu'on leur demande, ils diſent tout ce qu'ils apperçoivent. Je ſollicitois toujours vivement les affaires de M. le Prince; & dans une converſation que j'eus avec M. le Cardinal d'Arragon, qui étoit un des principaux de la Junte, je lui repréſentai qu'au commencement il m'avoit paru plus perſuadé que pas un des autres Meſſieurs de ce Conſeil, des grands ſervices que M. le Prince avoit rendus à la Couronne d'Eſpagne. Il me dit qu'il ſe pouvoit bien faire que les ſoins que j'avois pris de ménager Meſſieurs les Marquis d'Aytonne & de Caſtel-Rodiguez, avoient un peu éloigné M. de Pigneranda, qui eût

peut-être été bien-aiſe qu'on lui eût plus d'obligations qu'aux autres. Je lui répondis, après avoir loué ſes bonnes intentions, qu'il ne s'agiſſoit dans l'affaire dont j'étois chargé, que de faire juſtice à quelqu'une des parties, comme cela pourroit ſe rencontrer quelquefois : mais qu'il ſavoit certainement, par ce que lui en avoit dit M. de Caracenne, ſon beau-frere, combien M. le Prince avoit ſervi & gardé religieuſement les engagements qu'il avoit pris avec Sa Majeſté Catholique : qu'il n'étoit queſtion que d'entrer en payement ſur de groſſes ſommes légitimement dues, & même fixées par un compte général. Il en demeura d'accord avec moi; mais il m'oppoſa auſſi-tôt la difficulté de l'argent comptant : que cependant il parleroit tout de ſon mieux à M. de Pigueranda, étant perſuadé qu'il y avoit raiſon de faire juſtice à M. le Prince autant

tant qu'on le pouvoit. Je m'avisai pour ramener M. le Comte de Pigneranda, de prier M. de Castel-Rodriguez, à qui j'avois confié ce que j'avois su de M. le Cardinal d'Arragon, de marquer quelqu'indifférence sur les affaires de M. le Prince, & de se contenter de suivre les mouvements de M. de Pigneranda, pour peu qu'il parût de meilleure volonté qu'il n'avoit été jusques-là; qu'au reste, j'aurois soin d'informer Son Altesse que ce seroit à M. de Castel-Rodriguez à qui elle auroit la principale obligation. Il m'assura fort, après avoir approuvé le tour que je voulois donner à mon affaire, qu'il feroit tout son possible pour faire croire à M. de Pigneranda, que, depuis la mort de M. d'Aytonne, il ne paroissoit plus si favorable à M. le Prince; m'ajoutant qu'il seroit charmé que je pusse être content de quelque maniere que les cho-



ſes tournaſſent, & qu'il croyoit que mon projet étoit bon; que quand M. de Pigneranda paroîtroit être favorable, il ſe contenteroit de ſuivre les avis de ceux qui étoient de ſa cabale, autant par ſon ſilence, que par ſes ſecours. Je tournai donc mes penſées du côté de M. le Comte de Pigneranda. Je commençai par dire à M. le Cardinal d'Arragon, que la mort de M. le Marquis d'Aytonne m'avoit ſi fort déſorienté, que je ne ſavois plus de quel côté me tourner; que lorſque j'arrivai à Madrid, il m'avoit paru mieux perſuadé que perſonne des importants ſervices que M. le Prince avoit rendus à Sa Majeſté Catholique : cependant, qu'étant queſtion préſentement de lui donner quelque ſatisfaction ſur des ſommes conſidérables ſi légitimement dues & ſi bien connues, je voyois bien qu'il n'y avoit que M. de Pigneranda capable de terminer ce

qu'il y auroit à faire pour rendre juſtice à M. le Prince ; que ce qui ne ſe pourroit faire en argent, pouvoit s'arranger par d'autres moyens, en le ſatisfaiſant du côté de la Flandre, ſoit par quelques terres ou des bois, dont l'Eſpagne ne tiroit aucun ſervice. Pendant tout ce diſcours, M. le Cardinal paroiſſoit ſi perſuadé de mes raiſons, qu'il me promit de n'oublier rien pour tâcher de porter M. de Pigneranda à entrer dans les moyens qu'on pourroit trouver pour me ſatisfaire ; & m'ayant demandé deux ou trois jours pour me faire ſavoir la diſpoſition où il auroit trouvé M. de Pigneranda, j'appris qu'il étoit d'avis qu'on entrât tout-à-fait en conférence avec moi, pour entendre mes propoſitions, & examiner ce qu'il y auroit à faire. Auſſi-tôt que je fus voir M. de Pigneranda, je n'oubliai rien pour lui faire connoître que j'attendois tout

de ſes ſuffrages, & que M. le Prince lui ſeroit obligé de la juſtice qu'on voudroit lui faire. Il me dit qu'il falloit que je continuaſſe à faire mes diligences, & ſur-tout auprès de M. le Marquis de la Fuente, qui avoit été nommé pour mon Commiſſaire; que je pouvois aſſurer M. le Prince qu'il feroit ce qui dépendroit de lui pour ſa ſatisfaction. Sur cela j'entrai en quelque eſpérance, ſachant bien que M. le Marquis de Caſtel-Rodriguez & ſes amis ne me manqueroient pas au beſoin. J'appris bientôt par lui, que M. de Pigneranda paroiſſoit mieux diſpoſé qu'auparavant; & que quand il ſeroit embarqué à bien faire, M. de Caſtel-Rodriguez & deux ou trois de ſes amis ſuivroient ſes mouvements, ſans faire paroître cependant trop d'empreſſement. Je n'ai point encore parlé de Dom Fernandez-del-Campo, qui étoit le Secretaire qu'ils ap-

pellent Univerſel, qui ſeul, à genoux, fait tout ce que Sa Majeſté doit ſigner, & ne laiſſe pas d'avoir ſa conſidération dans la Junte, encore que je l'euſſe vu ſans avoir pu pénetrer en aucune façon ſes ſentiments. C'étoit un petit vieillard qui avoit beaucoup d'eſprit, & ſavoit bien parler ſans découvrir ſes intentions. Il m'avoit entretenu des ſervices de M. le Prince; mais il ajoutoit auſſi les beſoins qu'on avoit d'argent pour des affaires très-preſſées & d'une grande conſéquence. Je redoublois mes ſollicitations en général, & je fis un mémoire de ce que je pourrois demander, eſpérant à la fin qu'on en viendroit à écouter mes propoſitions. Peu de jours après, j'appris de la petite marchande qu'on devoit me demander un mémoire; & ayant été voir M. le Marquis de la Fuente, il me dit de lui en remettre un de mes

prétentions; mais qu'il doutoit fort qu'on pût me donner de l'argent sur la flotte qu'on attendoit, parce que tout ce qui en devoit revenir étoit consommé par avance. Je lui dis que j'en savois assez pour oser me flatter qu'il ne tiendroit qu'à ces Messieurs de la Junte de m'en faire toucher une partie, en me l'assignant sur la petite flotte qu'on disoit venir au mois d'Avril. Je donnai donc un mémoire, dans lequel je commençai à établir la dette qui montoit environ à six millions. Je demandois cinquante mille pistoles comptant; le Charolois, pour cinquante mille écus; pour pareille somme de bois à prendre en la forêt de Nieppes; la Prévôté de Binche, sur le pied du denier trente de ce qu'elle valoit de revenu, & le surplus payable dans quatre années, soit en argent, terres ou bois aux Pays-Bas. Lorsque M. le Marquis

de la Fuente eut vu mon mémoire, il se récria fort sur la grandeur de mes prétentions; mais il ne laissa pas de s'en charger, me répétant encore qu'on auroit de la peine à me donner de l'argent; & moi je lui dis que je ne pouvois me résoudre à m'en retourner, si je n'avois pas une somme considérable. Quelques jours après, je recommençai mes sollicitations, & je trouvai dans le visage de mes juges (s'il m'est permis de les nommer ainsi,) un air que je n'y avois pas encore vu. Il n'y eut pas jusqu'à Dom Pedro Fernandès-del-Campo, qui me dit qu'on feroit en sorte de me donner un million à prendre sur les Pays-Bas en terres ou en bois, ainsi que j'en conviendrois avec M. le Comte de Monterey, qui en étoit pour lors Gouverneur; mais que pour de l'argent, il étoit impossible de m'en donner. Je lui répondis que si cela

étoit ainsi, je ne pouvois me contenter du reste. Je crus donc, après que ces autres Messieurs m'eurent confirmé la même chose, devoir bien remercier M. le Comte de Pigneranda, en lui remontrant que ce que l'on m'offroit étoit peu à l'égard de la dette ; & que comme je le croyois auteur du changement qui étoit arrivé, je le suplîois d'y ajouter, pour quelque satisfaction de M. le Prince, qu'on me donnât au moins cinquante mille pistoles. Il me dit qu'il ne croyoit pas que cela se pût faire ; mais que pour ce qui regardoit l'argent comptant, je ne devois en espérer que de la facilité que je pourrois trouver avec Dom Martin de Los-Rios, Président des Finances ; & M. le Marquis de Castel-Rodriguez me conseilla de porter toutes mes vues de ce côté-là, m'assurant que l'amitié que j'avois faite avec M. le Comte Eznard Nugnez son

neveu, ne m'y feroit pas inutile. En effet, par ce chemin, je trouvai le moyen d'avoir trente mille pistoles d'argent comptant. M. l'Ambaſſadeur me dit qu'il falloit s'en contenter. Je ne parlai plus que d'une prompte expédition, & ne ſongeai qu'a convenir de ce qu'on vouloit me donner en Flandres. Il fut arrêté qu'on donneroit à M. le Prince le Comté de Charolois pour cinquante mille écus, & deux cents cinquante mille livres ſur les bois de Nieppes; qu'on lui donneroit la Prevôté de Binche, dont on feroit l'évaluation ſur le pied du revenu au denier trente; que pour cet effet on envoyeroit des ordres à M. le Comte de Monterey. Ayant paru content, cela m'attira beaucoup de viſites, &, ſi j'oſe dire, des amitiés de tous ceux avec qui j'avois eu l'honneur de faire connoiſſance; mais pluſieurs doutoient encore qu'on

pût me donner de l'argent. Lorſque j'eus commencé d'en toucher, ne doutant plus qu'on ne me ſatisfît entiérement, je ſongeai à faire mes adieux & mes remerciments à tous ces Meſſieurs de la Junte. Pendant ce temps-là, j'achevai de recevoir mes trente mille piſtoles : ce qui donna une grande joie à mes camarades, qui avoient cru ne pouvoir jamais ſortir de Madrid.

La ſeule peine qui me reſtoit, étoit de quitter M. l'Ambaſſadeur, de qui j'avois reçu tant de marques d'amitié & de bons conſeils dans mes affaires. Il avoit autant d'eſprit qu'on en peut avoir, agréable dans le commerce, & fort libéral. Je donnai le carroſſe que j'avois amené, à un ami de M. le Duc de Veraguas, & une fort belle montre d'or à celui que la Reine avoit chargé de m'amener un très-beau cheval de ſa part. Je me

mis en chemin avec M. le Marquis d'Eſtrées, qui étoit venu de la part du Roi faire compliment à Sa Majeſté Catholique, dans un carroſſe que nous prêta M. l'Ambaſſadeur, & nous prîmes la route de Pampelune, ayant préféré de prendre nôtre chemin de ce côté, dans l'intention d'en reconnoître le terrein & le pays, qui me parut plus beau que la route de Victoria, & les cabarets un peu mieux fournis; mais on ne ſauroit exprimer combien les chemins ſont mauvais & affreux pour venir de Pampelune à Bayonne, où je trouvai une chaiſe roulante qui me mena juſqu'à Paris.

Quelque temps après mon retour, M. de Louvois m'ayant témoigné qu'il ſeroit bien-aiſe que je lui fiſſe part de mes penſées ſur le Royaume d'Eſpagne, je lui racontai que j'étois revenu de Madrid par la Navarre, avec intention de connoître le

pays de ce côté-là ; & que depuis Madrid jusqu'à Pampelune, il n'y avoit aucune ville fermée, ni aucune riviere à passer jusqu'à celle d'Ebre; que le pays qui étoit entre cette riviere & Pampelune, étant d'environ quinze ou seize lieues, les villages, aussi près les uns des autres qu'ils peuvent être aux environs de Paris, & la terre si peu fertile, que Pampelune ne valoit rien du tout; que la Citadelle qu'on y avoit faite, & la seule forteresse que j'eusse trouvée, étoit bâtie sur le modele de celle d'Anvers ; & que de Pampelune à Saint-Jean-Pied-de-Porc, il y avoit encore deux lieues de plaine; que hors cela, ç'étoient des montagnes & des chemins fort difficiles. Il m'assura depuis qu'on y avoit travaillé, & qu'on les avoit rendus assez pratiquables.

Pendant qu'on étoit dans le fort de la guerre, je proposai à M. de

Louvois, comme le plus sûr moyen de faire la paix, que le Roi donnât à M. le Prince une armée de dix-huit mille hommes de pied & six mille chevaux, pour aller faire le siege de Pampelune; qu'aussi-tôt que cette ville seroit prise, & qu'on se seroit emparé de Calahora, qui étoit une ville sans fortifications, on se trouveroit dans le cœur de l'Espagne, & en état d'en pouvoir faire contribuer une bonne partie; & qu'avec 3 ou 4000 chevaux, on pourroit aller jusqu'à Madrid, n'y ayant pour lors dans toute l'Espagne que deux ou trois mille hommes sur pied, encore étoient-ils dans la Catalogne : mais que si on pouvoit obliger le Roi de Portugal à faire la moindre démonstration de guerre sur ses frontieres, les Espagnols seroient obligés d'y envoyer le peu de troupes qu'ils avoient; & qu'ainsi il n'y en auroit point pour

s'oppoſer à M. le Prince, puiſqu'ils ſe trouveroient à cent cinquante lieues des entrepriſes qu'il pourroit faire. Après l'avoir examiné ſur une carte, il ne me propoſa aucune difficulté, me louant même de ce que dans tous les endroits que j'avois parcourus, j'y avois porté une grande curioſité de m'inſtruire. Mais après cela, il laiſſa tomber la propoſition, & me parla d'autre choſe. Je n'ai jamais pu pénétrer ce qui l'avoit empêché d'y entrer. Je m'apperçus néanmoins qu'elle lui avoit paru fort juſte. Je ſoupçonnai que peut-être ne feroit-il pas bien-aiſe que la paix ſe fît par les progrès que M. le Prince pourroit faire en Eſpagne.

M. le Prince & M. le Duc me reçurent à mon retour d'Eſpagne avec beaucoup de témoignages de bonté & de ſatisfaction, de la conduite & du bon ſuccès que j'avois eus dans

leurs affaires, qui étoient beaucoup au-delà de leurs espérances. Ils souhaiterent que j'allasse à Bruxelles, pour voir ce que je pourrois faire avec M. de Monterey, qui en étoit Gouverneur, & qui m'avoit témoigné une amitié toute particuliere dans le temps que j'étois en ce pays-là. M. de Lionne fut fort aise de me voir & de me faire discourir sur les affaires d'Espagne, sur tout ce que j'avois voulu faire pour M. le Duc d'Anjou, en cas que le Roi d'Espagne fût mort, & sur la bonne intelligence que j'avois gardée avec M. l'Ambassadeur du Roi. M. le Tellier m'en parla aussi, louant fort mon zele. M. Colbert, après m'avoir retenu plus d'une heure & demie, me témoigna pareillement être bien content de ma conduite à Madrid. Il me fit encore plus de questions que tous les autres. Il convenoit n'avoir connu l'Espagne que

par la relation que je lui en faisois. Aussi avois-je pris grand soin de leur faire voir ce pays-là sans aucunes ressources pour les affaires générales, & que je n'avois connu sur les lieux personne capable de travailler à les rétablir ; encore moins la Junte en général, plus propre par sa division à gâter les affaires qu'à les raccommoder.

Après m'être un peu fait rendre compte de la recette & de la dépense qui avoient été faites par les Trésoriers de M. le Prince, je me disposai pour aller à Bruxelles, où je trouvai M. le Comte de Monterey rempli d'honnêtetés à mon égard, mais peu disposé à vouloir exécuter ce qu'on m'avoit promis à Madrid. Il me dit qu'on lui avoit mandé de ce pays-là de ne rien statuer sans nouveaux ordres, sur-tout depuis qu'on avoit appris que le Roi étoit armé, & avoit commencé une affaire pour le

le fiege de Marfal ; que l'on parloit fort de l'ambition de Sa Majefté, & du defir qu'elle avoit de fe fignaler. Dans la converfation, il m'avoua qu'on lui avoit écrit qu'on avoit eu beaucoup plus de facilité à me promettre ce que j'avois pu fouhaiter, dans le deffein de me faire fortir de Madrid, que dans celui d'exécuter les promeffes qu'on m'avoit faites. Néanmoins, fi on voyoit que le Roi n'eût pas envie de faire la guerre, qu'il écriroit volontiers à Madrid, dans l'intention de faire plaifir à M. le Prince ; qu'à l'égard du Charolois, il pourroit bien faire ce qu'on defiroit là-deffus.

Etant de retour à Paris, je donnai toute mon application à pénétrer le fonds des affaires de M. le Prince. Je me donnai beaucoup de peine pour en dreffer les mémoires. Enfin, je trouvai que M. le Prince les croyoit en fi méchant état, qu'il

n'avoit pas jugé à propos d'employer l'argent qui étoit venu à Madame la Ducheſſe pour la ſucceſſion de la Reine de Pologne, au payement des dettes de ſa Maiſon, en préférant l'acquiſition de Senouches, qu'il avoit porté beaucoup au-deſſus de ſa valeur. Madame la Princeſſe Palatine me dit qu'elle avoit auſſi préféré de faire des acquiſitions qui lui étoient à charge, n'ayant point cru non plus qu'elle eût eu de ſûreté à payer les dettes de M. le Prince. Elle avoit acheté Raincy cinq cents cinquante mille livres, dont le revenu à peine ſuffiſoit pour les charges & entretiens. Il a été vendu après ſa mort cent ſoixante mille livres ſeulement, & quarante mille livres de pot-de-vin, qui étoit beaucoup plus qu'il ne valoit. Mais depuis ils reconnurent qu'ils avoient été mal conſeillés de faire cette acquiſition. Il eſt vrai que l'é-

tat des dettes, comme elles paroiſſoient alors, montoit à plus de huit millions. Il étoit dû à une partie des domeſtiques de M. le Prince cinq & ſix années de gages, le ſurplus ayant été touché par les remiſes qu'ils faiſoient; & M. de Cinq-Mars, premier Gentilhomme de S. A., qui étoit la plus groſſe partie, n'ayant jamais voulu remettre aucune choſe, avoit été neuf ans ſans rien recevoir. M. le Prince étoit accablé d'un grand nombre de créanciers, qui ſe trouvoient ſouvent dans ſon anti-chambre quand il vouloit ſortir. Ordinairement il s'appuyoit ſur deux perſonnes, ne pouvant marcher; & paſſant auſſi vîte qu'il lui étoit poſſible, il leur diſoit qu'il donneroit ordre qu'on les ſatisfît. Il m'a fait l'honneur de me dire depuis, que ç'avoit été une des choſes du monde qui lui avoit fait plus de plaiſir, lorſqu'il s'apperçut, quelque

temps après que je fus en possession de ses affaires, qu'il ne voyoit plus de créanciers. Mais je me proposai de traiter avec tous les marchands, qui, la plupart, étant las de ne rien toucher, quoiqu'ils eussent fait des saisies, entrerent volontiers avec moi en composition. En leur donnant un peu d'argent comptant, & convenant avec eux de termes pour leur payer le surplus, nous faisions un écrit, par lequel je consentois que, faute du payement quinze jours après les termes, ils pourroient saisir de nouveau. Je leur donnois des assignations, en leur disant de venir à moi à chaque échéance, & que je les ferois payer par les Trésoriers de S. A. Les fermiers de l'étang de Montmorency devoient quinze mille livres pour trois années qu'ils n'avoient pu payer à cause des saisies : je priai M. Raviere, Avocat de S. A., qui étoit très-riche,

de vouloir être caution, pour payer dans trois mois cette ſomme ſur l'indemnité que je lui donnai ; moyennant quoi, j'eus les mains-levées, & fis toucher cette ſomme au Tréſorier de M. le Prince. Les ſaiſies faites ſur cet article, étoient au nombre de ſoixante-ſix.

Le premier terme de ceux avec qui j'avois commencé à traiter, étant échu, je les fis payer préciſément à l'échéance : ce qui me donna beaucoup de crédit & d'avance avec les autres. Ainſi j'eus bientôt dégagé les terres de Chantilly, de Dammartin & de Montmorency, ſur leſquelles il y avoit auſſi des ſaiſies pour des ſommes immenſes, à cauſe de la proximité de Paris.

Le mois d'Avril étant venu, & le Roi devant aller ſur les frontieres, promit à M. le Prince de venir coucher à Chantilly, & d'y venir ſéjourner un jour. Je n'avois point

ſongé juſques-là qu'il étoit néceſſaire de prendre des lettres d'abolition ; mais les ayant fait dreſſer, je les obtins auſſi-tôt ; & ayant ſeulement vu M. le Premier-Préſident de Lamoignon & M. de Harlay, Procureur-Général, je m'en allai à Chantilly. M. le Prince me préſenta à Sa Majeſté ; & ſix jours après, j'eus nouvelle que mes lettres avoient été vérifiées au Parlement, ſans que je me fuſſe préſenté, ni que le Parlement eût fait aucune cérémonie à mon égard ; & l'on diſoit qu'il n'y avoit point d'exemple de pareille choſe. M. le Duc, qui avoit plus d'eſprit & plus d'imagination que perſonne au monde, avoit ordonné, & en même-temps m'avoit chargé de l'exécution de ce qu'il y avoit à faire à Chantilly, où le Roi & toute la Cour devoient être nourris, & tous les équipages défrayés. Pour cela

j'avois envoyé des gens de différents villages circonvoisins, avec les provisions nécessaires pour les hommes & pour les chevaux; de sorte qu'à mesure qu'ils arrivoient à Chantilly, on leur donnoit un billet pour le village où ils devoient être logés. On avoit fait mettre quantité de tentes autour des tables, que l'on faisoit servir à mesure qu'il y avoit des gens pour les remplir, y ayant du monde destiné dans chaque tente pour y porter les viandes, & y donner à boire. La plupart étoient des Suisses, qu'on avoit demandés pour cela. Vatel, qui étoit Contrôleur chez M. le Prince, homme très-expérimenté, qui devoit avoir la principale application, voyant le lendemain, à la pointe du jour, qui étoit un jour maigre, que la marée n'arrivoit point, comme il se l'étoit imaginé, s'en alla dans sa chambre, ferma sa porte par-derriere,

y mit ſon épée contre la muraille, & ſe tua tout roide. Après qu'on eut enfoncé la porte, on me vint avertir dans la canardiere où je dormois ſur la paille, de ce qui venoit d'arriver. La premiere choſe que je dis, fut qu'on le mît ſur une charette, & qu'on le menât à la Paroiſſe, à une demi-lieue de là, pour le faire enterrer. Je trouvai que la marée commençoit à arriver. M. le Duc ayant fait venir des Officiers qui ſuivoient le Roi au voyage, je priai ces Meſſieurs de vouloir bien faire la diſtribution, non-ſeulement de ce qu'il falloit pour la table du Roi, mais encore pour toutes les autres, & j'eus ſoin d'envoyer dans les villages, pour les gens, des équipages. M. le Duc s'étant levé du lit auſſi-tôt qu'on lui eut appris que Vatel étoit mort, donna de ſi bons ordres par-tout, que l'on ne s'apperçut pas que cet homme

homme eût été chargé de rien. On avoit fait venir de Paris tout ce qu'il y avoit de musique, de violons, & de joueurs d'instruments. Les carrosses qui les avoient amenés de Paris, leur servoient pour aller dans les endroits où étoient leurs logements, & où ils étoient fort bien servis. La Cour y fit quatre repas, & s'en alla le samedi coucher à Compiegne. Toute cette dépense ayant été arrêtée par ordre, se trouva monter à cent quatre-vingts & tant de mille livres.

Le Roi s'en alla ensuite à Dunkerque, qu'il faisoit fortifier avec toute la diligence possible : ce qui donna lieu d'appeller ce voyage, la campagne des Brouettes. Le Roi y fit assez de séjour. Ce fut-là que l'on commença à se disposer pour la guerre de Hollande. On y fit venir M. de Croissy, qui étoit Ambassadeur à Londres, & M. de Pom-

ponne, qui étoit à la Haye. M. de Louvois commença là à vouloir dire son avis sur les affaires étrangeres : cela donna lieu à M. de Lionne de demander, par ordre du Roi, à Mrs. de Croissy & de Pomponne, des mémoires. Il me fit l'honneur de m'en demander un aussi, pour savoir particulièrement s'il étoit à propos de faire alliance avec quelques Princes étrangers pour avoir des troupes, ou si l'on prendroit des mesures pour n'avoir que des Suisses, avec ce que l'on pourroit lever de François, comme le proposoit M. de Louvois. Il fut question en ce moment de ce que je prétendois avoir découvert, que toute la cavalerie de Hollande n'étoit composée que de Bourgeois de chaque ville, qui achetoient les places quand les Officiers avoient permission de changer de garnison, & de la maniere que les Officiers d'in-

fanterie étoient établis par faveur, comme je l'ai dit ailleurs. M. Colbert n'étoit point encore à Dunkerque, parce qu'il avoit fait quelque voyage du coté de la Rochelle, & qu'il étoit tombé malade par les chemins. A ſon arrivée, M. de Roze, qui m'avoit vu dans quelque mouvement, & entendu dire du bien de moi à M. de Lionne, avec qui il étoit familier, ſe propoſa, pour me faire tout le mal qu'il pourroit, de dire à M. Colbert que ſur le bruit de ſa maladie, on avoit ſongé à me faire avoir ſa place, & que M. le Tellier & M. de Louvois y feroient entrés s'il en avoit été beſoin. Il dit en même-temps à M. de Louvois, que M. le Marquis de Sillery & moi faiſions une liaiſon étroite de M. le Prince & de M. de Turenne, pour qu'ils fuſſent d'un même avis dans les Conſeils où il ſe parloit des affaires de la guerre:

ce que M. de Louvois auroit fort craint. Cette méchante volonté de M. de Roze contre moi, venoit de ce que M. le Prince vouloit faire des routes dans les forêts de Chantilly : & étant néceſſaire de traverſer un petit bois, ſitué au bout de la forêt, lequel appartenoit à M. de Roze, & faiſoit partie de ſa terre de Coys, je fus chargé de l'engager à vendre à M. le Prince l'eſpace que tiendroit cette route dans ſes bois, & de la lui payer deux fois plus qu'elle ne ſeroit eſtimée. Il me pria de me ſervir de l'envie que M. le Prince avoit de s'agrandir dans ce bois, pour lui faire acheter ſa terre, qui d'ailleurs étoit encore à ſa bienſéance, diſoit-il; mais il la vouloit vendre deux fois plus qu'elle ne lui avoit coûté, diſant que Son Alteſſe ne pouvoit trop l'acheter; tant elle lui convenoit & lui étoit néceſſaire. M. le Prince, voulant faire ſa route

& ne pas acheter ſa terre ſi cher, me permit de lui propoſer trois fois la valeur de la terre qu'on employeroit pour la route, ou le double de ce que valoit ſon petit bois, après l'avoir fait eſtimer. Mais comme tout cela ne venoit pas à la fin qu'il s'étoit propoſée, il refuſa tous les offres, en diſant qu'il ſavoit bien le reſpect qu'il devoit à M. le Prince; mais qu'en France chacun étoit maître de ſon bien, pour en diſpoſer à ſa fantaiſie. M. le Prince s'étoit contenté de faire ſuivre ſa route juſqu'aux deux bouts du bois de M. Roze, dont il fut au déſeſpoir. Il parla même de M. le Prince beaucoup plus librement qu'il n'auroit dû: cela fit un démêlé qui a duré plus de trente ans, & enfin juſqu'à ſa mort, qui donna occaſion à M. le Prince d'acheter cette terre de ſes héritiers, de gré à gré, pour ſa juſte valeur. Pendant un

aſſez long temps cela donna lieu à des plaiſanteries ſur le compte de M. Roze, qui le fâchoient fort. Un jour que les Gardes de M. le Prince avoient pris à un homme de M. Roze des faiſans qu'on lui apportoit de ſa terre, ce qui arrivoit aſſez ſouvent, M. de Louvois l'ayant ſu, lui dit à la premiere vue : M. Roze, eſt-il vrai que le convoi de Coys a été battu? Celui-ci ſe mit dans une grande colere, & ſe plaignit fort du peu de juſtice que le Roi lui faiſoit ſur tout ce qui ſe paſſoit entre M. le Prince & lui. Il avoit tourné toute ſa fureur contre moi, & n'avoit pas mal pris ſon temps pour ſe venger.

Bientôt après, M. de Louvois voulut bien me mettre dans ſa confidence, &, ſi je l'oſe dire, dans ſon amitié, autant qu'il en étoit capable : ce qui alla même plus loin que M. le Tellier ne le ſouhaitoit, & donna lieu à M. de Louvois de s'éclair-

cir avec moi ſur ce qu'on lui avoit dit, dont il ne voyoit aucune apparence de vérité. Je le priai de me nommer ſon auteur, parce qu'apparemment je connoîtrois d'où cela partoit. Il m'avoua que c'étoit M. de Siron, Maréchal-de-Camp, & me conta comment il s'y étoit pris. Je l'aſſurai auſſi-tôt que cela venoit de M. Roze. Il me dit qu'il en étoit perſuadé, parce qu'ils étoient bons amis. Je lui détaillai les raiſons de la mauvaiſe volonté de M. Roze pour moi : j'en parlai auſſi à Monſieur de Lionne, pour qu'il lui en fît des reproches; mais il n'eut pas de peine à l'en faire convenir : il avoua même ce qu'il avoit fait auprès de M. Colbert pour me nuire, diſant qu'il attendroit quelque occaſion plus favorable pour ſe venger des injuſtices qu'on lui faiſoit. Mais après que j'eus raconté à M. de Lionne les offres que je lui avois

faites avant que la route eût été pratiquée dans son bois, il les trouva si raisonnables, qu'il ne douta point de pouvoir nous accommoder. Il reconnut facilement l'injustice des prétentions de M. Roze, & son extrême emportement. Cependant comme il ne fut pas possible de le mettre à la raison, nous en demeurâmes-là : néanmoins nous nous sommes toujours parlé, & souvent même d'accommodement, sans avoir pu jamais en venir à bout.

Je revins à Paris, où je m'appliquai le plus fortement qu'il me fut possible, à donner une forme aux affaires de M. le Prince. Pour y parvenir, je m'avisai de faire des mémoires particuliers de chaque espece de dettes, & des prétentions d'un chacun. Le premier concernoit les dettes incontestables ; pour en faire payer ponctuellement les arrérages passés & actuels : ce que je

mis si bien en regle, que je faisois toujours payer une année avant qu'il y en eût deux échues. Le second mémoire concernoit les dettes contractées avant la disgrace de M. le Prince, avec les intérêts qui en avoient couru par les condamnations obtenues sur les parties, dont la plupart n'étoient pas arrêtées, mais seulement certifiées. Je me proposai d'accommoder celles-ci de mon mieux. Entr'autres, il étoit dû au Sieur Tabouret, tailleur d'habit, pour des façons d'habits & quelques fournitures, tant pour M. le Prince que pour M. le Duc de Brezé, une somme de trois cents mille livres, les intérêts compris. Je me souviens qu'il y avoit six mille livres portées sur cette partie, pour la façon d'un habit de M. le Prince. Celui qui s'en trouvoit héritier pour lors, & qui servoit actuellement auprès de la personne du Roi, me

pria de vouloir prendre des arrangements ſur cela, tels que je jugerois à propos, & me remit toutes les parties qu'il avoit entre les mains. Après les avoir examinées, je trouvai que la plupart n'avoient pas été arrêtées, & toutes enſemble dans une grande confuſion. Nous convînmes à quatre-vingts mille livres pour le tout, payables vingt-cinq mille livres comptant, & le ſurplus dans des termes avec l'intérêt, dont il me remercia fort. J'accommodai toutes les autres de cette claſſe, partie comptant, & partie avec des termes pour le ſurplus. Il y avoit parmi ces créanciers, deux hommes qui prétendoient qu'il leur étoit dû ſix à ſept cents mille livres pour des fournitures de vivres faites aux armées de M. le Prince, tant en Guyenne qu'à Paris; mais comme il y avoit beaucoup de choſes à diſcuter ſur ces fournitures, la

plus grande partie des mémoires n'étant arrêtés de personne, j'accommodai les deux affaires, l'une à quatre-vingts mille livres ; & l'autre à soixante mille livres, toujours partie comptant, & avec des termes pour le surplus. J'avois la satisfaction d'être toujours fort remercié par les gens avec qui j'avois à traiter. La nature des dettes, ou, pour mieux dire, les prétentions les plus embarrassées, furent les obligations que M. Lainé avoit passées en vertu d'une prétendue procuration de M. le Prince, qui se montoient à plus d'un million, à cause qu'il y avoit stipulé les intérêts au denier quinze, suivant la coutume de Bordeaux : ce qu'il disoit avoir fait en partie par politique, en faveur de plusieurs Officiers de guerre, qui prétendoient qu'il leur étoit dû pour des levées & des quartiers d'hyver ; dans la vue, m'a-t-il dit depuis, de

les conſerver, en cas que M. le Prince ſe fût trouvé dans une autre guerre. Toutes ces obligations ſe trouvoient datées de trois ou quatre jours avant l'amniſtie de Bordeaux, M. le Prince de Conty ayant un Secretaire qui les arrêtoit par ordre de M. Lainé, moyennant, à ce que j'ai oui dire, quelques petits préſents. Il y en avoit une de quatre-vingts-dix mille livres à M. Baltazard, qui avoit fait condamner M. le Prince aux Requêtes de l'Hôtel au payement de cette ſomme. Mais ayant remarqué que la procuration de M. le Prince au Sieur Lainé, n'étoit que pour l'acquiſition de Brouage, j'appellai de cette ſentence au Parlement, où je la fis caſſer. Après cela j'envoyai M. de la Motte à Bordeaux, pour faire des mémoires de tout ce qui étoit dû en cette ville deſdites obligations; entre autres, un mémoire des fourni-

tures qui avoient été faites pour la Maiſon de M. le Prince, ſur-tout en vivres ou marchandiſes, pour pouvoir convenir avec les créanciers des temps du payement, dont je fis donner un peu d'argent comptant à chacun. Je demandai auſſi un autre mémoire de toutes les obligations faites par M. Lainé, ſpécifiant la nature de chaque dette; parce qu'il pouvoit y en avoir de plus privilégiées les unes que les autres; & je puis dire que c'eſt cette affaire qui m'a donné le plus de peine: mais enfin, j'en vins à bout avec le temps, en faiſant des accommodements avec la plupart, ſelon le mérite de leurs prétentions. En ce temps-là, M. le Prince me fit l'honneur de me dire, qu'il n'auroit pu s'imaginer que j'euſſe mis ſi bon ordre dans ſes affaires, & qu'il m'avouoit que quand j'avois entrepris de les arranger au commence-

ment, il avoit été ſur le point de perdre la bonne opinion qu'il avoit de moi, trouvant qu'il y avoit trop de témérité à mon entrepriſe. Mais il accompagnoit ce diſcours de tant de témoignages de bonté pour moi, que cela me dédommageoit bien de toutes mes peines.

M. le Duc m'ayant vu agir quelque temps dans les affaires de M. le Prince, & voyant qu'elles prenoient un bon chemin, me chargea auſſi des ſiennes; & je fus aſſez heureux d'augmenter les ſeuls revenus du Clermontois, dont il jouiſſoit de plus de quatre-vingts mille livres. M. d'Autun, qui vouloit toujours être regardé comme celui qui avoit le plus de crédit ſur l'eſprit de M. le Prince, ne crut rien de plus propre à diminuer la confiance qu'il avoit en moi, que d'inſinuer à Leurs Alteſſes, & même leur faire revenir par d'autres per-

ſonnes, qu'on diſoit dans le monde que je les gouvernois abſolument. M. le Prince eut la bonté de répondre, qu'il trouvoit en ce cas que je le gouvernois fort bien, ſentant avec plaiſir la différence de l'état préſent de ſes affaires, à celui dans lequel il les avoit vues ci-devant. M. le Prince & M. le Duc connoiſſoient bien M. l'Evêque d'Autun & ſes allées : ils faiſoient même quelquefois des plaiſanteries ſur ce ſujet; mais cela ne le rebutoit point. Je ne vendis ma charge de Secretaire du Conſeil que quatre cents cinquante mille livres, qui m'avoit coûté un million du premier achat, & cinq cent mille livres que M. Fouquet avoit empruntées de chacun de nous, & aſſigné ſur une affaire des quatriennaux, dont Meſſieurs de Bechamel furent entiérement rembourſés. Cette ſomme m'eſt demeurée en pure perte. M. le Prince, après m'avoir chargé de ſes af-

faires, me dit qu'il voudroit bien que je lui fiſſe un fonds particulier de vingt-cinq mille livres tous les ans, pour continuer le canal qu'il avoit commencé à Chantilly, qui ſervoit beaucoup à l'amuſer. Mais à mon retour d'Eſpagne, je trouvai que cette dépenſe avoit été à plus de trente-ſix mille livres; & il me dit que l'année ſuivante, il voudroit bien y dépenſer quarante mille livres par chaque année : ce qui fut bien augmenté dans la ſuite. M. le Duc, qui a plus d'imagination que perſonne du monde, propoſoit toujours des choſes nouvelles; & M. le Prince, quoi qu'elles duſſent coûter, les faiſoit exécuter. Enfin, cette dépenſe alla ſi loin, qu'elle ſe montoit à environ deux cents mille livres chaque année pendant un temps conſidérable. Cependant les deux dernieres années de ſa vie, cela diminua beaucoup, lui ayant repréſenté,

ſenté, auſſi fortement que je l'avois oſé, que s'il n'avoit la bonté de ſe modérer ſur ſes dépenſes, ſa Maiſon retomberoit dans le déſordre dont je pouvois dire que je l'avois retirée. Je prenois quelquefois la liberté de dire à M. le Duc, que, par l'application qu'il avoit à propoſer de nouvelles dépenſes pour Chantilly, dont je marquois avoir quelque répugnance, il faiſoit comme s'il avoit cru que ce fût mon argent qu'on y dépenſoit.

Depuis que M. de Louvois m'eut admis à ſon commerce, il m'honora toujours de ſon amitié & de ſa confiance : cela a duré juſqu'à ſa mort. Un jour m'entretenant dans ſon jardin à Saint-Germain, du choix qu'il pourroit faire pour marier ſa fille aînée, peut-être pour voir ſi je ne nommerois pas M. de la Rocheguyon, je lui propoſai naturellement ce mariage, croyant l'affaire

également bonne pour M. de la Rochefoucault & pour lui. Je me souviens que dans cette même promenade, il me dit qu'il lui sembloit que le Roi avoit du goût pour moi, & qu'il croyoit que si je voulois me détacher de M. le Prince & de M. le Duc, je pourrois trouver à m'avancer avec le Roi, selon les occasions qui se présenteroient. Je le remerciai fort de sa bonne volonté. Je lui répondis que j'avois borné mon ambition au service & à l'attachement que j'avois pour ces Princes. M. Colbert, depuis mon retour d'Espagne, avoit toujours bien fait avec moi. Je vivois dans sa maison avec une aisance très-agréable, & me suis dans la suite toujours parfaitement bien conduit avec ce Ministre & avec M. de Louvois, quoiqu'il y eût beaucoup de jalousie & d'antipathie entre eux, sans que jamais ni l'un ni l'autre ayent témoigné aucune

défiance de la familiarité avec laquelle tous deux vivoient avec moi: ce qui m'a toujours paru une chose fort rare, par l'humeur de ces deux Ministres. Tout le monde étoit surpris de me voir également bien venu à Meudon & à Seaux. M. le Duc, après m'avoir remis la conduite de ses affaires, à condition néanmoins de faire tenir deux registres séparés de celles de M. son pere & des siennes; M. le Duc de Bourbon, qui commençoit à faire de la dépense, qui couroient encore sur M. le Prince, m'ordonna de confondre entiérement ses revenus avec ceux de M. le Prince son pere, me disant qu'il vouloit seulement se réserver cent mille livres pour ses habits & pour ses menus plaisirs: ce qui a duré jusqu'à la mort de M. le Prince. Comme je ne pouvois empêcher les dépenses, je cherchois toutes sortes de moyens pour augmenter la

recette; ſoit par des ventes de bois en Bretagne ou en Berry, ou enfin par tout ce qui pouvoit venir à ma connoiſſance. Je m'aviſai de propoſer la ſuppreſſion des trois Bailliages du Clermontois, & d'en établir un à Varennes, avec le nombre de Conſeillers & d'Officiers néceſſaires reſſortiſſant au Parlement de Paris, en rembourſant ceux qu'on ſupprimoit; ce qui n'alloit qu'à très-peu de choſe. Et après en avoir fait la déclaration, quand M. Colbert en parla au Roi, Sa Majeſté dit qu'elle ne voyoit pas à quoi cela étoit néceſſaire, & qu'apparemment c'étoit une imagination que j'avois trouvée pour faire venir de l'argent à M. le Duc. M. de Louvois convint que cela pouvoit bien être; mais que la choſe n'étoit d'aucune conſéquence pour le Roi: & l'affaire étant paſſée, M. le Duc en tira environ ſoixante & quinze mille livres de profit. M. Colbert

me disoit quelquefois de bonne amitié, que je ferois bien de me résoudre à donner quelques sommes au Roi, pour lui fournir un prétexte d'obtenir de Sa Majesté un Arrêt qui me déchargeât de toutes les affaires que j'avois eues; mais il ne trouvoit pas mauvais que je ne le fisse pas.

Quelque temps après mon retour d'Espagne, M. du Plessis-Guénegault, desirant d'obtenir quelque chose de M. Colbert, me chargea de lui en parler. Je le trouvai très-mal disposé; & prenant occasion de me parler de M. & Madame du Plessis, comme de gens de qui il avoit méchante opinion, je pris la liberté de lui dire qu'il ne les avoit connus que par ce qui s'étoit passé à l'occasion de la charge de Secrétaire d'Etat, dont M. du Plessis s'étoit trouvé pourvu, & qu'il avoit achetée de lui; qu'ils avoient même

eu tort de ne s'en pas prévaloir pour leurs affaires particulieres; mais que je pouvois l'assurer que, dans le fond, ils étoient gens de bien: & pour lui en donner un exemple, je lui citai ce qui s'étoit passé d'eux à moi, le faisant souvenir qu'au commencement de la Chambre de Justice, on avoit voulu obliger tous ceux qui devoient de l'argent aux gens d'affaires, de venir à révélation; qu'alors j'avois une obligation d'eux de cent soixante mille livres; qu'étant venu à Paris, je la leur portai en original, que je brûlai en leur présence, leur faisant don de cette somme, & leur disant qu'ils pouvoient en toute sûreté de conscience jurer qu'ils ne me devoient rien; qu'après mon retour ils avoient voulu me payer les intérêts, & que n'ayant pas voulu les recevoir, ils m'avoient comme forcé à prendre des pierreries pour la

somme à laquelle ils pouvoient monter : qu'à son égard, je trouvois qu'il étoit fort naturel qu'il eût voulu avoir une charge qui pût demeurer dans sa famille ; mais que l'ayant, il devoit donner toute la consolation qu'il pourroit à cette famille dans les occasions qui se présenteroient. Ainsi il accorda ce que Madame Duplessis demandoit de lui. Il trouva même fort bon, tout ce que je lui avois dit sur cela. Madame Duplessis, ayant perdu son mari, me chargea en mourant de l'exécution de son testament. Ses deux fils aînés étoient morts l'un après l'autre ; & celui qui venoit après, étoit M. du Plancy. Parmi les effets que le Roi avoit pris sur M. Duplessis, il y avoit une rente de quatorze mille livres sur la Bretagne. Ayant rendu compte à M. Colbert du mauvais état des affaires de cette maison, je le priai de faire avoir

à M. du Plancy ladite rente qu'on avoit prise à son pere. Il la demanda au Roi en pur don, comme pour lui. Elle fut mise sous son nom, & je la remis à M. du Plancy, quand M. Colbert le jugea à propos. Les créanciers ayant fait décréter sa maison, qui est aujourd'hui l'hôtel de Crequy, & une autre maison que Madame Duplessis avoit fait bâtir derriere l'hôtel de Conty, on me vint dire à St. Maur qu'elles avoient été adjugées à Priou, Procureur, pour quarante mille écus. J'envoyai dans le moment faire une enchere de quarante mille écus, à condition que je demeurerois garant des délégations portées par le contrat; & ensuite M. le Prince de Conty acheta l'autre quatre-vingt-dix mille livres. Apparemment que M. du Plancy m'a cru mort il y a long-temps, n'ayant pas entendu parler de lui depuis neuf ans.

Au

Au mois de Juin mil ſix cent ſoixante-quinze, M. de Turenne ayant été tué en Allemagne, le Roi donna ordre à M. le Prince de s'y rendre. Il laiſſa le commandement de l'armée de Flandres à M. de Luxembourg, & je reçus ordre de Son Alteſſe de me trouver à Châlons à ſon paſſage. Il étoit accompagné de M. de la Feuillade & de quelques autres Officiers. Il y reçut la nouvelle que M. le Maréchal de Crequy, qui commandoit une armée du côté de Treves, avoit perdu une bataille contre Meſſieurs les Ducs de Zelle & d'Hanovre, & que ſon armée avoit été miſe entiérement en déroute. Cela donna une grande allarme, que les troupes de ces Princes n'allaſſent en Allemagne joindre M. de Montécuculli. Je dis à Son Alteſſe, avec quelque ſorte d'aſſurance, que cela ne feroit point, parce que ces Meſ-

ſieurs ayant fait un traité pour eſſayer de prendre la ville de Treves, il en faudroit un autre pour les faire aller ſur le Rhin ; de plus, que j'étois perſuadé qu'ils ne voudroient pas obéir à M. de Montécuculli, ni lui envoyer leurs troupes, ſans un nouveau traité. Cela ſoulagea un peu l'inquiétude de M. le Prince, trouvant quelque raiſon à ce que je diſois.

M. le Maréchal de Crequy, ne ſachant quel parti prendre, ſe détermina de s'aller jetter dans Treves, où il fut pris avec la ville. Meſſieurs de Brunſwick lui permirent de venir en France pour quelques mois, à la charge de ſe rendre auprès d'eux quand le temps feroit expiré. M. le Maréchal de Crequy ne pouvoit s'y réſoudre ; il avoit obtenu de Madame une lettre pour Madame la Ducheſſe d'Hanovre, par laquelle il demandoit à con-

venir de sa rançon. Ces Messieurs firent répondre par Madame d'Hanovre, qu'ils supplioient Madame de trouver bon qu'ils ne fissent aucunes conventions avec le Maréchal de Crequy, qu'il n'eût auparavant exécuté les assurances qu'il leur avoit données de se rendre auprès d'eux. M. le Maréchal de Crequy, pour tâcher de l'éviter, pria, ou fit prier Madame Duplessis-Guénegault, de faire ensorte que je voulusse bien me mêler de cette affaire. Il y avoit quelques années que j'avois cessé de le voir, à cause d'un procès pour de l'argent que je lui avois prêté avant que M. Fouquet fût arrêté, & que M. d'Ormesson, que nous avions pris pour arbitre, avoit jugé fort extraordinairement à mon avis. Madame Duplessis m'en ayant parlé, & dit ce qui pouvoit raisonnablement me faire entrer dans cette affaire, j'écri-

vis à Meſſieurs les Ducs de Zell & d'Hanovre, que je les ſuppliois de vouloir bien ſe contenter de cinquante mille livres pour la rançon. Auſſi-tôt après, ils m'envoyerent un ordre pour le mettre en liberté; & M. le Maréchal de Crequy, ayant payé cette ſomme, ſe trouva libre, dont il me fit de grands remerciments. Il m'a toujours depuis témoigné beaucoup d'amitié; & il ſe ſentit d'autant plus obligé, que M. le Maréchal de la Ferté avoit payé cent mille livres pour ſa rançon, quand il fut pris au ſecours de Valenciennes.

Le Roi étant parti pour la guerre de Hollande, tout ce que j'avois rapporté du mauvais état de leurs troupes, ſe trouva très-véritable. L'épouvante fut ſi grande, que les Juifs d'Amſterdam me firent dire qu'ils donneroient deux millions à M. le Prince, s'il vouloit ſauver

leur quartier; mais M. le Prince ayant été bleſſé au paſſage de Tolhuis, (Bien des gens ont prétendu que cet accident fut en partie cauſe de ce qu'on n'acheva pas la conquête) ſe fit porter à Arnheim. Je partis auſſi-tôt pour me rendre auprès de lui, & m'en allai paſſer au Bac, maiſon de M. le Comte Durfée, où il étoit avec ſa famille, à côté du chemin de Bruxelles à Anvers. De-là j'envoyai à M. de Marſin, demander un paſſe-port pour aller à Bruxelles, & continuer mon chemin en Hollande, parce que je voulois aller voir M. le Prince. Il me fit réponſe que M. le Comte de Monterey, quoiqu'il eût été bien-aiſe de me voir, étoit d'avis que je priſſe mon chemin par Anvers, & qu'il m'envoyeroit deux gardes pour me conduire où je jugerois à propos. Je trouvai à Aubocq, Mylord Harlington, depuis long-temps Se-

cretaire du Roi d'Angleterre, Charles II, que j'avois un peu connu à Paris, & fort vu à Londres. Il étoit seul dans un carrosse, allant à Anvers. Il me demanda si le Roi d'Angleterre ne s'étoit pas bien souvenu de profiter des avis que je lui avis fait donner par Mylord Olis, sur ce qui regardoit M. de With : il ajouta qu'il n'y avoit pas long-temps que S. M. leur disoit encore, qu'elle croyoit que c'étoit la source de tout ce qui étoit arrivé à la Hollande. Je lui répondis que j'étois bien obligé au Roi, de la bonne opinion & de l'estime qu'il avoit pour moi. Il me témoigna que je lui ferois plaisir si j'avois occasion d'aller faire un tour en Angleterre. Je crus m'être apperçu que les Anglois trouvoient que nous avançions bien nos affaires en Hollande, & que cela leur donneroit de la jalousie. En nous faisant des

queſtions l'un à l'autre, je lui dis, qu'il me ſembloit que le Roi d'Angleterre avoit autant d'eſprit qu'on en pouvoit avoir, mais que je ne ſavois pas bien ſa portée ſur les affaires. Il me dit que quand on lui en propoſoit quelqu'une, il voyoit tout d'un coup ce qu'il y avoit à faire, & appuyoit ſon avis de très-bonnes & ſolides raiſons; mais que quand on lui faiſoit quelques difficultés, il ne ſe donnoit pas la peine de les approfondir; & ſouvent quand on lui en parloit une ſeconde fois, aiſément il ſe laiſſoit aller à l'avis d'autrui.

Ayant pris mon chemin pour me rendre à Boutel, où devoit être le Roi, je me trouvai tout proche des troupes qui eſcortoient Sa Majeſté. Je montai vitement à cheval. M. l'Archevêque de Rheims qui me reconnut, me dit que c'étoit le Roi qui s'en retournoit à Paris. Sa Ma-

jeſté ayant entendu mon nom, tourna la tête, & s'arrêta un moment jusqu'à ce que je l'euſſe joint. Elle me demanda ſi j'avois paſſé à Bruxelles ; je lui répondis que les gens qui étoient en mauvais état, n'aimoient point à être vus de près, & j'eus l'honneur de lui dire la réponſe de M. de Marſin ; mais que je n'en ſavois pas moins la triſte ſituation où étoient les Pays-Bas ; qu'en ne laiſſant que fort peu de troupes dans les places, ils n'avoient pu mettre que ſix mille hommes en campagne. Le Roi ayant ceſſé de me faire des queſtions, je repris mon chemin pour aller à Boutel, où je trouvai M. de Turenne en arrivant à Arnheim auprès de M. le Prince. J'appris que ſa bleſſure étoit en aſſez bon état ; ce qui me donna beaucoup de joie : je n'en eus pas moins à lui entendre dire que je lui avois fait plaiſir d'entreprendre ce voyage.

Trois ou quatre jours après, on vint m'avertir que M. le Comte de Montbas demandoit à me voir. J'en fus fort ſurpris, parce qu'on m'avoit dit qu'il avoit été arrêté priſonnier en Hollande. Il me conta comment il s'étoit ſauvé, ayant appris que M. le Prince d'Orange vouloit lui faire faire ſon procès. M. le Prince en ayant rendu compte à la Cour, on lui manda qu'il pourroit demeurer en France tant qu'il voudroit.

Son Alteſſe paſſant à Louvain, j'y trouvai M. de Marſin qui avoit toujours été fort de mes amis. J'eus avec lui de grandes conférences, dans leſquelles il me témoigna qu'il n'étoit pas content. Je lui dis que les Eſpagnols étoient d'étranges gens, & que je ſavois la peine qu'il avoit eue avec le Marquis de Caſtel-Rodriguez : il eſt vrai que celui-ci ne le faiſoit pas payer de ſes appointements. Il lui parla un jour un peu

fortement à ce ſujet ; & M. de Caſtel-Rodriguez lui ayant dit qu'il ſavoit bien qu'on avoit de la peine à trouver de l'argent pour payer les ſoldats, M. de Marſin fut très-mécontent de cette réponſe. Ils en vinrent au groſſes paroles, & ſe ſéparerent en gens brouillés. Auſſi-tôt ce dernier me vint voir, & me conta ce qui venoit de ſe paſſer. Je lui dis bonnement, qu'il me paroiſſoit avoir été un peu bruſque ; qu'ils avoient tous deux tort, & que je croyois qu'il ètoit bon qu'on ne ſût point ce qui leur étoit arrivé. Il me dit de faire ce que je voudrois ſur cela, & qu'il s'en rapportoit entiérement à moi. J'allai à l'inſtant trouver M. le Marquis de Caſtel-Rodriguez ; je commençai par lui dire, que M. de Marſin m'ayant raconté ce qui s'étoit paſſé entr'eux, je l'avois prié inſtamment de n'en parler à perſonne, & que je venois lui faire la mê-

me priere ; que M. de Marsin étoit bien fâché, & m'avoit chargé de lui faire des excuses, s'il lui avoit parlé avec un peu de chaleur ; que c'étoit la nécessité dans laquelle il étoit, qui avoit pu l'échauffer. Je trouvai M. de Castel-Rodriguez persuadé qu'il étoit bon que personne ne sût leur démêlé ; & comme je connoissois bien les besoins de M. de Marsin, je le priai de lui faire payer vingt mille florins, ce qu'il m'accorda ; après quoi je lui dis, que M. de Marsin viendroit le remercier, & que j'estimois qu'il ne falloit point du tout qu'ils se parlassent de ce qui leur étoit arrivé, dont il convint. Je n'eus pas de peine à juger par tout ce que disoit M. de Marsin, qu'il auroit souhaité être hors de ce pays-là, & s'en retirer honnêtement. Cela me donna occasion de lui représenter, que s'il venoit à mourir, son fils seroit bien à plain-

dre; & insensiblement nous parlâmes des conditions auxquelles il voudroit bien être sorti d'où il étoit. Je lui proposai d'en rendre compte à la Cour aussi-tôt que j'y serois arrivé; mais j'ajoutai qu'il falloit que ces sortes d'affaires se terminassent tout d'un coup sans négociation, & que je le priois de me dire ses intentions. M'ayant répondu qu'il s'en remettoit à moi, je lui dis que je tâcherois de lui faire donner au moins cent mille livres d'argent comptant, & un établissement pour son fils. Nous convînmes que ce pouvoit être une compagnie de Gendarmes de Flandres, qui servît sur le même pied qu'étoient les autres; que si je pouvois obtenir cela, je le lui ferois savoir par un homme exprès, & qu'aussitôt il s'en iroit à Modave, & envoyeroit un Gentilhomme à Madrid pour le dégager le mieux qu'il se

pourroit d'avec les Espagnols. Dans le moment que j'en eus fait la premiere proposition à M. de Louvois & à M. Colbert, ils m'en parurent tous deux fort contents, & ne douterent pas que le Roi ne fût bien-aise d'avoir M. de Marsin, qui étoit regardé comme un très-bon Général d'armée, & le seul que pourroient avoir les Espagnols. Le Roi étant parti deux jours après pour aller à Compiegne, il me souvient que Sa Majesté devant dîner au Bourget, & y ayant mis pied à terre, entra dans une écurie pour y faire de l'eau. M'ayant apperçu en sortant, elle me fit signe de m'approcher, & me dit qu'elle seroit fort aise que M. de Marsin se dégageât entiérement d'avec les Espagnols. Elle me demanda à quelles conditions cela se pourroit faire. Je lui répondis que je pensois que si Sa Majesté avoit pour agréable de lui donner qua-

rante mille écus, & à ſon fils une compagnie de Gendarmes, qu'on pourroit appeller Gendarmes de Flandres, avec la diſpoſition des bas Officiers, il en feroit content. Le Roi me dit qu'il le vouloit bien; que je n'avois qu'à lui faire ſavoir que la choſe étoit faite à ces conditions : ce qui eut ſon exécution.

Je demandai à M. le Prince la Capitainerie de Saint-Maur, où il n'alloit jamais pour lors, ſans autre condition. S. A. me l'ayant accordée avec la jouiſſance du peu de meubles qui y étoient, Madame de la Fayette, qui venoit s'y promener, me demanda d'y aller paſſer quelques jours pour prendre l'air. Elle ſe logea dans le ſeul appartement qu'il y avoit alors, & s'y trouva ſi bien à ſon aiſe, qu'elle ſe propoſoit déja d'en faire ſa maiſon de campagne. De l'autre côté de la maiſon, il y avoit deux ou trois chambres, que je fis abattre

dans la ſuite. Elle prétendoit que j'en avois aſſez d'une pour y loger quand j'y viendrois, & deſtina, comme de raiſon, la plus propre pour M. de la Rochefoucault, qu'elle prioit ſouvent d'y venir. Ayant demandé au Concierge de lui faire avoir le peu de meubles qui étoient dans une chambre haute qui ſervoit de garde-meubles, elle trouva une grande armoire en forme de cabinet, qui avoit autrefois été fort à la mode, & d'un grand prix, avec quelqu'autre vieillerie qui pouvoit l'accommoder. Etant venue faire un tour à Paris, elle pria M. le Duc de lui permettre de les faire deſcendre dans ſon appartement: ce qu'il n'eut pas de peine à lui accorder. Et ayant découvert une très-belle promenade ſur le bord de l'eau, qui avoit de l'autre côté un bois, elle en fut ſi charmée, qu'elle y menoit tous ceux qui la venoient voir. Il y avoit auſſi

de belles promenades dans le parc, de maniere qu'elle étoit extrêmement contente de l'établissement qu'elle s'étoit fait. Elle avoit inventé pour les promenades du parc, qu'elle faisoit souvent avec quelques-uns de ses amis, une chose qui réussit assez bien, qui étoit pour prendre mieux l'air. Elle faisoit abattre les vîtres de devant du carrosse, & allonger les guides des chevaux; en sorte qu'elles passoient sur le carrosse, & que le cocher les gardoit étant derriere. Je dis à quelqu'un que je trouvois son séjour bien long à Saint-Maur, & elle m'en fit des reproches; prétendant que cela ne pouvoit que m'être commode, puisque quand je voudrois y venir, je serois assuré d'y trouver compagnie. Enfin, pour pouvoir jouir de Saint-Maur, je fus obligé de faire un traité par écrit avec M. le Prince, par lequel il m'en donnoit la jouissance ma vie durant,

durant, avec douze mille livres de rente, à condition que j'y employerois jusqu'à deux cents quarante mille livres ; entr'autres pour achever un côté du château, où il y avoit seulement des murailles élevées jusqu'au second étage. Le devant de la maison étoit une carriere d'où l'on avoit tiré beaucoup de pierres, & l'on descendoit en carrosse pour aller jusqu'à la prairie. En trois ou quatre années, je mis Saint-Maur en l'état où il est présentement, à l'exception que M. le Prince, depuis que je l'ai remis, a fait aggrandir le parterre du côté de la plaine. J'avois fait bâtir un grand moulin exprès, pour élever des eaux qui m'en donnoient perpétuellement cinquante pouces, & qui, tombant dans un réservoir du côté de la Capitainerie, faisoient aller quatre fontaines de ce côté-là, & deux dans le parterre du côté de

la riviere. Il y avoit devant la face du logis une fontaine qui venoit du grand réservoir, pour en faire aller une autre au milieu du pré en bas; laquelle est environnée d'arbres, & jette si haut & si gros, qu'on n'en avoit point encore vu de plus belle. Mais M. le Prince, tombant dans l'inconvénient de tous ceux qui veulent accommoder les maisons, a fait une dépense de quatre cents mille livres au-lieu de deux cents quarante à quoi je m'étois obligé. Pour revenir à Madame de la Fayette, elle s'apperçut bien qu'il n'y avoit pas moyen de conserver plus long-temps sa conquête; mais elle ne me l'a jamais pardonné, & ne manqua pas de m'en faire une espece de crime auprès de M. de la Rochefoucault. Mais comme elle avoit des raisons pour ne pas paroître en mauvaise intelligence avec moi, elle m'engageoit d'aller passer

presque toutes les soirées chez elle avec M. de la Rochefoucault; & ayant trouvé dans la suite une occasion où elle crut pouvoir me faire quelque dépit, elle n'oublia rien pour y parvenir.

M. de Langlade, qui avoit été connu de M. Fouquet avant moi, & qui véritablement m'avoit procuré le plaisir de lui faire ma premiere révérence, avoit de l'esprit, mais encore plus de présomption & d'envie. Quoique je lui eusse fait faire de bonnes affaires pour plus de cinquante mille écus, il pensoit que je lui en devois toujours beaucoup de reste, & qu'il étoit la cause de toute ma fortune; en sorte que tant qu'il a vécu, il a toujours conservé une jalousie extraordinaire contre moi. Il m'avoit proposé d'épouser sa sœur, & de bonne foi j'avois dessein de l'obliger. En allant à Guyenne j'avois passé en Périgord chez son

pere, qui demeuroit dans le château de Limeul, appartenant à M. de Bouillon; mais comme le château étoit ruiné, la Demoiselle logeoit dans un endroit qui avoit servi autrefois d'office. On me la fit voir dans son lit, parée autant qu'on l'avoit pu; mais entr'autres choses, elle avoit deux pendants d'oreille de crin rouge, presqu'aussi gros que le poing, qui ne faisoient pas trop bon effet sur son visage qui étoit pâle & fort brun. Ce spectacle me fit voir que je m'étois engagé un peu légérement de l'épouser; mais aussi me fit-il résoudre à chercher les moyens de m'en dispenser; & pour ne pas trop choquer mon ami, je pris le parti de dire à M. de Langlade à mon retour, que ne me sentant aucune inclination pour le mariage, je donnerois trois mille pistoles pour marier sa sœur: ce qu'il reçut tant bien que mal. Cependant

il crut qu'il étoit toujours bon de prendre les trois mille piſtoles, avec quoi elle fut mariée à un Gentilhomme de Poitou. Elle mourut peu de temps après. J'ai toujours vécu avec lui dans une grande déférence. Nous nous étions connus aux guerres de Bordeaux, où il étoit Secretaire de M. de Bouillon. Mais quelque choſe que j'euſſe pu faire pour reconnoître ſon amitié, tout ce qui m'arrivoit qui pouvoit me donner quelque diſtinction dans le monde lui faiſoit beaucoup de peine, ne pouvant comprendre comment avec un mérite beaucoup au-deſſus du mien, la fortune lui étoit moins favorable qu'à moi. Il ſouffroit impatiemment de n'avoir quaſi d'autre bien que celui que je lui avois procuré. Tant qu'il a pu être regardé comme ſupérieur à moi, notre amitié a été ſincere, & auroit continué de même ſi la fortune l'avoit

mis en état de pouvoir me faire une partie des plaisirs qu'il étoit obligé de recevoir de moi : mais il ne put jamais s'accoutumer à voir que l'on eût autant de considération pour moi que pour lui. Par bonté de cœur, ou pour mieux dire, par sottise & simplicité, je demeurois toujours dans une grande dépendance, sans même qu'elle me fît autant de peine qu'elle auroit pu faire à tout autre. Comme il étoit fort des amis de Madame de la Fayette, qui croyoit de son côté que l'attachement que M. de la Rochefoucault avoit pour elle, devoit m'en rendre beaucoup dépendant, par rapport à celui que j'ai toujours conservé pour M. de la Rochefoucault, M. de Langlade & elle complotèrent tous deux ensemble de me faire un mauvais tour, par lequel M. de Langlade trouvoit à satisfaire sa vanité, & Madame de la Fayette y trouvoit un intérêt considérable.

Cela eut des suites que je ne rapporterai point, parce que je suis bien-aise de les oublier. Cette Dame présumoit extrêmement de son esprit, & s'étoit proposée de remplir la place de Madame la Marquise de Sablé, à laquelle tous les jeunes gens avoient accoutumé de rendre de grands devoirs, parce qu'après en avoir été un peu façonnés, cela leur servoit de titre pour entrer dans le monde. Mais son dessein ne lui réussit pas; Madame de la Fayette ne pouvoit pas donner assez de temps à une chose si peu utile pour elle, son inclination naturelle l'emportant sur tout le reste. Elle passoit ordinairement deux heures de la matinée à entretenir commerce avec tous ceux qui pouvoit lui être bons à quelque chose, & à faire des reproches à ceux qui ne la voyoient pas aussi souvent qu'elle desiroit, pour les tenir tous sous sa main, &

voir à quel uſage elle les pouvoit mettre chaque jour.

Elle eut une recrue à faire pour ſon fils, & en parla à pluſieurs perſonnes pour lui trouver des hommes, ſur-tout à bon marché. Elle me conta un jour qu'ayant employé un Maître des Comptes à cet uſage, il lui avoit effectivement fait quinze bons ſoldats, dont il lui fit préſent; ce qui me fit beaucoup rire. Elle avoit trouvé moyen de s'attirer quelques gens qui avoient des affaires chez M. le Prince. Elle m'en fit faire deux à ſa recommandation, qui lui valurent quelque choſe; mais je la priai de ne me plus ſolliciter, & l'aſſurai que je n'en ferois pas davantage. M. de Langlade s'étant trouvé dans la maiſon qu'il avoit en Poitou, & ayant appris que M. de Louvois devoit paſſer tout proche en revenant d'un voyage qu'il avoit fait en Guyenne, fit avertir ſes voi-

ſins

ſins, pour leur faire connoître ſa faveur, que M. de Louvois viendroit chez lui, où il lui avoit fait préparer de quoi faire bonne chere. Il alla dans une chaiſe à deux lieues au-devant de lui, pour l'inviter de paſſer à ſa maiſon; mais ce Miniſtre l'ayant remercié un peu bruſquement, ne ſongea qu'à la diligence qu'il vouloit faire. M. de Langlade le ſuivit encore une poſte; mais M. de Louvois l'ayant apperçu de ſa chaiſe, lui fit ſigne de ſon chapeau, & lui dit adieu. M. de Langlade fut ſi touché de n'avoir pas mieux réuſſi, qu'il en tomba malade, & mourut peu de jours après. C'eſt ce qui donna lieu à M. de Treville de dire un bon mot ſur cela, qui étoit *que M. de Langlade & M. de la Rochefoucault s'étoient tués d'un coup fourré*, parce qu'à la mort de ce Seigneur, on avoit dit qu'il avoit été fort touché de s'être apperçu que M. de Langlade,

aidé de Madame de la Fayette, l'avoit obligé d'entrer dans la mortification qu'ils m'avoient voulu donner ſur le mariage de M. de la Rocheguyon avec Mademoiſelle de Louvois.

M. Fouquet, quelque temps après, ayant été mis en liberté, ſut comment j'en avois uſé avec Madame ſon épouſe, à laquelle j'avois prêté plus de cent mille livres pour ſa ſubſiſtance & pour ſon procès, & même pour gagner quelques Juges, comme on lui avoit fait eſpérer d'y parvenir par ce moyen. Après m'avoir écrit pour m'en remercier, il manda à M. le Préſident de Maupeou, qui étoit de ſes parents, de me propoſer qu'en cas que mes affaires fuſſent auſſi bonnes qu'on lui avoit dit, je vouluſſe bien faire don à M. de Vaux, ſon fils, de cent & tant de mille livres qui pouvoient m'être dus ; ce que je fis volontiers,

& en paſſai un acte en arrivant à la Fere.

Environ à la fin de 1673, M. de Louvois me chargea d'aller trouver M. le Prince & M. le Duc à Tournay, pour leur demander, de la part du Roi, leur avis ſur la néceſſité où Sa Majeſté croyoit être d'abandonner toutes les places que l'on tenoit en Hollande. Il me demanda ce que j'en penſois, & fort bruſquement : je lui dis que je croyois qu'il en falloit faire ſauter toutes les fortifications, de ſorte qu'elles ne puſſent être rétablies de long-temps, & ſans une grande dépenſe : par-là on mettoit les Hollandois hors d'état de ſecourir les Pays-Bas, ſi le Roi jugeoit à propos de les attaquer & de les prendre, comme il ſembloit qu'il étoit fort facile, puiſqu'ils n'avoient pas de troupes, ou du moins fort peu. En arrivant à Tournay auprès de Leurs Alteſſes,

je n'en fus pas trop bien reçu, parce que M. de Louvois leur avoit mandé qu'il les prioit au premier jour de prendre un rendez-vous, où il les pût entretenir de la part de Sa Majesté : ce qu'ils auroient mieux aimé, que de m'y voir de la sienne. M. le Duc fut d'avis de me garder, parce que la saison étoit bien avancée, & qu'ils s'en retourneroient bientôt à Paris. J'y fus assez malade; mais cela ne dura pas.

Vers le mois de Juin mil six cent soixante-quatorze, M. le Prince me manda de l'aller trouver au Piéton, proche Charolois. Quelques jours après mon arrivée, on apprit que M. le Prince d'Orange marchoit avec une grande armée, plus forte d'un tiers que celle de M. le Prince. Elle étoit composée d'un grand corps d'Allemands commandé par M. de Souche, & celle de Flandres par M. de Montarès, jointe à l'ar-

mée des Hollandois, dont M. le Comte de Waldeck étoit à la tête. M. le Prince résolut de les attendre dans son camp, persuadé qu'ils n'oseroient l'attaquer. En effet, ils se vinrent poster à deux petites lieues. Le lendemain à la pointe du du jour, M. le Prince monta à cheval, & s'en alla sur une hauteur pour observer leur décampement: ce qu'ayant su, je me levai aussi-tôt pour l'aller joindre. En arrivant, il me dit qu'il jugeoit par la marche que les ennemis commençoient à faire, qu'il battroit au moins leur arriere-garde, & qu'il avoit donné ordre à l'armée de marcher. Je m'amusai à regarder un nombre de femmes qui se mettoient dans dix ou douze carrosses qui étoient en-bas. Il y avoit aussi une hauteur assez proche, où les ennemis avoient posté des Mousquetaires pour tirer à l'endroit où étoit M. le Prince.

Une balle perça ma culotte; ce qui me fit prendre le parti de m'en aller à couvert d'une grange qui étoit auprès, où je trouvai deux jeunes hommes très-braves & de bonne réputation, qui en sortirent aussi-tôt qu'ils me virent, pour s'avancer d'où je venois; & moi j'y demeurai. M. le Prince ayant considéré long-temps la marche des ennemis, résolut un moment après de les attaquer. Il apperçut qu'il y avoit un bois proche du lieu par où il vouloit commencer; & réfléchissant que s'il y avoit des troupes derriere ce bois, elles pourroient le charger en flanc, il prit le parti de s'en éclaircir. Il me souvient que Messieurs de Navailles, de Luxembourg & de Rochefort, ses Lieutenants-Généraux, étoient auprès de lui, & qu'il leur donnoit ses ordres avec un peu de chaleur; mais quand il fut à portée de pouvoir connoître

s'il y avoit quelques troupes derriere le bois, il dit à ces Meſſieurs, qu'il s'y en alloit pour s'aſſurer de la choſe. Tous s'offrirent d'y aller pour lui en rendre compte. Il ſe mit un peu en colere, & les pria de le laiſſer faire. Chacun s'arrêta ; il y alla ſeul au petit galop, laiſſant ce bois à deux ou trois cents pas à gauche; & lorſqu'il fut par-delà, & qu'il fut aſſuré qu'il n'y avoit aucunes troupes, il s'en revint bien plus vîte qu'il n'étoit parti. En approchant ces Meſſieurs, il pouſſa ſon cheval, & leur dit en riant : Il n'y a qu'à les charger pour les battre ; & apparemment ayant ſongé qu'il s'étoit mis un peu en colere, & peut être hors de propos, il acheva de leur donner ſes ordres avec beaucoup de douceur. Il ſe mit à la tête du régiment de la Reine ; & donnant l'ordre de charger, il tira ſon épée du fourreau, qui étoit at-

P iv

teffée d'un ruban, qu'il avoit passé dans son bras. J'eus peur qu'elle ne le blessât, parce qu'il n'avoit que des bas de soie. Dans ce moment, on commença à charger les ennemis. Je vis aussi-tôt revenir M. le Comte de Rochefort qui étoit blessé. En avançant, je vis qu'on portoit M. de Montal qui avoit reçû un coup de mousquet à la jambe; beaucoup d'autres Officiers qui étoient déja hors de combat, & un très-grand nombre de morts ou de mourants. Je fis réflexion que s'il m'arrivoit quelqu'accident, cela ne m'attireroit que des railleries. Le régiment de Nassau qui avoit été forcé, se jetta dans l'Eglise de Senés. M. de la Cardonniere, avec une troupe des Gardes, ayant fait ouvrir l'Eglise, leur promit qu'ils auroient bon quartier, & les prit prisonniers. Il me demanda si je voulois qu'il me laissât vingt gardes pour les conduire

au camp. Voulant aller rejoindre M. le Prince avec sa troupe, je pris ce qu'il me disoit pour un commandement, & me chargeai volontiers de ces personnes au nombre de deux cents, parmi lesquels étoit un Prince de Nassau fort blessé, & quatre ou cinq autres Officiers que les soldats mirent sur des échelles pour les emporter. Je me mis en marche pour les mener au chateau de Tresigny. Deux de ces pauvres Officiers, à ce que me dirent les soldats, étoient morts, & furent laissés à côté du chemin sur les échelles. J'entendois des décharges si furieuses, que cela me faisoit frémir, & me persuadoit encore que j'avois pris le bon parti. Je conduisis mes prisonniers, & les mis dans une grange. De temps en temps il passoit des gens blessés qui s'en retournoient au camp. M. le Marquis de Villeroy, depuis Maréchal de France, battit l'arriere-

garde. Sur le soir, M. le Chevalier de Fourille me dit qu'il se croyoit blessé à mort; mais qu'il étoit ravi de s'être trouvé une fois avec M. le Prince; & en jurant, m'exagéroit sa valeur, & que s'il n'étoit pas tué, il acheveroit de défaire entiérement les ennemis. Beaucoup d'autres personnes qui passoient, me parloient toutes également de la valeur de M. le Prince; & à mesure qu'on faisoit des prisonniers, on me les amenoit. Un Officier François demanda à me parler, & me pria de le faire sortir, parce qu'il avoit été condamné à mort à Paris pour l'enlevement d'une fille. Je le menai à la porte, & lui dis de se sauver comme il pourroit. Parmi les prisonniers qu'on m'amenoit, j'en trouvois de ma connoissance, & beaucoup de gens de qualité qui avoient été pris, que je mis dans ma chambre à part, du nombre desquels étoit M. le Prin-

ce de Salmes, parent de M. le Prince d'Orange. J'étois dans une grande inquiétude. Enfin, ne pouvant dormir, je montai à cheval une heure avant le jour, résolu, à quelque prix que ce fût, de rejoindre M. le Prince. Je le trouvai à une lieue du camp, qui revenoit dans sa caleche. A peine pouvoit-il parler : il ne laissa pas de me dire, que si les Suisses avoient voulu marcher en avant, il auroit achevé de défaire toute l'armée des ennemis. Aussitôt qu'il fut arrivé, il dépêcha M. le Comte de Briord, qui avoit vu toute l'affaire, pour en rendre compte au Roi.

M. le Prince avoit très-souvent trouvé bon que, quelques temps après qu'il se feroit fâché, je lui parlasse des petits mouvements de colere qu'il avoit eus. Le lendemain, voulant le faire ressouvenir de ce qui s'étoit passé, il m'avoua qu'il

étoit vrai qu'il s'étoit un peu échauffé contre ces Messieurs ; mais que quand il s'agissoit de s'éclaircir d'une chose d'aussi grande conséquence que celle dont il s'agissoit alors, il ne vouloit s'en rapporter à personne. Je crois pourtant que c'étoit une raison qu'il se donnoit à lui-même pour excuser son petit mouvement de colere : il savoit bien qu'il y étoit sujet. Mais comme dans le moment, il eût bien voulu que cela n'eût pas été, ceux qui ne s'en scandalisoient point lui faisoient un grand plaisir. J'ai oui dire à M. le Comte de Palluau, depuis Maréchal de Clérembault, qu'un jour M. le Prince lui avoit parlé avec beaucoup de colere ; & qu'étant prêt de monter à cheval, on avoit donné une casaque à M. le Prince, qui s'approcha de M. de Palluau, & lui dit : Je te prie de me boutonner ma casaque. Celui-ci répondit : Je vois

bien que vous avez envie de vous racommoder avec moi ; allons, j'y consens, soyons bons amis. Que M. le Prince avoit fort ri, & que cela lui avoit fait grand plaisir. Il se trouva qu'il y avoit plus de trois mille prisonniers, & cent ou cent vingt drapeaux ou étendards que M. le Prince fit mettre dans des paniers, & ordonna de les mettre derriere mon carrosse pour les présenter à Sa Majesté.

Dix ou douze des prisonniers, tant Princes qu'Officiers, voulurent venir avec moi; j'en mis trois dans mon carrosse, & les autres sur des chevaux. Lorsque nous fûmes arrivés à Rheims, M. le Duc de Holstein me dit que M. le Comte de Waldeck, en lui parlant des progrès qu'alloit faire cette grande armée, lui avoit promis qu'il lui feroit boire du vin de Champagne; mais qu'apparemment il n'avoit pas entendu

que ce seroit de la façon qu'il en buvoit. M. de Louvois envoya au devant de moi, pour me dire d'aller tout droit au Roi. Sa Majesté me fit une infinité de questions pendant plus d'une heure. Tous les étendards & drapeaux furent placés dans Notre-Dame le jour du *Te Deum*.

Au commencement de Septembre 1676., je fis un voyage en Angoumois avec M. de la Rochefoucault, M. le Marquis de Sillery, & M. l'Abbé de Quincé. Comme il y avoit long-temps que M. de la Rochefoucault n'avoit été dans ce pays-là, il fut visité d'un grand nombre de noblesse des Provinces voisines. Et après avoir resté quelques jours à Verteuil & à Terne, il alla faire une pêche dans la Charente de Montignac, où l'on prit plus de cinquante belles carpes, dont la moindre avoit deux pieds.

J'en fis porter une bonne partie à la Rochefoucault, où ces Messieurs allerent coucher. Et comme j'en étois encore Capitaine, je me chargeai d'en faire les honneurs : on servit quatre tables pour le souper. Mais le lendemain, il en fallut bien davantage pour ceux qui venoient faire leur cour à M. de la Rochefoucault. J'y avois fait faire de grandes provisions, & sur-tout d'aussi bons vins qu'il s'en pouvoit trouver. On n'y séjourna qu'un jour. Je ne sais pas si on m'avoit grossi le mémoire; mais je sais bien qu'il se montoit à plus de huit cents livres. En retournant à Paris, M. de la Rochefoucault & ces Messieurs allerent à Basville. M. le Premier-Président de Lamoignon, un des premiers hommes du monde, outre ses grandes & merveilleuses qualités, avoit celle d'être aisé à vivre, & d'un gracieux commerce. Mes-

ſieurs de Lamoignon & de Baſville, ſes fils, étoient de mes amis intimes. Je les priai de me chercher une maiſon que je puſſe acheter dans le voiſinage. Mais après l'ouverture du Parlement, M. le Premier-Préſident mourut, dont je ſentis une cruelle affliction. M. de Baſville avoit envie de bâtir une maiſon à Courſon proche Baſville; & après en avoir fait faire le devis, il trouva qu'elle lui coûteroit quarante mille livres, & qu'il n'étoit pas en état d'y faire travailler. Cela me donna occaſion de lui propoſer, qu'au-lieu d'acheter une maiſon dans le voiſinage, comme j'en avois le deſſein, il me fît faire un beau logement dans celle qu'il vouloit faire conſtruire, & que j'avancerois les quarante mille livres dont il avoit beſoin pour bâtir, à condition que du jour que la maiſon ſeroit achevée, lui & Madame de Baſville

ville s'obligeroient à me donner tous les ans, pendant vingt ans, deux mille livres à la fin de chaque année; & qu'au bout des vingt ans qu'ils m'en auroient payé pour ainsi dire la rente, le principal leur demeureroit. La maison fut bâtie. J'y logeai deux fois, & trouvai que j'avois un beau & commode appartement. Je fus payé avec une grande exactitude, suivant nos conventions, & je leur remis l'obligation.

Quelques temps avant la mort de M. de Lionne, M. Colbert me dit qu'il avoit pensé à faire en sorte d'unir à sa charge de Secretaire d'Etat de la Maison du Roi, la marine, qui, jusques-là, avoit été du département des affaires étrangeres qu'avoit M. de Lionne. Il me pria de lui en parler : ce que je fis. Et ayant trouvé jour à faire entendre la proposition à M. de Lionne, il convint à deux cents mille livres:

c'est depuis ce temps-là que notre marine a été bien augmentée. M. Colbert fit l'établissement de Rochefort, qui coûta beaucoup d'argent; & ayant jugé qu'il étoit avantageux au Roi d'avoir quantité de vaisseaux, il en fit acheter & construire un grand nombre.

Au mois de Mars 1681, S. M. trouva à propos de m'envoyer en Allemagne auprès de Messieurs les Ducs de Zelle & de Hanovre, pour tâcher de rompre une assemblée qui devoit se faire à Humelinck dans le Pays de Munster, où M. le Prince d'Orange devoit se trouver; que l'on disoit devoir durer un mois; & en cas qu'elle se fît, d'y aller avec M. de Brunswick, pour rendre compte à S. M. de ce qui s'y feroit, & en même-temps, trouver moyen d'entrer avec M. le Prince d'Orange, s'il étoit possible, en conférence sur la situation des affaires présentes.

Comme j'étois bien-aiſe en paſſant de voir M. le Prince d'Aremberg, pour lors Gouverneur de Mons, je lui fis ſavoir le jour que je pourrois y arriver. Je trouvai quatre de ſes gardes, qui avoient fait abattre des bois pour me faire paſſer au travers de la campagne, & m'éviter les mauvais chemins. J'y ſéjournai, & j'eus un grand plaiſir de le voir, auſſi-bien que Madame d'Aremberg, Dame d'un grand mérite. Il m'offrit ſon carroſſe pour me mener à Brene, où j'en trouvai un autre de M. le Comte de Durec, qui me mena à Bruxelles; mais comme je n'avois pas le temps de faire des viſites, quelques perſonnes de mes amis me donnerent rendez-vous à la promenade de Notre-Dame du Lac, où je trouvai une bonne partie de ce qu'il y avoit de gens conſidérables à Bruxelles, qui me firent toutes ſortes de politeſſes. J'y vis bien

des perſonnes, ſur-tout des femmes que j'avois laiſſées petites filles. M. le Prince de Parme, qui étoit alors Gouverneur de Flandres, m'envoya chercher avec deux carroſſes; & M. Angoueſto, depuis de Caſtanaga, pour lors Meſtre-de-camp-général, & enſuite Gouverneur, ne m'abandonna pas pendant mon petit ſéjour. Je l'avois fort régalé lorſqu'il vint conduire juſqu'à Paris M. le Comte de Monterey qui retournoit en Eſpagne. J'avois fait venir un petit yacht à Anvers, pour m'y embarquer avec tout mon monde. Le lendemain de notre départ, il fit une ſi grande tempête, que vraiſemblablement nous ſerions péris, ſi le pilote ne s'étoit trouvé heureuſement auprès d'un canal qui conduit à Willemſtadt, où nous fûmes entiérement à couvert. Je fus obligé d'y ſéjourner un jour. C'eſt une petite place où il y a garniſon Hollandoiſe.

Ayant quitté mon yacht à Roterdam, j'y appris que M. le Prince d'Orange étoit allé faire un tour à la campagne, & devoit être le lendemain de retour à la Haye. Y étant arrivé le foir affez tard, M. le Comte d'Avaux, pour lors Ambaffadeur du Roi, me fit l'honneur de me loger chez lui. J'y reçus une infinité de vifites, fur-tout de plufieurs principaux ferviteurs du Prince d'Orange, qui, depuis long-temps, n'avoient mis le pied chez M. l'Ambaffadeur. M. le Prince d'Orange devoit arriver le foir. Le lendemain à midi, j'allai chez lui, & le trouvai dans fa falle, où étoit M. le Prince d'Auvergne à côté de lui avec un grand nombre de perfonnes : je me mis de l'autre côté. Il me fit un accueil fi gracieux, que tout le monde en fut furpris ; puis s'étant approché de mon oreille, il me dit tout bas : On me méprife bien dans vo-

tre pays. Et moi, prenant la liberté de m'approcher de la sienne, je lui dis : Pardonnez-moi, on vous fait bien plus d'honneur; car on vous craint bien fort. Il ne put s'empêcher de faire un petit sourire : ce qui ayant fait juger à la compagnie qu'il seroit bien-aise de me parler, ou parce qu'il étoit temps de dîner, chacun se retira; & m'ayant retenu, il me fit mettre à table auprès de lui; me conta que le soir, aussitôt après son arrivée, M. Diksveldt lui étoit venu dire que j'étois arrivé à la Haye pour aller à l'assemblée d'Humelinck, & qu'il lui en avoit parlé comme d'une chose qui pourroit bien lui faire de la peine : mais qu'il lui avoit répondu : Je serois fort aise de le voir ; il est de mes amis, & assurément nous nous réjouirions bien à l'assemblée. Je crois que pour bien me remettre ce qui se passa à cette entrevue, je ne saurois mieux

faire que copier la lettre que je me donnai l'honneur d'écrire au Roi, de la Haye le 18 Mars 1681.

Copie de la Lettre que M. de Gourville écrivit au Roi, de la Haye le 18 *Mars* 1681. *Elle fut envoyée à M. de Croissy par la poste le* 20 *Mars* 1681.

SIRE,

„ Les grands vents qu'il fait en „ ce pays, ont retardé mon voyage „ de deux ou trois jours. J'arrivai „ ici avant-hier au soir fort tard; „ j'appris hier matin que M. le „ Prince d'Orange devoit arriver le „ soir; & deux ou trois personnes de „ sa maison, qui se disoient de mes „ amis, m'assurerent qu'il seroit „ bien-aise de me voir. Quelques-„ uns de ceux qui le virent en ar-„ rivant, m'ont confirmé la même

„ chose. J'ai été chez lui à midi „ avec M. de Montpuillant; je le „ trouvai dans sa salle, avec beau- „ coup de gens qui faisoient leur „ cour. M. le Comte d'Auvergne y „ étoit aussi : il me reçut si gracieu- „ sement, que tout le monde en pa- „ rut surpris. Après que M. le Com- „ te d'Auvergne fut sorti, il me dit, „ qu'il auroit trouvé fort mauvais „ que je fusse parti sans le voir; „ mais qu'il ne croyoit devoir ma „ visite qu'au vent contraire que „ j'avois eu. En effet, j'en avois „ parlé ainsi en arrivant; & m'ayant „ ajouté, que quoiqu'on lui eût pu „ écrire & dire sur mon voyage, il „ étoit fort aise de me voir, & que „ le soir précédent, M. Dikfveldt, „ qui est fort bien avec lui, ayant „ représenté qu'il devoit faire en „ sorte que je ne me trouvasse point „ à Humelinck, il avoit répondu, „ que j'étois de ses amis; & qu'il „ étoit

„ étoit bien assuré que je ne lui em-
„ pêcherois pas de prendre son cerf
„ quand il iroit à la chasse, mais
„ que je pouvois bien donner à sou-
„ per au retour : & tout cela d'un
„ air gai. Je répondis du mieux
„ qu'il me fut possible ; après quoi
„ il me demanda s'il étoit vrai, com-
„ me on lui disoit, que Votre Ma-
„ jesté eût de l'aversion pour lui. Je
„ fis réponse que je croyois en sa-
„ voir assez pour le pouvoir assurer
„ que Votre Majesté avoit de l'estime
„ pour sa personne, & que c'étoit à
„ lui à savoir s'il avoit fait des dé-
„ marches qui eussent pu déplaire
„ à votre Majesté. Il me dit en sou-
„ riant, qu'il croyoit n'avoir rien
„ fait qui méritât ni l'estime de Vo-
„ tre Majesté, ni son aversion : mais
„ qu'il avoit souhaité toujours très-
„ fortement de la pouvoir persua-
„ der qu'il desiroit l'honneur de ses
„ bonnes graces. On l'avertit qu'on

„ avoit fervi; & m'ayant demandé
„ fi je ne voulois pas bien dîner
„ avec lui, il paffa dans le lieu où
„ il devoit manger, me fit affeoir
„ auprès de lui, & me parla prefque
„ toujours de chofes générales. Il
„ me fit encore des reproches à ta-
„ ble, de ce que je ne l'avois vu que
„ par hafard. Après dîner, il s'en
„ alla dans fa chambre : m'ayant
„ demandé fi je ne voulois pas y
„ entrer un moment, je le fuivis.
„ Il commença à me dire que je fa-
„ vois de M. le Duc d'Hanovre,
„ qu'il auroit fouhaité de me trou-
„ ver chez lui lorfqu'il y étoit ve-
„ nu; & quoique je l'euffe laiffé jeu-
„ ne, qu'il avoit toujours confervé
„ de l'amitié pour moi du temps
„ que j'étois auprès de Meffieurs de
„ Brunfwick, qui s'étoient fort
„ loués de la maniere dont j'avois
„ ufé avec eux. Je lui répondis en
riant, que je ne favois pas fi je le

„ connoissois aussi-bien que ces Prin-
„ ces, & je lui demandai la liberté
„ de lui dire que l'on me l'avoit
„ dépeint comme un homme fort
„ réservé dans ses manieres, qui
„ tâchoit de tirer avantage de tout;
„ que cela présupposé, je ne pouvois
„ avoir trop peu de commerce avec
„ lui; mais que je verrois pendant le
„ séjour qu'il feroit à Humelinck,
„ si je pourrois connoître S. A. S.
„ par moi-même; que j'en avois déja
„ conçu dans sa jeunesse de grandes
„ idées. Il se mit à rire, & me dit
„ qu'il étoit vrai qu'il ne s'ouvroit
„ pas à tout le monde; mais qu'assu-
„ rément il me parleroit d'une ma-
„ niere qui me feroit voir qu'il
„ me distinguoit du général; qu'il
„ étoit bien fâché des mauvais of-
„ fices qu'on lui avoit rendus au-
„ près de Votre Majesté, qui pou-
„ voient lui avoir attiré son aversion.
„ Je l'assurai que Votre Majesté

„ n'étoit aucunement dans cet ef-
„ prit. Il me dit qu'il vouloit croire
„ que cela étoit comme je lui di-
„ fois, quoiqu'il ne le vît prefque
„ point; que je lui ferois même
„ plaifir d'être perfuadé, que, de
„ bonne foi, il fouhaitoit ardemment
„ de pouvoir plaire à Votre Majefté.
„ Je lui répondis que fi Meffieurs
„ les Princes de Brunfwick me par-
„ loient comme il faifoit, je fau-
„ rois bien ce que j'aurois à leur
„ répondre. Il me preffa de lui par-
„ ler comme je ferois à Meffieurs
„ de Brunfwick. Je lui dis que je
„ ne manquerois pas de leur faire
„ connoître en pareille occafion, qu'il
„ étoit impoffible de pouvoir per-
„ fuader Votre Majefté par des dif-
„ cours, quand on avoit une con-
„ duite contraire, & que je prendrois
„ la liberté de leur confeiller de ne
„ jamais tenir un pareil langage,
„ quand ils feroient dans la volonté

„ de prendre la querelle de toute „ l'Europe contre V. M. : que je lui „ demandois pardon de la liberté „ avec laquelle je lui parlois ; mais „ qu'il ſe ſouvînt qu'il m'y avoit „ forcé. Il me dit qu'au contraire, „ il m'étoit obligé de la maniere „ dont je commençois d'en uſer avec „ lui ; que les choſes n'étoient point „ comme je le diſois ; qu'il étoit „ vrai qu'il ne pouvoit pas s'empê- „ cher de s'intéreſſer dans tout ce „ qui regardoit la conſervation des „ Etats. Je lui répondis brufque- „ ment, qu'il n'avoit qu'à ajouter „ qu'il étoit de l'intérêt des Etats „ de s'oppoſer toujours à toutes les „ volontés de V. M., & que je pre- „ nois encore la liberté de lui dire, „ que quand ce feroit ſon avis, ce „ ne feroit pas toujours celui des „ Etats. Il ſe jetta ſur les deſſeins „ qu'on dit qu'a V. M. pour la mo- „ narchie univerſelle. Je lui dis que

„ quand un homme comme lui me
„ parloit du dessein de la monar-
„ chie universelle, je n'avois qu'à
„ lui faire la révérence, & tout cela
„ d'un air fort libre, qui (à ce que
„ je voyois bien) ne lui déplaisoit
„ pas; que de la maniere dont V.
„ M. avoit fait la paix, ou pour
„ mieux dire, l'avoit donnée, il ne
„ falloit plus parler du dessein de
„ la monarchie universelle. Il me
„ répondit qu'il étoit fort persuadé
„ que V. M. faisoit toujours ce qui
„ étoit le plus avantageux, & que
„ c'étoit la regle de toutes ses ac-
„ tions; qu'elle avoit cru, en faisant
„ la paix, qu'il étoit bon de désu-
„ nir tant de Puissances qui étoient
„ contr'elles, pour à loisir en re-
„ gagner une partie, & pouvoir sui-
„ vre l'exécution de ses desseins. Je
„ lui répondis que je ne marchois
„ que pour tâcher de traverser les
„ siens, qui tendoient à réunir &

„ engager tout le monde pour faire
„ la guerre à V. M. Il me dit qu'il
„ prenoit cela comme une plaisan-
„ terie; & que si c'étoit tout de bon,
„ il ne croiroit pas que je lui par-
„ lasse aussi bonnement que je lui
„ avois promis; qu'il ne songeroit
„ au monde qu'à la continuation
„ de la paix, comme le plus grand
„ bien qui pourroit arriver aux
„ Etats & à toute l'Europe; qu'il
„ auroit bien de la joie que cela
„ pût contenter V. M.; mais qu'il
„ vouloit bien me dire naturelle-
„ ment, qu'il paroissoit que ce n'é-
„ toit pas trop le dessein de V. M.,
„ par les réunions qui s'étoient fai-
„ tes des chambres de Metz & d'Al-
„ lemagne. Ma réponse fut, que je
„ voyois bien qu'il avoit trop d'es-
„ prit pour moi, & que je m'apper-
„ cevois trop tard que j'étois déja
„ entré bien avant avec lui pour un
„ homme qui n'avoit eu qu'une sim-

„ ple permiſſion de le voir, par l'en„ vie que j'avois de pouvoir l'aſſu„ rer de mes reſpects, & que je me „ trouvois déja bien empêché à pou„ voir m'excuſer vers V. M. de m'ê„ tre ſi fort ouvert avec S. A. S., „ & que je le ſupplioìs de trouver „ bon que je ne parlaſſe pas davan„ tage, pour m'épargner un plus „ grand embarras. Il me dit qu'il „ voyoit bien que je prenois ce „ prétexte pour ne lui pas répon„ dre ſur ces réunions. Je lui expli„ quai qu'il me preſſoit fort, & que „ je croyois que je ferois mieux de „ me taire. Cette fin fut plus ſérieu„ ſe que n'avoit été tout le reſte de „ la converſation, & je vis bien „ qu'il s'en étoit apperçu. Il me dit „ en riant, qu'il me prioit encore „ de lui dire ce que je croyois qu'il „ pût faire pour juſtifier tout ce qu'il „ m'avoit dit de l'envie qu'il avoit „ d'être bien avec Votre Majeſté. Je

„ lui dis du même air, que je croyois „ qu'il n'avoit qu'à faire à-peu-près „ le contraire de ce qu'il avoit fait „ jusqu'à présent ; & puisqu'il me „ l'ordonnoit, je lui dirois pour finir „ la conversation, qu'il étoit jeune, „ rempli de belles & bonnes qualités, „ dans un beau poste & dans l'espé- „ rance de la Couronne d'Angleter- „ re, où il étoit peut-être assez esti- „ mé pour ne pas trouver de grands „ obstacles à ses desseins ; & que „ s'il vouloit prendre quelque con- „ fiance en ce que je lui dirois, „ je ne pourrois pas m'empêcher „ de lui faire connoître que per- „ sonne du monde n'avoit tant be- „ soin de l'amitié de Votre Majesté „ que lui, & que je le suppliois en- „ core d'être persuadé qu'il ne pou- „ voit pas se l'acquérir par des pa- „ roles ; mais qu'il falloit au moins „ ajouter en quoi il vouloit le té- „ moigner à V. Majesté : que je lui

„ donnois tout le temps qu'il vou-
„ droit pour faire réflexion ſur ce
„ qu'il m'avoit forcé de lui dire. Il
„ me remercia, & me dit qu'il étoit
„ perſuadé de ce que je lui diſois, &
„ qu'il penſeroit à ce qu'il pourroit
„ faire pour plaire à Votre Majeſté;
„ qu'il me prioit, de mon côté, de
„ ſonger auſſi à lui donner quelques
„ ouvertures, pour le mettre en état
„ d'y parvenir. Je lui dis que la pre-
„ miere qui ſe préſentoit à mon
„ idée, étoit de ſe mettre dans l'eſ-
„ prit, que les Eſpagnols étoient
„ bien heureux, en l'état qu'ils ſont,
„ que Votre Majeſté voulût ſe con-
„ tenter de prendre quelques Vil-
„ lages qui lui appartenoient de
„ droit, ſans vouloir entrer dans la
„ queſtion; que le grand intérêt des
„ Hollandois étant que la paix des
„ Eſpagnols leur ſervît de barriere,
„ ils devoient partager le bonheur
„ que les Eſpagnols tenoient de la

„ modération de Votre Majesté, &
„ cela d'un air comme si je voulois
„ faire finir la conversation. Il me
„ dit que du moins il voudroit être
„ persuadé que Votre Majesté n'en
„ voulût pas davantage ; en effet,
„ qu'elle avoit lieu d'être contente
„ de ce qu'elle avoit fait pour sa gloi-
„ re & pour son intérêt ; qu'en ce
„ cas, il étoit prêt de s'engager avec
„ les Etats & la Maison de Brunf-
„ wick, de la maintenir dans tout ce
„ qu'elle possede, supposé que, sur
„ ses conquêtes, sans exception, on
„ la voulût attaquer. Cela étant,
„ ajouta-t-il, vous pouvez vous as-
„ surer que nous conviendrons à
„ l'assemblée de Humelinck, des
„ conditions que vous trouverez
„ raisonnables. Après quoi il me fit
„ encore des honnêtetés. Si j'ai été
„ assez malheureux pour avoir dit
„ quelque chose qui ne soit pas du
„ goût de V. M., je lui en deman-

„ de très-humblement pardon ; & „ en écrivant, je n'ai pas pensé qu'à „ rendre compte autant qu'il m'a „ été possible mot à mot de tout ce „ qui s'est dit, étant persuadé que „ par ses lumieres, elle pourra con- „ noître mieux que je ne saurois „ faire, les vues & les desseins que „ peut avoir eus M. le Prince d'O- „ range, dans tout ce qu'il m'a dit. „ Si elle souhaite que j'entre en- „ core avec lui en conversation à „ Humelinck, je supplie très-hum- „ blement Votre Majesté de me don- „ ner une instruction bien ample, „ afin que je tâche de me confor- „ mer précisément à ses intentions".

Je suis,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ
le très-humble & très-obéissant Serviteur & sujet,

GOURVILLE.

Après que la conversation dont je rendis compte à Sa Majesté fut finie, lorsque je voulus prendre congé de M. le Prince d'Orange, il me demanda si je n'irois pas à la Comédie, & que là il me diroit adieu. Quand il y arriva, il demanda si je n'étois pas là. Il me fit avertir de m'approcher de lui; & étant derriere ceux qui vouloient entendre la Comédie, où il y avoit un espace assez grand, il me dit qu'il aimoit mieux m'entretenir en se promenant, que d'entendre les Comédiens. Il m'exhorta encore de parler avec toute sorte de franchise. Je commençai par le faire souvenir de ce que je lui avois dit; que difficilement M. de With pourroit compatir avec lui; mais qu'il devoit prendre patience, & avoir en vue de profiter des occasions qui se pourroient presenter, & que le bruit du monde étoit qu'en ayant trouvé une,

il s'en étoit servi. Il me répondit qu'il pouvoit m'assurer en toute vérité, qu'il n'avoit donné aucun ordre pour le faire tuer; mais qu'à l'occasion de la rumeur de la populace qui s'étoit émue lorsque M. de With étoit allé à la prison, plusieurs de ses amis se présentant chez lui, il les y envoyoit tous pour voir ce que c'étoit; & qu'ayant appris sa mort sans y avoir contribué, il n'avoit pas laissé de se sentir un peu soulagé. Ensuite je lui dis que j'avois été bien surpris de ce qu'il avoit songé à se faire Souverain de Gueldres par le traité qu'il avoit projetté avec les Espagnols, & qu'il me sembloit que cela auroit pu lui nuire avec les Hollandois, qui auroient eu lieu de craindre qu'il n'eût voulu étendre sa Souveraineté. Il me répondit qu'il n'avoit pas été long-temps sans s'en appercevoir; mais qu'il n'étoit pas extraordinai-

re qu'à ſon âge il n'eût de fauſſes vues, & qu'il n'avoit perſonne avec lui qui pût rectifier ſes penſées. Je lui dis qu'il avoit répondu avec tant de bonté à ce que je lui avois demandé, qu'il me paroiſſoit que cela ne lui avoit pas déplu, & me donnoit la liberté de lui dire, qu'il me sembloit qu'il s'étoit fort haſardé de s'être mis proche de Valenciennes à portée de donner une bataille au Roi, qui avoit une armée plus forte que la ſienne & beaucoup plus aguerrie; & que ſi je l'oſois dire, il avoit encore beaucoup haſardé à la bataille de Montcaſſel. Il me répondit avec beaucoup de douceur, que tout cela pouvoit être comme je lui diſois; mais que je conſidéraſſe auſſi que n'ayant point d'expérience, ni perſonne avec qui il pût apprendre l'art de la guerre, il avoit penſé qu'en riſquant quelques batailles au haſard de les perdre, il pouvoit

ſe rendre capable d'en gagner d'autres ; qu'il avoit ſouvent ſouhaité de donner une partie de ſon bien pour pouvoir ſervir quelques campagnes ſous M. le Prince. Je lui dis enſuite que le bruit avoit fort couru à Paris, que S. A. avoit la paix dans ſa poche, quand elle avoit attaqué le poſte de Saint-Denis. Il me répondit qu'elle ne l'avoit reçue que le lendemain ; qu'à la vérité elle ſavoit qu'elle étoit faite ; mais qu'elle avoit cru que ce pouvoit être une raiſon pour que M. de Luxembourg ne fût plus ſur ſes gardes ; mais qu'au moins il prendroit une leçon qui pourroit lui ſervir une autre fois, & qu'il avoit conſidéré que s'il perdoit quelque monde, cela ne feroit d'aucune conſéquence, puiſqu'auſſi-bien il falloit en réformer.

M. Dodick, que j'avois autrefois connu à la Haye, & beaucoup pratiqué

tiqué à Paris dans l'ambaſſade qu'il y avoit faite après la paix de Nimegue avec M. Dykſveldt, tous deux créatures de M. le Prince d'Orange, me dit qu'ayant appris que je devois paſſer à la Haye, il avoit avancé ſon départ pour la Zélande, & précipité ſa marche pour m'y trouver. Il me pria de vouloir bien ſéjourner le lendemain, afin qu'il pût me donner à dîner avec S. A.; qu'il aimoit mieux me prêter des relais, pour me faire regagner le jour que j'aurois perdu par complaiſance pour lui. Je répondis en riant qu'il ſavoit bien que je le connoiſſois aſſez, pour croire qu'il avoit plus de facilité à promettre qu'à tenir. M. le Prince d'Orange répondit que non-ſeulement il étoit ſa caution, mais qu'il promettoit d'ordonner qu'on me fît mener deux relais de carroſſe pour faire diligence le lendemain. M. Dodick donna un grand

dîner à S. A. & à dix ou douze autres perſonnes, dont je fus du nombre. Ce Prince me fit encore l'honneur de me faire aſſeoir auprès de lui ; & après dîné, on me propoſa un jeu qui dura long-temps. M. le Prince d'Orange me dit encore que je me préparaſſe à lui donner ſouvent à manger avec Mrs. les Princes de Brunſwick au retour de la chaſſe, & qu'il me donneroit, & à ceux qui ſeroient avec moi, autant de chevaux que je voudrois pour courir. J'avoue que je fus ſi touché de ſes manieres & de toutes les bonnes qualités que j'avois trouvées en lui, que je ne pouvois pas m'empêcher d'en dire beaucoup de bien au Roi & aux Miniſtres. Je penſe que M. de Louvois & M. de Croiſſy ne m'en crurent pas tout-à-fait, eſtimant que le bon traitement que j'en avois reçu avoit contribué à me faire groſſir les objets. M. de Louvois m'en

ayant parlé depuis dans le même eſprit, je lui dis que je ſouhaitois qu'il ne s'apperçût pas trop tard que j'avois expoſé la vérité.

Enſuite je me rendis auprès de M. le Duc d'Hanovre, qui ſe trouva ſur ma route avant d'aller à Zell. Il voulut me loger dans ſa maiſon; & trois jours après, étant à Zell, j'allai mettre pied à terre chez M. le Marquis d'Aurée, qui étoit Envoyé de S. M., & qui m'avoit fait préparer un appartement. M. le Duc de Zell l'ayant appris, envoya ſon principal Miniſtre & un carroſſe, priant M. d'Aurée de trouver bon que je vinſſe loger dans ſon château. Il me reçut, de même que Madame la Ducheſſe de Zell, avec beaucoup de témoignages de bonté, & ſi j'oſe dire, d'amitié. Ils s'ouvrirent bientôt après à moi du deſſein qu'ils avoient de faire le mariage de leur fille avec le fils aîné de M. le

Duc d'Hanovre, afin que les deux Etats pussent être réunis dans sa famille; & qu'outre le plaisir qu'ils avoient de me voir, ils avoient pensé que j'étois plus propre que personne à faire réussir ce mariage. Je répondis que je m'en chargerois très-volontiers, étant persuadé que cela étoit très-avantageux pour toute la Maison. Et étant retourné à Hanovre, je trouvai assez de disposition auprès de M. le Duc & de Madame la Duchesse, pour la conclusion de ce mariage : ce qui fut fait dans peu de temps. Après quoi j'avois reçu ordre de proposer à ces Princes quelques traités; mais ma principale mission étoit de tâcher à désunir en quelque façon l'assemblée qui se devoit faire, ou du moins, si elle se faisoit, d'y aller pour rendre compte au Roi de ce qui s'y passeroit. Je fus beaucoup plus heureux que je n'avois osé l'espérer. M. le

Duc d'Hanovre ayant pris le parti d'aller avec Madame la Ducheſſe, prendre les eaux à Vilbaden proche Mayence, M. le Prince d'Orange qui en fut averti, envoya en poſte M. de Benthem, depuis M. Portland, qui arriva la veille du départ, & fit de grandes inſtances à M. le Duc d'Hanovre pour tâcher de l'engager à ne pas faire ce voyage, & à tenir la partie qu'il avoit faite pour aller à Humelinck; & à moi il me dit, que M. le Prince d'Orange l'avoit chargé de me faire bien des reproches de ce que je rompois cette partie, & que ce n'étoit pas le moyen de lui donner à manger au retour des chaſſes, comme je lui avois promis. Je lui répondis que j'avois connu M. le Prince d'Orange ſi raiſonnable, que j'eſpérois qu'il ne trouveroit pas mauvais, qu'ayant été envoyé auprès de M. le Duc d'Hanovre, je le ſui-

viſſe à Vilbaden comme j'aurois fait à Humelinck avec plaiſir s'il y avoit été. Après que M. le Duc eut marché trois jours, on me réveilla le matin entre deux & trois heures, pour me dire que M. le Prince de Waldeck demandoit à me parler. J'avois eu de grands démêlés avec lui à Zell & à Hanovre. Je lui avois même reproché que ſon grand zele pour l'Empereur, venoit de l'extrême envie qu'il avoit d'être fait Prince de l'Empire. Comme il venoit de l'être, je lui fis beaucoup de plaiſanteries ſur cela : tous nos démêlés n'avoient jamais empêché que nous ne vécuſſions enſemble avec toute ſorte de bienſéance ; & à nous voir, on auroit cru que nous étions les meilleurs amis du monde. M'étant levé en robe de chambre, il me fit de grands reproches de ce que j'emmenois M. le Duc d'Hanovre pour rompre l'aſſemblée de Hume-

linck. Je lui dis que je ne faisois que le suivre à Vilbaden, quelques indispositions l'ayant obligé d'aller y prendre les eaux. Cela ne le contenta pas, & l'obligea à me dire beaucoup de choses, étant beau & grand parleur: ensuite il me dit qu'il alloit voir M. le Duc d'Hanovre, sans pourtant espérer de le détourner du voyage qu'il avoit entrepris.

Vilbaden est un lieu rempli d'une infinité de sources d'eaux chaudes qu'on fait couler dans plusieurs maisons pour plusieurs bains, qu'on dit être fort salutaires. J'en avois deux dans celle où l'on m'avoit logé. M. le Duc de Hanovre y prit des eaux de sources basses, qu'il envoyoit chercher toutes les nuits, pour en boire le matin. C'est une eau un peu aigrelette, qui donne un bon goût au vin du Rhin. J'eus raison de croire par les lettres que je reçus en cet endroit, que le Roi étoit content de

ce que j'avois fait ; mais on ne me parut pas pressé de faire un traité avec M. le Duc de Hanovre. Ainsi je pris congé de Leurs Altesses pour m'en revenir à Paris. Le jour qu'elles partirent pour s'en retourner à Hanovre, elles avoient donné ordre qu'on portât chez moi une machine d'or pour rafraîchir du vin à la glace, qu'on pouvoit tirer pour le boire, sans aide de personne. Cette machine étoit semblable à une de verre que Madame la Duchesse de Hanovre m'avoit fait voir auparavant, & que j'avois trouvée d'une jolie invention. Madame de Montespan l'ayant vue, me témoigna qu'elle seroit bien-aise de l'avoir ; elle m'en donna neuf mille livres. A mon retour, S. M. parut être contente de moi, & j'appris qu'ayant été question de faire une ordonnance pour mon voyage, M. de Croissy proposa de la faire de six mille li-

vres, M. de Louvois dit qu'il croyoit que S. M. pouvoit aller jusqu'à huit. Et le Roi finit en disant : Et moi, je suis d'avis qu'on la fasse de dix. En remerciant S. M. à Saint-Germain, je lui dis que je ne m'en vanterois pas, crainte de la jalousie qu'en pourroient avoir ses Ambassadeurs, qui n'étoient pas payés sur ce pied-là, mon voyage n'ayant pas été de trois mois ; mais que j'employerois cet argent à faire une belle fontaine à Saint-Maur.

Le Roi continua de me donner des marques d'une bienveillance au-dessus de tout ce que j'aurois pu espérer. Toutes les fois que j'étois à Versailles, ce qui arrivoit assez souvent, je ne manquois pas de me trouver au lever. Les Huissiers étant dans la coutume de me faire entrer des premiers, après les privilégiés, M. de la Chaise, Capitaine des Gardes de la Porte, qui avoit

les entrées, me donnoit ſa place auſſi-tôt que je pouvois me ranger auprès de lui. Je me trouvois toujours en vue, & aſſez près du Roi, qui, pour ſa ſinguliere bonté, le plus ſouvent me faiſoit l'honneur de me dire quelque choſe ; ce qui étoit remarqué de tout le monde, entr'autres de M. le Duc de Lauzun que je rencontrois aſſez ſouvent auprès de M. de la Chaiſe, parce qu'ils avoient les mêmes entrées. Il me dit un jour, qu'il avoit remarqué que preſque toujours, quand le Roi avoit jetté les yeux ſur moi, S. M. avoit ſongé à me dire quelque choſe.

J'étois bien avec M. de la Feuillade; j'avois avec lui un commerce très-particulier, & fort agréable. Il avoit l'eſprit vif, écrivoit & parloit fort ſouvent en particulier au Roi, & je le trouvois inſtruit des premiers de tout ce qu'il y avoit

de nouveau. Les Courtiſans trouvoient fort à redire à ſa conduite; mais avec tout cela, il n'y en avoit point qui eût ſon ſavoir-faire, & la liberté qu'il s'étoit acquiſe avec le Roi. Ils répandoient fort, pour lui faire de la peine, qu'il parloit ſouvent à S. M. contre le Miniſtere; mais cela ne produiſit d'autres effets que d'engager ces Meſſieurs à avoir plus d'égard pour lui. Quand il y avoit quelque choſe de nouveau, il m'envoyoit chercher; s'il y avoit du monde avec lui, il me menoit dans un petit entre-ſol pour m'y entretenir. Je trouvois qu'il alloit fort bien à ſes fins. Il faiſoit beaucoup de dépenſe; mais il ne laiſſoit pas que d'avoir quelque ordre, & trouvoit moyen de la ſoutenir. Il s'embarqua dans une grande entrepriſe pour faire faire dans ſa maiſon la figure du Roi, qui eſt à préſent à la place des Victoi-

res, mais qui lui réussit fort bien. Il avoit reçu beaucoup de graces de la libéralité du Roi, sur-tout le gouvernement de Dauphiné, la charge de Colonel du régiment des Gardes, dont il trouvoit moyen, sur-tout pendant la guerre, de tirer beaucoup de profit. Il obtint du Roi, par forme d'échange, des domaines considérables pour joindre aux terres de sa Maison. S'il avoit vécu, je crois que M. son fils eût épousé Mademoiselle de Clérambault, à cause de l'union étroite qui paroissoit être entre ces deux Messieurs.

Je me remis dans mon train ordinaire, & me trouvai plus agréablement que jamais avec Mrs. de Louvois & Colbert: j'ose même dire que j'étois dans leur confidence; il m'étoit permis de leur parler plus librement que personne. Je pensai alors que je devois faire mes efforts

pour tâcher d'obtenir un Arrêt qui pût assurer mon repos, que j'avois un peu trop négligé; & à l'aide de ma bonne fortune, je m'avisai, deux ou trois jours avant que le Roi partît pour Fontainebleau, de demander à M. Colbert, s'il trouvoit bon & à propos que je priasse M. le Prince de donner un placet au Roi, pour obtenir un Arrêt & des Lettres-patentes qui me missent en sûreté à l'avenir. Il me répondit qu'il me le conseilloit, & que je devois même l'avoir fait plutôt. M. le Prince le présenta au Roi, qui le remit à M. Colbert, lequel me dit que je pouvois faire dresser l'Arrêt comme je le jugerois à propos. Sa Majesté ayant trouvé bon de me le faire expédier, je donnai toute mon application à le dresser. Je le portai à Fontainebleau à M. Colbert, qui affecta de le lire tout du long au Roi dans son Conseil de Finances.

M. Poncet, qui en étoit, après que le Roi l'eut accordé, dit qu'il croyoit que je n'y avois rien oublié. Aussitôt que M. Colbert me l'eut délivré, il s'en alla à Paris, où il fut quelque temps malade, & y mourut.

M. de Louvois me demanda si je ne pensois pas à prendre des mesures pour me faire Contrôleur-Général. Je lui dis qu'il pouvoit bien croire que non, puisque je ne le priois pas de m'y rendre service : cela n'empêcha pas que le jour que Sa Majesté avoit déterminé pour en nommer un, il ne me proposât. Le Roi avoit mis en délibération de me mettre en cette place, ou bien M. de Harlay, Procureur-Général ; & M. le Tellier avoit nommé M. Pelletier. Il étoit donc question que Sa Majesté fît un choix parmi nous trois. M. le Tellier opina, en disant qu'il ne connoissoit point M. le Procureur-Général, parce qu'il ne se

montroit pas; & qu'il convenoit que j'avois de l'esprit, & entendois bien les finances. Sur ce discours, le Roi dit qu'il en falloit demeurer-là : ce qui ayant été entendu par M. le Duc de Crequi, qui avoit grande attention pour savoir ce qui se passoit, & qui écoutoit à la porte, il courut vîtement pour en faire un secret à M. le Prince. Aussi-tôt il descendit dans la cour; & m'y ayant trouvé, me tira à part, pour me dire que j'étois Contrôleur-Général des Finances, qu'il l'avoit entendu de ses oreilles, & qu'il me prioit de faire quelques plaisirs à Bartel, qui étoit de ses amis. Je le remerciai, & me mis aussi-tôt dans ma chaise pour m'en aller en mon logis. Je balançai quelque temps en moi-même, pour savoir comment je devois regarder cela. J'étois flatté d'un côté; mais de l'autre je trouvois qu'à mon âge c'étoit un grand poids; &

qu'ayant bien des amis, la plupart crieroient bientôt qu'ils auroient sujet de se plaindre de moi, si je ne faisois pas ce qu'ils pourroient souhaiter; que d'ailleurs j'avois une nombreuse famille, où chacun me donneroit bien des malédictions, si je ne l'avançois pas selon son caprice. J'étois encore fort en peine de ce qu'il falloit souvent lire au Roi en plein Conseil, les papiers dont on lui devoit rendre compte; & que ne le pouvant bien faire, je serois obligé de les donner à un autre pour les lire: & par-dessus tout cela, je considérois que j'étois fort agréablement avec M. le Prince; que j'avois suffisamment de bien, non-seulement pour vivre honorablement, mais encore pour assister mes parents, selon leur petite condition; que je n'avois plus à craindre sur les affaires passées, à cause de l'Arrêt & des Lettres-patentes que le

Roi venoit d'avoir la bonté de me donner. Enfin, je décidois en moi-même que je ferois plus heureux, si quelqu'autre que moi eût été nommé. En ce moment, on vint tout en courant m'apporter la nouvelle que M. le Pelletier étoit Contrôleur-Général. Je puis dire très-sincérement que je m'en trouvai soulagé. Bientôt après, je fus ce qui s'étoit passé depuis ce que M. de Crequi avoit entendu, qui étoit, que M. le Tellier, après avoir dit son avis sur M. le Procureur-Général, avoit ajouté au bien qu'il avoit dit de moi, que je m'étois mêlé de beaucoup d'affaires; que j'étois actuellement attaché à M. le Prince & à M. le Duc; & que, parlant de M. Pelletier, il avouoit qu'il avoit beaucoup d'esprit; qu'il pouvoit dire que c'étoit comme de la cire molle capable de prendre telle impression qu'il plairoit à Sa Majesté

de lui donner, & qu'ainſi il pourroit en faire un financier ; ce qui détermina le Roi à le nommer. Je ne fus pas long-temps ſans m'appercevoir que je m'étois bien trompé dans mon raiſonnement, lorſque je croyois avoir aſſez de bien pour moi & pour en faire part à ma famille, puiſque, ſans l'extrême bonté du Roi, &, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, ſans ſon opiniâtreté à me ſauver, j'étois un homme ruiné. M. le Tellier avoit ſouffert impatiemment que M. Colbert ſe fût pour le moins égalé à lui : ce qui avoit nourri entr'eux une haine implacable. Dès que M. Colbert fut mort, il ne ſonga qu'à blâmer ſa mémoire. Par malheur pour moi, il voulut ſe ſervir de l'Arrêt & des Patentes que M. Colbert avoit données gratuitement en ma faveur, (dont, diſoit-il, il auroit pu tirer pour le Roi des ſommes conſidérables) pour faire ſa

cour à M. le Prince, & parce que j'étois devenu de ses amis. Du moins j'appris qu'il avoit tenu ce langage en quelques occasions; & après l'avoir concerté avec M. le Pelletier, ils firent dire sous main à M. le Président de la Chambre des Comptes, d'empêcher la vérification des Lettres-patentes que j'avois obtenues: ce qu'il fit, en parlant secretement au Maître des Comptes qui en étoit chargé. Je soupçonnai que cette difficulté pouvoit venir de M. de Nicolaï, parce que M. le Prince prétendoit qu'une petite Capitainerie que ce Président s'étoit érigée, étoit dépendante de celle de Halotte; mais je sus bientôt, sous grandes promesses de n'en point parler, d'où cet empêchement étoit venu. Je pris le parti de l'ignorer, & néanmoins de faire des instances pour parvenir à une vérification. J'en parlai à M. le Pelletier, qui me donnoit des excu-

ſes qui me faiſoient aſſez connoître la volonté qu'on avoit de traverſer mon affaire. Je ſuppliai M. le Prince de me mener chez M. le Tellier à Châville, pour lui en parler, & le prier de vouloir achever une affaire que Son Alteſſe avoit ſi fort à cœur, & qui étoit ſi avancée; mais M. le Tellier s'en excuſa, diſant qu'il n'entendoit pas les formalités de la Chambre des Comptes. J'avoue que cette réponſe à laquelle j'avois été bien éloigné de m'attendre, me démonta ſi fort, que je dis impertinemment tout haut à M. le Prince: Je crois que Votre Alteſſe peut aller prendre ſon lait, (c'étoit ſon repas) puiſque M. le Chancelier n'entend pas les formalités de la Chambre des Comptes. La compagnie fut embarraſſée de ma ſottiſe; mais l'affaire en demeura-là. M. le Prince avoit la bonté d'en être bien fâché, & moi bien davantage, de n'avoir pas por-

té mes Lettres à la Chambre des Comptes auſſi-tôt que je les avois eues, puiſqu'elles auroient été vérifiées. Parlant de mon affaire à M. de Louvois, pour le prier d'en dire quelque choſe à M. le Chancelier & à M. Pelletier, il me répondit que les difficultés que je rencontrois ne venoient point de mauvaiſe volonté qu'on eût contre moi. Je lui répliquai que ſi je n'en étois pas la cauſe, j'étois bien malheureux, puiſque j'en ſentois rudement l'effet.

M. de la Buiſſiere, ſous le nom duquel j'avois fait le traité de Guyenne en l'année 1661, m'étant venu trouver quelque temps après à Bruxelles, me dit qu'il avoit porté en dépôt chez un Notaire, toutes les décharges néceſſaires pour retirer les promeſſes qu'il avoit miſes à l'Epargne, & une ſomme de cent treize mille livres qui me devoit revenir. Mais étant mort bientôt après,

M. Tabouret, son frere, qui avoit été fort riche, & qui ne l'étoit plus, s'étant accommodé avec le Notaire qui avoit le dépôt, prit l'argent qui m'étoit destiné, & tous les billets de l'Epargne qui devoient servir à retirer les promesses de l'argent. Il acheta de M. le Prince de Conty la terre de Venizy, sous le nom de M. Chemerault son gendre, pour joindre à celle de Terny qui lui appartenoit. Il disposa de tous les billets pour s'acquiter de quelques sommes qu'il devoit à des particuliers. Il les donnoit à fort bon marché : entr'autres il en avoit mis pour cinq ou six cents mille livres entre les mains de M. Valantinée, qui m'a souvent offert de me les remettre pour ce que je voudrois ; mais je m'étois contenté de faire prendre un extrait sur les registres de l'Epargne de tous les billets qui avoient été tirés sur la Guyenne pour l'an-

née 1661, montant à beaucoup plus que les promeſſes que M. de la Buiſſiere avoit miſes à l'Epargne. J'avois joint au mémoire une copie du procès-verbal du Sieur Commiſſaire Mauchon, pour prouver qu'il avoit enlevé les décharges qui devoient ſervir à retirer auſſi les promeſſes de l'Hermitage pour l'année 1660, & ce fut ſur ce fondement que l'arrêt que j'avois obtenu portoit que ces promeſſes demeureroient nulles; mais j'avoue, quoique ce fût une injuſtice, que c'étoit néanmoins une grande grace, & un prétexte à M. Pelletier de la faire valoir pour beaucoup. La premiere fois que je fus éclairci qu'on en avoit le deſſein, fut à l'occaſion d'une quittance de dix-huit mille livres pour des augmentations de gages dont le Roi avoit ordonné le rembourſement en faveur de M. le Préſident Molé, pour pareille ſom-

me que je lui avois prêtée dans une affaire pressante, dont il me fut tant de gré, qu'il m'en a gardé le souvenir, & m'a fait plaisir en tout ce qui lui a été possible jusques à aujourd'hui. M. Pelletier ne jugeant pas à propos de m'en faire le remboursement, après bien du temps, je fus contraint d'en parler au Roi; & Sa Majesté ayant eu la bonté de lui ordonner de me rembourser, il représenta au Roi que je devois de grandes sommes à Sa Majesté; mais elle ordonna dérechef de me faire payer: ce qu'il fit. Tout cela n'empêcha pas qu'il ne me donnât un accès fort libre dans sa maison. Il sembloit même que je lui faisois plaisir d'aller souvent dîner avec lui: son cabinet m'étoit toujours ouvert. J'y allois ordinairement aux heures où il ne donnoit point audience, & souvent il commençoit par me dire: parlons un peu de nos affaires.

J'ai

J'ai cru avoir remarqué qu'il trouvoit souvent dans le Grimoire des Finances, de quoi lui faire naître des scrupules. En effet, aussi-tôt que, par les libéralités du Roi & les occasions qui se présenterent, il eut établi sa famille, il ne songea plus qu'à mettre M. de Pontchartrain en sa place. Quand on lui avoit proposé quelques avis, il me demandoit volontiers mon sentiment; mais en ce temps-là, il ne s'en présentoit pas, comme il arriva quelque temps après sous M. de Pontchartrain.

Je ne sais par quel hasard on trouva un état des restes de la Guyenne, fait par M. Pelot, pour de grosses sommes que M. Pelletier jugea devoir être dues par M. Bouin, qui étoit déja rudement attaqué sur d'autres affaires: ce qui alla jusqu'à l'obliger de vendre sa charge de Maître des Chambres aux deniers,

dont on fit porter le prix au Trésor royal. Celui-ci, quoiqu'il eût toujours gardé beaucoup de mesures avec moi, (je lui avois pour ainsi dire mis les armes à la main, lui ayant donné, à la priere de M. de Bechamel, un Contrôle en Guyenne de deux cents écus d'appointement, d'où il étoit parvenu par son savoir-faire à une très-grande fortune après ma disgrace, sans s'être mêlé que des affaires de cette Province). Ce M. Bouin, dis-je, se trouvant fort surchargé, crut devoir tâcher de se soulager à mes dépens : cela nous jetta dans un grand procès. Enfin, M. Pelletier ayant été extrêmement prié par M. le Marquis de Château-neuf, de protéger M. Bouin, qui desiroit être dans son alliance, parla dans la suite d'une façon qui augmentoit mes chagrins & mes peines de beaucoup. Mais la bonté que le Roi

eut pour moi ètoit ſi grande, malgré le raport qui fut fait de cette affaire, par lequel on lui faiſoit entendre que je devois être tenu d'une partie de l'état en queſtion, à la décharge de M. Bouin, que Sa Majeſté ne laiſſa pas d'ordonner que l'on déchargeât M. Bouin des ſommes qu'on croyoit être dues par moi : ce qui fut fait. Pendant tout ce temps-là, je n'avois pas moins l'accès libre chez M. Pelletier, & je paroiſſois auſſi bien traité de lui qu'on le pouvoit être.

Vers la fin de l'année 1686, M. le Prince reçut la nouvelle à Chantilly, que Madame la Ducheſſe avoit la petite-vérole à Fontainebleau. Il partit pour s'y rendre, & ne s'arrêta point qu'il ne fût arrivé. On me vint dire à Saint-Maur, qu'en paſſant par Paris, il avoit témoigné du chagrin de ce que je n'y étois pas pour aller avec lui ;

je m'y rendis auſſi-tôt. Le Roi étant revenu à Verſailles, & M. le Prince ayant reſté malade à Fontainebleau, y fut aſſez long-temps. Mais enfin, ſon mal augmentant, cela me mit fort en peine. Il avoit une grande envie de revenir à Paris. J'avois même pris des meſures pour l'y faire porter en chaiſe; mais ſon mal étant augmenté, les Médecins jugerent qu'il n'en pouvoit pas échapper; & lui-même ſe ſentant bien, ne ſongea plus qu'à ce qu'il avoit de plus preſſé. Il m'ordonna d'envoyer un courier à Paris, pour faire venir en diligence le Pere Deſchamps, Jéſuite, & faire partir pour cela des relais. Il fit auſſi-tôt écrire au Roi une lettre fort touchante en faveur de M. le Prince de Conty, qui étoit encore diſgracié. Enſuite il m'ordonna de faire dreſſer un teſtament, par lequel il vouloit donner cinquante mille é-

cus, pour être distribués dans les lieux où il avoit causé les plus grands désordres, pendant la guerre civile, pour entretenir des pauvres malades; & en peu de paroles, il déclara ce qu'il vouloit faire pour ses domestiques & pour moi, à qui il vouloit donner cinquante mille écus; ajoutant obligeamment qu'il ne pouvoit jamais reconnoître les services que je lui avois rendus. Je ne répondis rien, & m'en allai faire dresser ce testament par son Secretaire & son Notaire avec toute la diligence possible. S. A. se l'étant fait lire, & n'y ayant pas trouvé mon nom, elle me jetta un regard de ses yeux étincelants comme en colere, & elle me dit de faire ajouter les cinquante mille écus dont elle m'avoit parlé. Mais je la remerciai très-humblement, lui représentant qu'il n'y avoit point de temps à perdre, & que je la priois

de le ſigner : ce qu'elle fit. Le Pere Deſchamps, qu'il demandoit ſouvent, arriva peu après M. le Duc, à qui on avoit envoyé un courier preſqu'en même-temps. S. A. S. eut encore du temps pour l'entretenir après qu'il ſe fut confeſſé ; enſuite il mourut. M. le Duc m'ayant chargé de faire préparer toutes choſes, le grand-Maître des cérémonies & les autres Officiers qui devoient accompagner ſon corps à Saint-Vallery étant arrivés, il y fut conduit & mis dans une cave, où étoient quelques-uns de ſes ancêtres, avec toute la pompe & la cérémonie due au premier Prince du Sang.

Madame de Hamilton, depuis Ducheſſe de Tirconel, devant partir pour aller à Londres, me dit que S. M. Britannique ne manqueroit pas de lui demander ce que je diſois des grands progrès qu'il faiſoit pour le rétabliſſement de la R. Cat.

en Angleterre. Je la priai de lui dire en ce cas-là, que si j'étois Pape, il seroit déja excommunié, parce qu'il alloit faire pendre tous les Catholiques d'Angleterre, & que je ne doutois pas que ce ne fût l'exemple de ce qu'il avoit vu faire en France, qui lui servoit de modele; mais que cela étoit bien différent; qu'à mon avis, il auroit dû se contenter de favoriser les Catholiques pour en augmenter le nombre, & laisser à ses successeurs le soin de remettre peu-à-peu l'Angleterre tout-à-fait sous l'obéissance du Pape.

J'entretenois toujours quelque commerce avec Messieurs les Princes de Brunswick, dont je rendois compte à Messieurs les Ministres. M. le Duc de Hanovre m'envoya un courier exprès vers le mois d'Avril 1687, pour me dire que si je voulois aller à Aix-la-Chapelle, il

auroit bien du plaiſir à me voir, & qu'il étoit dans l'intention de faire quelque choſe qui fût agréable au Roi. S. M. m'ordonna d'y aller pour le porter à faire un traité avec elle. M. l'Abbé de Marſillac, qui cherchoit toujours à ſoulager l'état où il étoit, penſant que les eaux de ces lieux-là lui feroient peut-être favorables, ſe propoſa ce voyage; & Mademoiſelle de la Rochefoucault, qui ne pouvoit pas ſe réſoudre à le laiſſer partir ſans l'accompagner, en voulut être auſſi. Ils ſe firent un plaiſir de voir en allant & revenant Madame l'Abbeſſe de Soiſſons, leur tante, qu'ils aimoient beaucoup. Nous paſſâmes auſſi à Sillery, & allâmes prendre des bateaux à Charleville pour nous mener à Liege, où nous trouvâmes Madame la Princeſſe de Furſtemberg; M. l'Evêque de Straſbourg y étoit auſſi. Nous y ſéjournâmes un jour,

jour, & arrivâmes à Aix-la-Chapelle, où M. le Duc & Madame la Ducheſſe de Hanovre étant déja, m'avoient fait louer une des plus belles maiſons de la ville. M. l'Abbé de Marſillac en prit une autre tout contre, & nous y ſéjournâmes autant de temps que ce Prince y demeura. M. le Duc de Hanovre ſeroit aſſez volontiers convenu de ce que j'avois pouvoir de faire avec lui, ſi ce n'eût été qu'on demandoit une étroite liaiſon avec le Roi de Danemarck. Mais comme ce Roi a toujours des prétentions ſur la ville de Hambourg, & qu'elle eſt ſous la protection de Brunſwick, dans ces dernieres années que le Roi de Danemarck a voulu faire des tentatives, cette Maiſon s'y eſt toujours oppoſée, & en a garanti cette ville, outre que M. le Duc de Hanovre craignoit que cela ne l'engageât à quelque choſe qui déplût à la Sue-

de, avec laquelle la Maison de Brunswick est étroitement liée. Ayant envoyé à la Cour le Sieur de Gourville, mon neveu, pour rendre compte de ce qui s'étoit passé à Aix-la-Chapelle, le Roi lui fit l'honneur de lui ordonner d'aller continuer cette négociation à Hanovre, & de faire en sorte que M. le Duc de Zelle & M. son frere entrassent dans le traité.

Mon imagination faisant toujours beaucoup de chemin, je me fis un projet de proposer à M. le Duc d'Hanovre de se faire Catholique avec toute sa famille; que par ce moyen, il pourroit devenir Electeur, & un de ses enfants, Evêque d'Osnabruck après lui, puisque ce seroit au Chapitre à nommer un Catholique. Ayant dit ma pensée à M. le Prince de Furstemberg, depuis Cardinal, qui se trouvoit dans le voisinage, je lui demandai si M. l'Electeur

de Cologne voudroit bien faire Coadjuteur d'Hildesheim celui que M. le Duc d'Hanovre destinoit pour l'Evêché d'Osnabruck. Il m'assura qu'il n'en doutoit pas : ce qui auroit donné une grande considération à cette Maison, & faisoit un bel établissement pour un de ses enfants. Mais comme je prévoyois bien que raisonnablement il y auroit à craindre qu'un jour cela ne pût faire un démembrement des biens de l'Eglise, qui sont la principale partie des revenus de ce Duché, j'ajoutois à ma premiere pensée que ce changement de Religion seroit regardé d'une si grande conséquence pour la Religion Romaine, que je ne doutois pas que le Pape ne fît tout ce qu'on pourroit souhaiter pour assurer que tous ces Bénéfices demeureroient pour toujours réunis à ce Duché. Ce qui me donnoit quelque espérance pour le change-

ment, eſt que j'avois ſouvent entendu dire à M. le Duc de Hanovre, que Jeſus-Chriſt avoit dit en communiant, à ſes Apôtres : CECI EST MON CORPS ; mais que l'on ne ſavoit pas bien comment il l'avoit entendu, & qu'ainſi il croyoit que l'on pouvoit ſe ſauver dans toutes les Religions Chrêtiennes. Il étoit Luthérien, Madame la Ducheſſe de Hanovre étoit Calviniſte, & chacun d'eux avoit ſon ſermon ſéparé dans la même ſalle.

Je demandai un jour à Madame la Ducheſſe de quelle Religion étoit la Princeſſe ſa fille, qui pouvoit avoir treize ans, & qui étoit fort bien faite. Elle me répondit, qu'elle n'en avoit point encore ; qu'on attendoit pour ſavoir de quelle Religion ſeroit le Prince qui l'épouſeroit, afin de l'inſtruire dans la Religion de ſon mari, ſoit Proteſtant ou Catholique. M. le Duc de Hano-

vre, après avoir entendu toute ma propoſition, me dit que ce ſeroit une choſe très-avantageuſe pour ſa Maiſon; mais qu'il étoit trop vieux pour changer de Religion. Je ne laiſſai pas de ménager une entrevue de M. le Prince de Furſtemberg avec lui, ſous prétexte de l'entretenir ſur les affaires du temps. Mais à la fin, M. le Prince de Furſtemberg lui parla, non-ſeulement de la Coadjutorerie de Hildesheim, mais encore vouloit lui faire enviſager, qu'ayant un grand nombre d'enfants, il les pourroit mettre dans les Chapitres, & raiſonnablement eſpérer qu'il y en auroit qui prendroient des Evêchés. Il convint que la propoſition lui paroiſſoit belle & bonne; mais qu'il la regardoit ſeulement comme une marque de l'affection & de l'amitié que j'avois pour lui, voulant mourir dans ſa Religion, & étant trop vieux pour en changer.

Madame la Ducheſſe qui le fut, me fit des compliments & des amitiés ſur la bonté que j'avois, d'une maniere qui me fit juger qu'elle auroit volontiers conſenti à la propoſition, ſi ſon mari y étoit entré. Cette Princeſſe avoit infiniment d'eſprit, & une ſi grande gaieté, qu'elle l'inſpiroit à tous ceux qui l'approchoient. Mais il me ſemble qu'elle avoit une pente naturelle à chercher ſouvent à dire quelque choſe ſur ſon prochain en ſa préſence. Il eſt vrai qu'elle le diſoit de maniere que celui à qui elle s'adreſſoit, ne pouvoit s'empêcher d'en rire le premier.

Le jour du départ étant arrivé, j'allai accompagner Leurs Alteſſes à Althenoué, & le ſoir Madame la Ducheſſe de Hanovre me dit, qu'on lui vouloit vendre deux diamants de douze ou quinze mille livres chacun. Elle me les montra, en me priant

de vouloir lui donner mon conseil pour le choix : ce que je fis fort ingénuement ; & m'en étant allé dans le logis qu'on m'avoit marqué, M. le Baron de Platen, Premier Ministre du Prince, m'apporta celui que j'avois en quelque façon estimé ; mais il ne fut jamais en son pouvoir de me le faire accepter. Quelque temps après, M. le Duc de Hanovre m'envoya huit chevaux des plus beaux qu'on puisse voir, de la race d'Oldembourg. Aussi-tôt que je les vis, je me proposai de supplier le Roi, de vouloir bien qu'on les mît dans ses écuries. Sa Majesté voulut bien les accepter, ce qui me fit un très-grand plaisir.

Après que la guerre fut déclarée, on parla fort de la négociation qui se faisoit avec M. de Savoye. On prétendoit mettre une garnison dans la Citadelle de Turin. M. de Savoye ne s'y pouvant résoudre, of-

frit ses troupes au Roi, & de recevoir garnison Françoise dans deux de ses places, qui, à la vérité, n'étoient pas de grande conséquence. La résolution fut enfin prise de lui déclarer la guerre, en cas qu'il ne voulût pas recevoir garnison Françoise dans la Citadelle de Turin; & l'ayant appris, je fus trouver M. de Louvois, pour lui représenter combien cette guerre coûteroit à la France, par la nécessité où l'on se trouveroit de faire voiturer par des mulets seulement tout ce qui seroit nécessaire pour la subsistance de l'armée; que le Roi ayant déja tant d'ennemis sur les bras, il me sembloit qu'on auroit dû en éviter le nombre: s'il ne seroit pas plus avantageux que l'on fît passer ses troupes dans l'armée du Roi, & que l'on mît garnison dans les deux petites places qu'il offroit; que cela l'empêcheroit peut-être d'achever le

traité que l'on disoit qu'il avoit commencé, ou du moins pourroit le suspendre pour quelque temps; que j'avois toujours entendu dire que les guerres d'Italie avoient été ruineuses & fatales aux François; que la frontiere de France du côté du Piémont, étoit la seule où l'on n'avoit jamais rien fait pour la mettre en bon état; qu'il ne falloit pas s'étonner si M. de Savoye ne vouloit pas recevoir de garnison dans sa Citadelle de Turin, puisque ce seroit se soumettre & tout son pays à la volonté de la France, & qu'assurément cela devoit le précipiter d'entrer dans la ligue avec les ennemis à toutes conditions. Mais soit que M. de Louvois fît quelque réflexion sur tout ce que je lui disois, ou qu'il fût importuné de mon discours, il me répondit assez brusquement, que la résolution étoit prise en plein Conseil, & me dit comme il avoit

fait à l'occaſion de la ſortie des Miniſtres, que le Roi n'aimoit pas qu'on lui parlât en particulier contre ce qui avoit été réſolu en préſence de tous. Je penſois comme j'avois fait autrefois, que c'étoit lui qui avoit ouvert & apparemment ſoutenu l'avis qui avoit été pris.

Dans l'année mil ſix cent quatre-vingt-dix, M. Pelletier me dit un jour qu'on propoſoit de faire quelque affaire ſur l'or & ſur l'argent. Je lui répondis que j'avois toujours oui dire que c'étoit une matiere bien délicate. Il me demanda ſi je croyois bien qu'il y eût deux cents millions en monnoie dans le Royaume, ainſi qu'il en avoit fait l'eſtimation dans le Conſeil Royal. Je lui dis qu'il falloit qu'il y en eût beaucoup plus, parce que j'avois ſouvent obſervé que le commerce de Paris qui eſt grand ſe faiſoit avec beaucoup d'argent. Il me dit qu'on

propofoit de marquer les efpeces comme on avoit marqué les fols, & de prendre une fomme pour la marque. Je lui dis que quelque marque que l'on pût faire, il y auroit une infinité de gens qui s'efforceroient d'en marquer, & que les peuples n'étoient pas capables de connoître la différence de la marque du Roi d'avec celle des faux remarqueurs. Enfuite étant allé voir M. de Louvois, il m'en parla auffi. Je lui fis d'abord la même réponfe ; mais m'ayant dit qu'on étoit dans la néceffité de faire quelque chofe d'extraordinaire par le grand befoin qu'on avoit d'argent, je lui dis que fi on étoit réfolu abfolument de faire l'opération fur la monnoie, je trouvois les mêmes inconvénients que j'avois expliqués à M. Pelletier, & qu'on feroit donc obligé de la refondre & la marquer avec quelque différence, afin qu'on pût diftinguer

la nouvelle monnoie d'avec la vieille. Il me dit qu'il ſavoit bien qu'on en avoit parlé ; mais qu'on avoit trouvé que cela feroit de trop grands fraix. Il me vint dans la penſée que le remede à tout cela feroit, ſi on pouvoit remarquer toutes les eſpeces ſans les fondre. Il me demanda s'il y avoit bien deux cents millions de monnoie, comme on le diſoit. Je lui répondis que je ſavois, à n'en pouvoir douter, qu'il y en avoit plus de quatre ; & qu'après que M. Pelletier m'en eut parlé, je m'étois ſouvenu qu'à Bruxelles, un nommé Manis, de Lyon, qui avoit conduit M. le Tellier quand il abandonna les Conſignations, m'ayant dit qu'il avoit été principalement dans les fermes qui avoient été faites du temps de Varin ; je lui fis pluſieurs queſtions, entr'autres combien il eſtimoit qu'il y eût de monnoie d'or & d'argent en France dans ce temps-

là ; qu'il m'avoit assuré, comme en ayant tenu le registre, que cela étoit monté à plus de quatre cents millions ; & comme il venoit assurément plus d'or & d'argent en France par Saint-Malo, qu'il ne s'en étoit pu consommer par les dorures & par la vaisselle d'argent, j'étois persuadé que présentement il devoit y avoir plus de cinq cents millions. M. de Louvois me dit aussi, qu'on avoit parlé de fondre toute la vaisselle d'argent, afin d'en faire de la monnoie, & me demanda ce que j'estimois qu'il y en eût dans le Royaume. Je lui répondis que pour cet article, je n'en savois rien ; mais que je m'appliquerois volontiers à connoître à-peu-près où cela pouvoit aller. Il me dit que je lui ferois un grand plaisir de l'informer de ce que je saurois là-dessus.

Etant venu à Paris, & ayant eu par hasard quelque conversation

avec un nommé Marcelin, Chauderonnier de ſon métier, qui avoit fait de la batterie de cuiſine pour l'hôtel de Condé, je ne ſais à quelle occaſion je l'avois connu pour homme d'eſprit & inventif; mais heureuſement je penſai à l'envoyer chercher. Je lui demandai s'il croyoit qu'on pût trouver une invention pour remarquer la monnoie ſans la refondre. Il me dit qu'il n'en doutoit point; & me parla comme un homme ſi ſavant dans la façon de remarquer l'or & l'argent, qu'il me fit ſoupçonner qu'il y avoit quelquefois travaillé: & revenant toujours à vouloir me bien aſſurer ſi on pourroit remarquer ſans fonte, il ajouta que l'eſſai pouvoit être de quelque dépenſe. Je l'aſſurai que je la payerois volontiers, & même que je lui ferois donner quelque gratification. Auſſi-tôt ayant apperçu des jettons ſur ma table, il m'en demanda ſix

pour faire l'essai, & me promit de ne perdre aucun temps pour voir s'il y pourroit parvenir. Ensuite il me rapporta ces jettons, dont il y en avoit trois marqués d'une autre marque ; ce qui me fit grand plaisir : & j'assurai mon homme d'une bonne récompense. J'allai trouver M. de Louvois pour lui faire voir ces jettons contre-marqués : ce qui lui plut beaucoup. Il en rendit compte au Roi dans l'instant, en faisant fort valoir ce service à Sa Majesté ; ce qui m'étant revenu, je sentis une joie inexprimable de ce que ma fortune m'avoit assez favorisé, pour pouvoir donner quelque petite marque de ma reconnoissance des bontés que Sa Majesté me témoignoit dans toutes les occasions. M. Pelletier me dit quelques jours après, que le Roi avoit parlé obligeamment de cette affaire pour moi. Je lui demandai bonnement s'il ne ju-

geroit point qu'il fût à propos que je me serviſſe de cette occaſion pour obtenir du Roi un nouvel Arrêt & de nouvelles Lettres-patentes, pour me mettre tout-à-fait en repos, & terminer toutes mes craintes ſur les changements qui pourroient arriver: mais je ne trouvai pas que cela tombât dans ſon ſens. Et comme je penſois que l'occaſion étoit très-favorable, & que M. Pelletier n'y étoit pas entré, je m'efforçai de nouveau à pénétrer d'où cela pouvoit arriver. Enfin, de toutes les penſées qui me vinrent, je m'arrêtai à croire que M. Pelletier, à l'inſtigation de M. le Tellier, avoit ſi fortement parlé au Roi contre M. Colbert, pour m'avoir procuré ma décharge, qu'il ne crut pas pouvoir propoſer à Sa Majeſté une choſe qu'il avoit ſi fort blâmée en M. Colbert. J'employai pendant quelques jours aſſez de temps pour faire des mémoires,

mémoires, par eſtimation, de ce qu'il pourroit y avoir d'argenterie dans Paris, en y comprenant Meſſieurs les Evêques, les Grands du Royaume, & chacune des conditions particulieres; mais tout cela pour tâcher d'approcher ſeulement un peu de la vérité : & je portai mon eſtimation en gros à environ cinquante millions; & après y avoir fait réflexion, je crus que cela pourroit bien aller à une pareille ſomme pour le reſte du Royaume. Pouſſant ma ſpéculation, je me déterminai de croire qu'il devoit y avoir un tiers des cinquante millions en flambeaux, cuilleres, fourchettes & coûteaux; ayant remarqué depuis quelques années dans mes voyages, que tous les cabaretiers des routes paſſageres avoient des cuilleres & fourchettes d'argent, & quelques-uns un baſſin avec une éguiere; que dans les plus petites villes, le grand

nombre des Bourgeois avoient des cuilleres & des fourchettes : & m'appliquant à examiner de quelle utilité pouvoit être au Roi la fonte de la vaiſſelle, je ne trouvai pas que cela pût être conſidérable. Premiérement, parce que je ne croyois pas que l'on pût faire refondre ce tiers que j'ai marqué être par eſtimation, en flambeaux, cuilleres & fourchettes d'argent; que du ſurplus, il n'y avoit pas d'apparence que le Roi y pût trouver d'autres avantages, que celui de la fabrique de la monnoie, qui ne pouvoit être fort conſidérable; que ce ſeroit entiérement ruiner le corps de tous les Orfevres, qui ne laiſſoit pas d'être aſſez nombreux, en y comprenant les apprentifs & les garçons. Enfin, je me réduiſis à croire que l'on pouvoit ſeulement fondre les chenets, les braziers, & toutes ces autres choſes qui ne ſervent qu'au luxe, ſans

toucher à la vaiſſelle. Je rendis compte à M. de Louvois de tout ce que j'avois imaginé ſur cela, & j'en entretins M. de Pontchartrain, à qui j'avois dis l'ordre que M. de Louvois m'avoit donné.

M. de Pontchartrain fut fait Contrôleur-général, lorſque M. Pelletier, qui y contribua autant qu'il lui fut poſſible, voulut quitter cette place. Dès que ce premier eut celle d'Intendant des Finances, je commençai d'en être connu; & peu-à-peu ayant eu quelque commerce avec lui, il m'honora des marques de ſon eſtime & de ſon amitié. J'eus alors l'eſpérance de voir la fin de tous mes travaux, ne doutant plus que M. de Pontchartrain ne ſe trouvât diſpoſé à ſeconder les bonnes intentions du Roi. Cela parut ſi bien dans la ſuite, que ce Miniſtre; ayant mis toutes mes affaires entre les mains de M. du Buiſſon,

apparemment en lui faisant connoître le dessein qu'il avoit de m'obliger, les choses se trouverent bientôt en état d'être rapportées devant le Roi, par l'application & l'envie que M. du Buisson montra de me faire plaisir. Aussi-tôt je me présentai à S. M. avec un mémoire à la main, comme elle sortoit de son Conseil. Je la suppliai très-humblement de se souvenir qu'elle avoit eu la bonté de me dire qu'elle vouloit me servir en cette affaire, & me procurer la fin de toutes celles qui m'avoient fait tant de peine, à l'occasion d'une lettre que je portai à S. M., que M. le Prince lui avoit écrite quelques années avant sa mort, pour ne lui être rendue qu'après, par laquelle il lui recommandoit en général sa famille, la supplioit de faire quelque chose après sa mort qui regardoit Madame la Princesse, & aussi de vouloir bien

ſe ſouvenir des graces qu'il avoit eu la bonté de lui accorder pour moi à la très-humble ſupplication qu'il lui en avoit faite. S. M. m'interrompit d'abord, & me dit qu'elle ſe ſouvenoit bien de ce qu'elle m'avoit promis. Je lui dis, d'un air aſſez gai, qu'il étoit donc inutile de lui donner mon mémoire, & le mis dans ma poche : cela le fit ſourire en me quittant. Peu de jours après, ayant appris avec combien de bonté il m'avoit accordé tout ce que j'avois ſouhaité, je me trouvai à la même place à l'entrée de ſon cabinet pour le remercier. Il me répondit d'un air gracieux, & en riant : Eh bien, Gourville, ne ſuis-je pas un homme de parole ? & paſſa. M. de Pontchartrain me témoigna une grande joie du ſuccès de ſes ſoins, & de la façon avec laquelle le Roi m'avoit accordé tout ce que je pouvois deſirer. Il me dit

en même-temps, que je n'aurois plus qu'à voir M. du Buiſſon, pour le prier de dreſſer l'Arrêt & les nouvelles Lettres-patentes que le Roi avoit agréées, & que, de ſa part, il les ſigneroit avec plaiſir, lorſqu'elles lui feroient préſentées. J'allai trouver M. du Buiſſon, & lui rendis compte de ce que m'avoit dit M. de Pontchartrain. Auſſi-tôt M. du Buiſſon dreſſa l'Arrêt & les Lettres avec toute la diligence poſſible; & après me les avoir lues, il les porta à M. de Pontchartrain, qui les ſigna ſur le champ, & me les remit entre les mains. Alors, me ſouvenant de ce qui m'étoit arrivé, je les portai auſſi-tôt à M. le Chancelier, qui, après m'avoir donné beaucoup de témoignages de ſa bonté, me les ſcella ſur le champ extraordinairement, & ſans me faire perdre aucun temps. Je les portai enſuite à M. de Nicolaï, qui

avoit eu la charge de ſon pere, & avoit commencé à me donner pluſieurs marques de ſon eſtime. Il me les rendit pour les porter à M. le Procureur-Général pour avoir ſes concluſions, lequel me dit que M. de Pomponne l'avoit fort prié de me faire plaiſir en tout ce qui dépendroit de lui; mais qu'il étoit obligé de me dire, avec toute ſincérité, que la grace que j'avois obtenue du Roi étoit ſi extraordinaire & ſi éloignée de toutes ſortes d'exemples, qu'il ne ſavoit comment donner ſes concluſions favorables, comme je pouvois le deſirer. Le hasard ayant fait trouver là M. l'Abbé de Pomponne, qui lui fit encore des inſtances en ma faveur, il me dit qu'à ſon tour, il me prioit, pour l'honneur de la Chambre, & pour le ſien particulier, de demander des Lettres de juſſion, que je n'aurois pas de peine à ob-

tenir, après la maniere dont le Roi m'avoit accordé des Lettres-patentes, & l'envie que M. de Pontchartrain avoit de me faire plaisir. Effectivement je les obtins aussi-tôt que je les eus demandées, & je me mis en marche pour voir Messieurs de la Chambre chez eux, ayant été averti que cela étoit nécessaire. M. Pajot, Maître des Comptes, que j'avois fort connu lorsque j'étois premier Commis de M. de Pomponne, les ayant présentées à la Chambre, elles furent vérifiées tout d'une voix.

Lorsque j'ai commencé à faire écrire tout ce qui m'étoit arrivé de tant soit peu de consideration, je n'espérois pas vivre assez pour en venir à bout, parce qu'il n'est peut-être jamais arrivé qu'aucun homme, à 78 ans, ait entrepris rien de semblable; mais le plaisir que j'ai eu, a beaucoup aidé à me rendre ce dessein

deſſein plus facile que je n'avois eſpéré. A préſent que je l'ai achevé, ſans autre ſecours que celui de ma mémoire, il me vient en penſée de chercher la cauſe de l'état où je me trouve depuis ſix années, ſans pouvoir me ſervir de mes jambes. Le mal que j'ai eu à une jambe, quoique très-grand, ne doit pas avoir produit cet effet ſur l'autre. Il me ſouvient qu'il y a environ vingt ans, j'eus la goutte à diverſes fois, non pas bien forte à la vérité, & que huit ou dix ans après, je commençai à ne plus ſentir de douleur, mais ſeulement quelques foibleſſes à mes genoux, qui ont augmenté peu-à-peu, aſſez pour que je ne puiſſe marcher ſans m'appuyer ſur quelqu'un. L'accident qui m'arriva, comme je l'ai dit en commençant ces Mémoires, m'ayant empêché pendant quelque temps de m'appuyer en quelque façon ſur cette jambe,

on me dit que je devois essayer de me servir de béquilles, de crainte qu'avec le temps je ne me trouvasse hors d'état de pouvoir jamais marcher. J'essayai donc de m'en servir, mais inutilement; & enfin peu-à-peu j'ai pris mon parti : je regarde comme un effet de ma bonne fortune, de n'être pas aussi touché de ce malheur, comme je l'aurois peut-être été, s'il m'étoit arrivé tout d'un coup. Pendant un certain temps, ceux qui étoient auprès de moi s'appercevoient que mon esprit n'étoit pas aussi libre qu'il avoit accoutumé. Je sentis bien aussi en moi-même qu'il y avoit de la différence, sur-tout quand je voulois écrire quelques lettres, parce qu'après les avoir commencées, j'avois besoin de quelqu'un pour m'aider à les achever : cela faisoit que je n'en écrivois plus.

La paix étant faite, M. le Duc de

Zell envoya au Roi M. le Comte de Chalembourg, qui me vint dire que Son Alteſſe l'avoit chargé de me faire bien des amitiés de ſa part & de celle de Madame la Ducheſſe : cela me donna beaucoup de joie. Je me tirai de cette converſation le mieux qu'il me fut poſſible, en le chargeant de beaucoup de remerciments pour Leurs Alteſſes. Lorſque j'étois dans cet état, Mylord Portland étant venu à Paris, Ambaſſadeur du Roi d'Angleterre, m'envoya un homme de ſa connoiſſance & de la mienne, pour me dire qu'il avoit ordre du Roi, ſon maître, de me voir & de faire ſavoir de mes nouvelles à Sa Majeſté Britannique. Je fis réflexion ſur l'embarras où je me trouvois; mais cela n'empêcha pas que je ne répondiſſe qu'il me feroit honneur; & m'ayant demandé mon heure, je lui dis que ce ſeroit quand il lui plairoit; mais

que s'il vouloit bien, ce seroit le lendemain à trois heures. Je me fis porter dans mon appartement en-haut qui étoit fort propre, (ce fut la premiere fois que je sortis de ma chambre depuis six ans). Le plaisir que je recevois de cette visite, & l'honneur qu'elle me faisoit, rappella assez mes esprits, pour me bien tirer de cette conversation : non-seulement je le remerciai des honnêtetés qu'il me fit de la part du Roi son maître, & de toutes les bontés de Sa Majesté, mais encore des obligations que je lui avois, disant qu'elle s'étoit bien fait connoître telle que je l'avois représenté en France. Après quelques questions de part & d'autre, il me dit qu'il avoit ordre du Roi de me demander mon avis sur ce qu'il auroit à faire pour empêcher la guerre, en cas que le Roi d'Espagne vînt à mourir, y ayant beaucoup d'appa-

rence que cela n'iroit pas loin, parce que je ſavois que depuis longtemps il n'avoit eu de deſſeins que pour la paix.. Je lui répondis que j'eſtimois que de tous côtés on devoit ſonger à faire le fils de M. l'Electeur de Baviere Roi d'Eſpagne. Il m'avoua que c'étoit la penſée de ſon maître, qui lui avoit défendu de me la dire, avant de m'en avoir fait la queſtion. Nous nous étendîmes ſur toutes les raiſons qui appuyoient cette penſée. Je me ſus bon gré de m'être ſi bien tiré d'affaire. Ayant eu réponſe du Roi d'Angleterre après cette entrevue, il me vint voir ſans façon, pour me faire encore des amitiés de la part de Sa Majeſté. J'appris que quelqu'un ayant conté à une Dame de mérite qui a beaucoup d'eſprit, la premiere réponſe que j'avois faite au Mylord Portland, elle répondit: On diſoit que Gourville avoit perdu

ſon eſprit ; mais il me ſemble qu'il faut qu'il en ait encore pour avoir parlé comme il a fait. J'ai lieu de croire que l'honneur & le plaiſir que me fit cette viſite, ramena mes eſprits, & Dieu m'a fait la grace de revenir dans mon naturel ; mais je ne m'en ſuis pas tout-à-fait bien apperçu, que dans une rencontre que je dirai dans la ſuite, après laquelle je me trouvai comme je pouvois ſouhaiter d'être. J'ai repris mon train & mes maximes ordinaires, ayant réglé ce que je dois dépenſer pour vivre honorablement ſelon mon revenu, & recommencé à voir tous les matins par détail la dépenſe que j'avois faite le jour auparavant, comme j'ai toujours pratiqué depuis que j'ai été en état d'en faire.

Il y a deux ans & demi ou environ, que ne pouvant avoir aucune raiſon ni juſtice de quelques

personnes à qui j'avois fait plaisir, je me trouvai obligé, après une longue patience, d'intenter un procès; & comme je ne m'étois nullement attendu au procédé que l'on avoit avec moi, j'en fus si scandalisé & si fâché, qu'étant necessaire de faire un mémoire pour instruire mon Avocat, je me trouvai dans une émotion qui me fit entreprendre de le dresser & de le faire écrire avec tant de précipitation, que je l'achevai sans l'aide de personne: cela me fit présumer que mon esprit étoit encore plus revenu que je ne le pensois, & même ceux qui étoient témoins de ce que je venois de faire en furent surpris aussi-bien que moi. Après tout, il ne se passoit point d'heure dans la journée que je ne remerciasse Dieu de la grace qu'il m'avoit accordée, en me faisant connoître le bon état où j'étois. Les visites & les conversations

que j'avois, ainſi que j'ai marqué ci-devant, y contribuerent beaucoup & à me rendre ma gayeté, par la joie que j'en reſſentois, & l'honneur qu'elles me faiſoient dans le monde : car il eſt conſtant qu'après cela je me retrouvai dans mon naturel, &, ſi je l'oſe dire, auſſi-bien & peut-être mieux que je n'ai jamais penſé.

Je ſuis bien-aiſe de dire ici que lorſqu'on réſolut d'abattre les prêches qui étoient dans le Royaume, le Roi m'accorda celui de la Rochefoucault, pour y établir une charité, que je fis ſéparer de murailles qui diſtinguoient le lieu où étoient les hommes d'avec celui où devoient être les femmes; & au bout je fis bâtir une chapelle, où l'on dit la Meſſe tous les jours pour les pauvres malades. J'avois envoyé tous les ornements néceſſaires. Il y a douze filles établies, d'une piété exemplaire, qui ont fait des vœux

de ſervir les pauvres malades. Elles occupent l'apartement qu'avoit le Miniſtre. Après que je leur eus fait préſent d'une lampe & d'un encenſoir d'argent, elles me manderent que la maiſon joignant la leur, & qui en avoit été ſéparée, étoit à vendre pour environ deux mille livres. Auſſi-tôt je donnai des ordres d'entrer en propoſition pour l'acheter; mais comme elle appartenoit aux Huguenots, & qu'il en reſtoit beaucoup en ces lieux-là, après qu'on eut fait le marché pour moi, ils ſe rallierent tous pour me traverſer, & un d'entr'eux en fit l'échange pour des biens qu'il avoit auprès de la Rochefoucault. J'avois déja fait mon projet pour l'allongement des deux ſalles, qui, par le moyen de cette acquiſition, pourroient tenir vingt-quatre lits, & fait le fonds néceſſaire pour la nourriture & entretien de vingt-quatre

pauvres des deux fexes. Je me trouvai encore fi fortement fcandalifé du tour qu'on m'avoit joué, que je dreffai un placet au Roi avec une grande facilité, où j'expofai ce que je viens de dire. Après qu'il eut été communiqué à M. l'Intendant de la Généralité de Limoges, Sa Majefté eut la bonté de m'accorder un arrêt pour me mettre au lieu & place de celui qui avoit fait l'échange; ainfi j'ai eu la confolation de voir la perfection de cet ouvrage, & même d'avoir augmenté la fondation de quelque chofe de plus, pour que l'on donnât quelques vêtements ou linges aux convalefcents quand ils fortiroient.

J'ai ordonné par mon teftament, que mon cœur fût porté dans la chapelle de cette Charité au lieu que j'ai marqué, où j'ai fait graver mon épitaphe fur un marbre, laiffant feulement à ajouter le jour,

le mois & l'année qu'il plaira à Dieu de me retirer de ce monde. J'envoyai à ces bonnes Sœurs un drap mortuaire, & tous les ornements néceſſaires pour le ſervice que j'ai ordonné être fait tous les ans à pareil jour que de celui ma mort.

C'eſt après avoir ainſi diſpoſé toutes mes affaires, qu'un de mes amis m'ayant fait des queſtions ſur des choſes arrivées il y a fort long-temps, je les lui racontai comme ſi elles s'étoient paſſées la veille: ce qui me donna lieu de former le deſſein d'écrire ce qui m'eſt arrivé de tant ſoit peu conſidérable. J'ai eu un ſi grand plaiſir de voir que mon eſprit & mes allures ordinaires étoient revenues au point que je n'aurois jamais oſé l'eſpérer, que j'ai fait ces Mémoires en quatre mois & demi; ce que je n'aurois pas cru pouvoir faire en trois

ans. Depuis toutes ces graces & bénédictions que Dieu m'a faites, je me suis trouvé tout accoutumé à mes incommodités, qui sont encore assez grandes, & qui n'ont rien diminué de ma gaieté ordinaire. Je ne souffre plus de peines de ce que je ne puis marcher. Enfin, je ne sais s'il y a quelqu'un qui soit plus heureux que je me trouve; & toujours par les bontés & les graces que j'ai reçues du Roi, j'ai de quoi faire la dépense que je puis desirer. J'ai fait part de mes biens à une partie de ma famille, selon la fortune que Dieu m'a donnée. J'en ai fait assez à mes neveux ou nieces, quoique présentement au nombre de quatre-vingts-seize, pour qu'aucun ne soit en nécessité, eu égard à la condition dans laquelle ils sont nés. Mon étoile fortunée m'a si bien conduit, que je suis dans l'abondance, sans avoir ni terres, ni maisons qui pourroient

me causer quelques petites peines dans la jouissance, en ayant gratifié mon neveu de Gourville, en lui faisant d'autres avantages. Quelques-uns de mes amis qui me sont venus voir par une espece de curiosité, ont été surpris de me trouver comme je viens de me peindre; beaucoup d'autres, dans certaines rencontres, me font dire qu'ils veulent me venir voir; mais la plupart trouvent toujours quelque chose à faire de plus pressé. Je vois avec joie ceux qui viennent me visiter, & me console aisément de ne pas voir les autres. Je m'amuse avec mes domestiques: au commencement je les fatiguois fort par mes doléances; & présentement pour l'ordinaire, je fais des plaisanteries avec eux.

Le plus ancien de mes domestiques se nomme Belleville, & est avec moi depuis trente-deux ans;

il avoit ſoin de ma petite écurie quand j'ai eu des chevaux. Il eſt devenu fameux nouvelliſte, fort accrédité dans l'aſſemblée du Luxembourg. Au retour de-là, il ne ſort guere de ma chambre, & m'entretient lorſque je puis m'ennuyer.

Mignot, qui a vintgt-cinq ans de date, eſt chef de mon Conſeil, dont il n'abuſe pas, & eſt mon valet-de-chambre.

Le troiſieme s'appelle Roſe; il eſt avec moi depuis dix-ſept ans, en qualité d'Officier, & préſentement il occupe pluſieurs charges. Il ſeroit maître-d'hôtel ſi j'en devois avoir un; mais quoi qu'il en ſoit, il fait la pitance, & s'en acquite fort bien.

Le quatrieme, le Clerc, en date de quinze ans, fait parfaitement bien les meſſages; je n'oſerois lui donner d'autre qualité, pour ne pas doubler les Officiers.

Le cinquieme eſt un jeune drôle qui ſe nomme Gibé, & a de l'eſprit : il eſt né pour l'écriture, & ne ſauroit s'empêcher d'avoir toujours la plume à la main, quand il a ceſſé de me lire quelques livres : ce qui fait qu'il ne ſort point de ma chambre.

J'ai une grande curioſité pour les nouvelles. Je ſuis des premiers averti de tout ce qui ſe paſſe ; j'en fais des relations pour mes amis de la Province, qui leur font grand plaiſir. Enfin, le jour ſe paſſe doucement ; le ſoir, je fais jouer à l'impériale, & conſeille celui qui eſt à mon côté. Depuis quelques années, je compte de ne pouvoir pas vivre long-temps. Au commencement de chacune, je ſouhaite pouvoir manger des fraiſes : quand elles ſont paſſées, j'aſpire aux pêches ; & cela durera autant qu'il plaira à Dieu.

Je me suis fort pressé d'écrire mes aventures, & les agitations de ma vie, pour arriver au temps que j'ai commencé à goûter dans le port (pour ainsi dire) le repos dont je jouis présentement par l'excessive bonté du Roi; mais si j'ai dicté avec précipitation ce que ma mémoire me fournissoit sur le champ, çà toujours été dans la vue de revoir les Mémoires que j'ai faits, afin d'y ajouter beaucoup de choses qui me sont échappées, ou que j'ai laissées volontairement, pour aller au but que je m'étois proposé. L'état où je me suis trouvé depuis près de dix ans, augmente de beaucoup mes sentiments de reconnoissance, puisque si j'avois eu peu de bien, comme j'ai été sur le point de m'y voir exposé, j'ai tout lieu de croire que je n'aurois pas tant vécu, & que j'aurois tristement langui le reste de mes jours dans la solitude où je

me

me ferois trouvé ; ce qui m'auroit causé des chagrins qui m'auroient accablé. Le grand nombre de mes amis m'a perdu de vue, dès que j'ai été regardé comme ne pouvant être utile à personne. L'état où j'étois au commencement de mon incommodité, y a beaucoup contribué, par le bruit qui couroit, que j'étois presque hors d'état d'entretenir aucun commerce. La plupart aimerent mieux se laisser aller à le croire, que de se donner la peine de venir s'en informer. C'est ainsi que le monde est fait; ce qui m'a moins surpris qu'un autre, par le commerce que j'en avois. Ne pouvant plus sortir de ma chambre, je me suis défait de mon carrosse; & n'ayant point de laquais, je me suis réservé cinq personnes, dont quatre ne sortoient presque jamais de ma chambre, & trois savoient bien lire & écrire : ce qui m'a été

d'un grand ſecours : la plupart vieux domeſtiques de quinze, vingt & trente ans, tous fort affectionnés par reconnoiſſance du paſſé. Mais comme ce ſont des hommes, j'ai cru qu'il falloit les maintenir dans leurs bonnes intentions par quelque bienfait préſent, & par l'eſpérance de l'avenir. Depuis que je me ſuis aviſé du plaiſir de faire mettre par écrit tout ce qui m'eſt arrivé d'un peu conſidérable pendant ma vie, j'ai preſque abandonné la lecture ; & comme il paroît par tout ce que j'ai rapporté ci-devant, que j'ai toujours été honoré de la bienveillance de Meſſieurs les Miniſtres, je me propoſe d'ajouter ici non pas leurs portraits, m'eſtimant un très-méchant peintre, mais de les repréſenter tels qu'ils m'ont paru par le commerce que j'ai eu avec eux.

M. le Cardinal Mazarin avoit

beaucoup d'esprit dans la conversation, & étoit naturellement éloigné de toutes sortes de violences. Les guerres civiles, dont la minorité du Roi avoit été la cause, finirent entiérement, sans que l'on fît mourir un seul homme; encore que presque la moitié de la France l'eût méritée. Il savoit bien qu'on le blâmoit de beaucoup promettre, & de ne rien tenir; mais il s'en excusoit sur la nécessité de ménager tout le monde, à cause de la facilité qu'on avoit dans ce temps-là à se séparer des intérêts du Roi. Et il se pouvoit bien faire, que s'il n'avoit promis qu'à ceux à qui il auroit cru pouvoir tenir sa parole, cela eût peut-être causé un plus grand bouleversement dans l'Etat. Ce n'est pas pour cela que je veuille croire que ce soit la raison ni son habileté qui l'ayent porté à cette conduite, plutôt que son penchant

naturel. Il se plaisoit quelquefois à parler de l'opinion qu'avoit eue M. le Cardinal de Richelieu pour les miracles ; peut-être parce qu'il n'y croyoit guere. Après sa mort, on blâma fort sa mémoire, à cause des grands biens dont il s'étoit trouvé revêtu. Ceux qui le vouloient excuser, disoient qu'au temps de sa disgrace, s'étant vu presque sans argent, cela lui fit naître l'envie d'en avoir beaucoup, quand il fut à portée d'en amasser. Pour moi, je veux croire que le peu de bien qu'il s'étoit trouvé, venoit de la difficulté d'en pouvoir acquérir, encore qu'il fût le maître, à cause du désordre des affaires de ce temps-là, qui étoit si grand, qu'à peine pouvoit-on faire subsister la Maison du Roi, dont j'ai vu quelquefois tous les Officiers prêts d'abandonner leurs charges. Il y avoit même des temps où ils ne donnoient à

manger au Roi que ſur leur crédit. Mais après que M. le Cardinal eut rétabli l'autorité du Roi, & pacifié toutes choſes, il trouva bien les moyens de devenir riche. Les Sur-Intendants, pour avoir la liberté de prendre de leur côté pour leurs immenſes & prodigieuſes dépenſes, ſur-tout en bâtiments, le forçoient, pour ainſi dire, à prendre la meilleure partie pour lui; à quoi je penſe qu'il n'avoit pas de peine à conſentir, par l'envie qu'il avoit naturellement de s'enrichir. Le déſordre du gouvernement des Finances juſqu'alors en donnoit toutes les facilités; & ceux qui ont vu tout cela de près, conviennent qu'il n'y avoit que M. Colbert capable, par ſon génie, ſon extrême application & ſa fermeté, d'y mettre un auſſi grand ordre qu'il a fait. Ce qui a donné lieu au Roi de le maintenir, S. M. ſe faiſant rendre

compte, & signant même toutes les ordonnances pour la dépense. Mais si ceux qui ont gouverné les Finances n'ont pas eu une entiere liberté, le Roi, qui, par son extrême exactitude, a reconnu qu'il leur étoit possible de faire ce qu'ils auroient voulu, a contenté l'envie qu'ils pouvoient avoir de s'enrichir, en les comblant de ses bienfaits; & par ce moyen a satisfait leur ambition.

M. Fouquet avoit beaucoup d'esprit & de manege, & une grande fertilité d'expédients. C'est pour cela que, n'étant qu'en second avec M. de Servien, il étoit quasi le maître des Finances, dont il usa dans la suite fort librement. Il étoit entreprenant jusqu'à la témérité. Il aimoit fort les louanges, & n'y étoit pas même délicat. Un jour, partant de Vaux pour aller à Fontainebleau, & m'ayant fait mettre

dans ſon carroſſe avec Madame Dupleſſis-Bellievre, M. le Comte de Brancas & M. de Grave, ſes louangeurs, il leur contoit comment il s'étoit tiré d'affaire avec M. le Cardinal, ſur un petit démêlé qu'il avoit eu avec lui; d'où précisément je pris occaſion de lui dire en montant la montagne dans la forêt, qu'il étoit à craindre que la facilité qu'il trouvoit à réparer les fautes qu'il pouvoit faire, ne lui donnât lieu d'en haſarder de nouvelles; ce qui pourroit peut-être un jour lui attirer quelques diſgraces avec M. le Cardinal. Je m'apperçus que cela cauſa un petit moment de ſilence, & que Madame Dupleſſis changea de propos: ce qui fit peut-être que perſonne ne répondit rien à ce que je venois de dire. Après la mort de M. le Cardinal, ſuivant toujours ſon même caractere, il eut peine à ſe tenir dans les bornes où il falloit être

avec le Roi; & c'eſt ſur cela que M. le Tellier me raconta une fois ſes ſujets de plaintes. Mais enfin, il avoit fait ſon projet de s'acquérir par diſtinction, les bonnes graces du Roi : ce qui attira ſa perte, & qui (à mon avis) a donné lieu aux autres de faire des réflexions ſur cet exemple. Je crois avoir remarqué qu'auſſi-tôt que le Roi eut pris les rênes du gouvernement, il ne voulut point ſouffrir qu'aucun de ſes Miniſtres ſortît des bornes de ſa commiſſion, pour empiéter ſur celle des autres. Je me ſouviens qu'étant à la Haye en 1665, M. d'Eſtrades me fit voir deux lettres, par leſquelles M. Colbert lui mandoit de faire faire telles ou telles choſes, & que, par le premier courier, il lui envoyeroit les ordres du Roi : ſur quoi M. d'Eſtrades me dit que cela tranchoit du premier Miniſtre. Je lui répondis que je croyois connoître

tre assez le Roi, pour me persuader qu'il ne le souffriroit jamais. En effet, il m'a toujours paru que son intention étoit que chacun ne se mêlât que des affaires de sa charge. Il permettoit à tous dans son Conseil de dire leur avis sur l'affaire dont il étoit question; mais après la résolution prise, il ne leur étoit guere permis, quand ils avoient eu quelque pensée nouvelle, de la rapporter en particulier à Sa Majesté, ni de proposer de revenir contre ce qui avoit été arrêté. J'en ai quelquefois vu des preuves, par la liberté que j'avois de parler de toutes choses à M. de Louvois, & la confiance avec laquelle il m'y répondoit. Entr'autres, à l'occasion de la résolution qui fut prise de faire sortir du Royaume tous les Ministres avec leurs familles; aussi-tôt que je le fus, j'allai trouver M. de Louvois, pour lui dire, qu'au-lieu de cet or-

dre que l'on vouloit donner aux Miniſtres pour ſortir de France, je ne ſavois s'il ne conviendroit pas mieux de les envoyer par vingtaines aux châteaux où il y avoit des mortes payes, en leur laiſſant la liberté de commercer avec leurs femmes & leurs amis : que la plupart n'avoient de revenu que ce qu'ils tiroient de leurs emplois ; que bientôt leurs femmes auroient peine à faire ſubſiſter leurs familles, & ſeroient dans peu réduites à la derniere extrêmité ; & qu'ainſi ſe trouvant tous dans le même cas, il leur pourroit bien venir en penſée de convenir entr'eux, que l'on pourroit ſe ſauver dans les deux Religions ; ce n'étant pas même une choſe nouvelle, ſurtout ſi les Gouverneurs leur inſinuoient que l'on ne pouvoit pas juger du temps que finiroit leur détention ; & d'ailleurs, que le zele du Roi le porteroit volontiers à don-

ner des penſions proportionnées à ce qu'ils tiroient de leurs emplois, à ceux auxquels Dieu inſpireroit de bonne heure la connoiſſance de la bonne Religion ; qu'on augmenteroit le bien qu'on leur voudroit faire à proportion de celui qu'ils feroient, quand ils feroient retournés chez eux, & du nombre des converſions qu'ils feroient de ceux ſur qui ils auroient de l'autorité ſpirituelle. L'attention qu'il donna à tout mon diſcours, ſans m'avoir aucunement interrompu, me fit croire qu'il avoit trouvé mon raiſonnement meilleur que ce qui avoit été réſolu, & même il en convint; mais en même-temps il ajouta, qu'il ne pouvoit pas en parler au Roi, qui n'aimoit pas qu'on lui propoſât rien contre ce qui avoit été réſolu en ſon Conſeil: & moi qui croyois que Sa Majeſté en tout temps prendroit de bonne part ce qui lui feroit repréſenté,

pour en tirer le bien qui en pourroit venir, je pensai qu'apparemment c'étoit M. de Louvois qui avoit fait l'ouverture de cet avis, & qu'il ne lui convenoit pas d'en aller proposer un contraire.

M. le Tellier, très-grand Ministre, a toujours eu une conduite fort réglée, & avoit beaucoup de douceur quand il donnoit audience aux Officiers, une ambition modérée, & n'auroit pas voulu jouer le rôle de premier Ministre, quand même il l'auroit pu, par la crainte d'être chargé des mauvais événements. En un mot, il étoit né sage, mais avec un peu de penchant à la rancune : ce qu'il marqua assez à l'occasion de M. Desmaretz, neveu de M. Colbert. Je me souviens qu'un jour à Fontainebleau, me parlant de l'acquisition qu'avoit faite M. de Louvois à Meudon, il m'exhorta de lui insinuer, autant que je pour-

rois, de vendre le château à quelque Communauté, craignant peut-être la grande dépenſe qu'il faudroit faire pour l'embellir, & que cela ne convenoit point, ſur-tout à cauſe du voiſinage de Verſailles ; ſur quoi il me cita ce qu'il avoit fait à Chaville. Je lui répondis que ſa modération & ſa ſageſſe ne pouvoient pas ſervir d'exemple, & qu'il faudroit être né comme lui, naturellement ſage, dont il ne devoit être particuliérement redevable qu'à Dieu ; que je ne croyois pas que l'expérience & les réflexions puſſent jamais faire un homme auſſi ſage qu'il l'avoit toujours été, & que par-deſſus cela j'étois perſuadé qu'il y avoit toujours des temps où il couroit des maladies d'eſprit, comme du corps, par les folies que j'avois vu faire à beaucoup de gens dans les bâtiments & les jardinages, dont je m'étois moi-même ſenti

ſi frappé, que j'avois entrepris de faire St. Maur une maiſon agréable, & que j'avois commencé des terraſſes & un jardin dans un endroit où il y avoit une vilaine carriere, d'où on avoit même tiré de la pierre pour bâtir la maiſon; mais que pour couvrir ma folie, je diſois que cela ne m'incommoderoit pas, puiſque par le traité que j'avois fait avec M. le Prince, je trouverois ma vie dans l'argent que j'y employerois. M. le Tellier me croyoit ſi bien dans les bonnes graces de M. de Louvois, que ce n'eſt pas la feule fois qu'il a jetté les yeux ſur moi pour lui inſinuer des choſes qu'il ne vouloit pas ou n'oſoit lui dire. M. de Louvois ayant obtenu du Roi la ſurvivance de ſa charge pour M. le Marquis de Courtanvaux, ſon fils aîné, qui paroiſſoit avoir le mérite de M. ſon pere, mais qui ſembloit n'être pas tout-à-fait tourné à la deſtination

qu'il en faiſoit; & m'étant perſuadé par tout ce qui m'étoit revenu des diſpoſitions de M. de Barbezieux, que ce dernier y auroit été plus propre, M. le Chancelier l'ayant ſu, & fait ſes réflexions ſur cela avec M. l'Archevêque de Rheims, ces Meſſieurs me prierent d'en vouloir parler de leur part à M. de Louvois, ſelon ma penſée; & étant venus à ma maiſon pour m'y engager, je m'en excuſai, en les priant de conſidérer que comme c'étoit une affaire purement de famille, la bienſéance vouloit plutôt que ce fût M. le Chancelier ou lui qui en fît l'ouverture : mais m'ayant repliqué qu'ils auroient bien ſouhaité que ce fût moi, je leur dis que s'ils vouloient faire ſentir à M. de Louvois que ç'avoit été ma penſée, & que cela lui donnât occaſion de m'en parler, je répondrois volontiers comme ils pourroient attendre de mon

zele. Quelques jours après, M. de Louvois me dit qu'il avoit ſujet de ſe plaindre de moi, de n'avoir pas voulu l'avertir d'une choſe que j'avois penſée, & qui étoit d'une grande conſéquence pour ſa famille, puiſqu'il avoit réſolu avec M. le Chancelier & M. l'Archevêque de Rheims, de ſuivre mon avis. Je lui répondis que je n'avois pas cru devoir faire davantage, puiſque M. le Chancelier & M. l'Archevêque de Rheims étoient entrés dans ma penſée; qu'il leur convenoit mieux d'en parler qu'à moi. Il me dit qu'il ne laiſſoit pas de m'en avoir obligation; mais qu'il exigeoit de moi de lui parler à l'avenir ouvertement ſur tout ce qui pouvoit le regarder, ſans exception. Je lui promis de n'y pas manquer, en le remerciant de l'honneur qu'il me faiſoit. M. le Chancelier étant tombé dans un état qui ne lui permettoit pas de croire

qu'il eût encore long - temps à vivre, & desirant que M. Pelletier pût être Chancelier, en fit l'ouverture à M. de Louvois, qui ayant toujours plus d'envie que moi de me faire Contrôleur - Général des finances, proposa qu'en ce cas, il me falloit faire avoir cette charge, si on pouvoit venir à bout du reste. J'appris par M. de Tilladet la conférence qu'on avoit eue sur cela, à laquelle il avoit été présent. Pour cette fois, je n'eus pas peur de me trouver exposé à être accablé sous le poids de cet emploi, m'étant persuadé sur le champ, que le Roi ne leur laisseroit pas la disposition de l'un ni de l'autre. M. le Chancelier étant mort, je me rendis à St. Gervais le jour qu'on y devoit porter son corps; & m'étant approché de M. Pelletier, qui en faisoit les honneurs, il me dit: Voilà le corps de l'homme de France qui vous

estimoit le plus. Je lui répondis naïvement, qu'il eût été plus avantageux pour moi qu'il m'eût moins estimé, & qu'il m'eût aimé davantage. En effet, le Roi donna aussi-tôt à M. Boucherat la charge de Chancelier.

Si j'ai bien connu M. Pelletier, je crois que ses talents lui auroient donné plus de facilité à la Chancellerie, qu'à manier les Finances; & comme les embarras qui me sont venus pendant son Ministere, m'ont souvent appliqué à connoître son caractere, j'ai cru que ce qui dominoit principalement en lui, étoit un grand desir de faire son salut, & j'ai attribué cela à la résolution qu'il avoit prise de se démettre de son emploi, après avoir été raisonnablement enrichi par les libéralités du Roi, & avoir fait son fils Président à Mortier, qui est l'ambition de tous les Gens de Robe. D'un au-

tre côté, il voyoit que les grandes dépenses que le Roi étoit obligé de faire, augmentoient de jour en jour; & d'ailleurs, il ne se sentoit peut-être pas l'esprit aussi fertile en expédients qu'il auroit desiré : mais étant bien-aise de demeurer en état de pouvoir faire plaisir quand il lui conviendroit, c'est ce qui lui fit desirer d'obtenir du Roi le Contrôle-général en faveur de M. de Pontchartrain, qu'il avoit tiré de la premiere Présidence de Bretagne, pour le faire Intendant des Finances, & qu'il logeoit dans sa maison à Versailles. Sa Majesté lui ayant conservé la qualité de Ministre d'Etat, il se trouva toujours agréablement auprès d'elle.

M. de Lionne a beaucoup d'esprit, & est consommé dans les affaires. Il avoit passé une bonne partie de sa vie dans les Ambassades, & séjourné long-temps à Rome,

où l'on dit que ſe pratique la plus fine politique. Il étoit laborieux, & écrivoit toutes les dépêches de ſa main, agréable & commode dans le commerce ordinaire, ayant toujours eu juſqu'à la fin quelques maîtreſſes cachées : il n'a pas été heureux dans la famille qu'il a laiſſée, quoiqu'il lui procurât de grands établiſſements.

M. Colbert avoit long-temps travaillé ſous M. le Telller; & dès ce temps-là, il paroiſſoit fort laborieux & intelligent. M. le Cardinal ayant demandé à M. le Tellier un homme pour en faire ſon Intendant, M. le Tellier lui nomma M. Colbert, comme pour cet emploi le plus propre de tous ceux qu'il connoiſſoit. En effet, M. le Cardinal s'en trouva parfaitement bien. Il étoit né pour le travail, au-deſſus de tout ce qu'on peut imaginer, & fort exact. Je crois que ſon ambition étoit plus grande que

le monde n'en jugeoit, & peut-être plus qu'il ne croyoit lui-même. Je ne dirai pas de lui ce que j'ai pensé de M. le Tellier, qu'il n'auroit pas voulu être en place de pouvoir gouverner, dans la crainte de se trouver chargé des événements. Mais quand il a voulu faire quelques démarehes pour sortir de sa place, il a bien jugé que le Roi ne s'en accommoderoit pas. J'ai toujours pensé qu'il n'y avoit que lui au monde qui eût pu mettre un si grand ordre dans le gouvernement des Finances en si peu de temps. Il avoit poussé si loin & si bien fait connoître au Roi les moyens d'en empêcher la dissipation, qu'il ne lui eût peut-être pas été facile d'en tirer de grandes utilités; mais il trouva dans la bonté & la justice du Roi, de quoi être enrichi au-delà de ses espérances. Outre le temps qu'il employoit aux affaires de Sa Majesté, il en prenoit

encore pour apprendre le Latin, & se fit recevoir Avocat à Orléans, dans la vue & l'espérance de devenir Chancelier. Il présumoit fort du bon état où il avoit mis les affaires du Roi, dont il avoit rendu le revenu certain au-dessus de cent millions, qu'il croyoit suffisants pour faire la guerre. Ayant supputé qu'il y avoit un fonds plus grand que la dépense n'avoit encore été, il fit rendre un arrêt, je ne sais pas pourquoi, par lequel il étoit défendu aux Gens d'affaires de prêter au Roi, sous peine de la vie; & s'étant trouvé ensuite dans la nécessité de faire des emprunts, il s'en ouvrit à moi, & me demanda si je croyois qu'il fallût donner un arrêt contraire au premier. Je lui dis que je pensois qu'il n'y avoit qu'à oublier qn'il eût été donné, & emprunter comme on auroit pu faire auparavant.

Il m'a ſouvent paſſé par l'eſprit que les hommes ont leur propriété à-peu-près comme les herbes, que leur bonheur conſiſte d'avoir été deſtinés, ou de s'être deſtinés eux-mêmes aux choſes pour leſquelles ils étoient nés ; & c'eſt pour cela que j'ai penſé que le bonheur de M. de Pontchartrain l'ayant conduit dans les finances, il a ſi bien réuſſi, que je ne crois pas que jamais homme ait eu plus de talents & de diſpoſitions que lui pour le maniement des affaires des finances. J'eus le bonheur d'en être connu auſſi-tôt qu'il commença de s'en mêler, & j'oſerois quaſi aſſurer que j'étois né avec la propriété de me faire aimer des gens à qui j'ai eu affaire, & que c'eſt cela proprement qui m'a fait jouer un aſſez beau rôle. Mais je me ſuis en quelque façon propoſé de faire le portrait de M. de Pontchartrain, & non pas le mien. Il me

ſemblé qu'il avoit bientôt pris des notions dans les Finances, qui ne ſeroient venues qu'avec peine à un autre. Il ſavoit diſtinguer ceux qu'il croyoit plus habiles que lui; & je m'apperçus bientôt qu'il en ſavoit autant & plus qu'eux : mais cela n'a pas empêché qu'il n'en ait toujours eu un petit nombre avec qui il étoit bien-aiſe de s'entretenir. Il les invitoit à lui parler de tout ce qui leur venoit dans l'eſprit ſur le fait des affaires dont il étoit chargé. Il donnoit tout le temps néceſſaire au travail; mais après cela, dans la converſation, il conſervoit une grande gaieté, &, à mon avis, avoit peu de ſouci. Je ne crois pas devoir m'étendre davantage ſur ſes bonnes qualités, me ſouvenant de l'opinion qu'eurent M. de Louvois & M. de Croiſſy, lorſque je leur racontai toutes celles que je croyois avoir trouvées en la perſonne

de

de M. le Prince d'Orange. Ils s'imaginerent que le bon traitement que j'en avois reçu, m'avoit grossi les objets au-delà de ce qui étoit en effet; mais ici je n'ai qu'à me confirmer dans mes pensées, par les marques que M. de Pontchartrain a reçues des bontés du Roi pour son élévation.

J'ai fort connu M. de Pomponne à l'hôtel de Nevers, même avant qu'il fût à la Cour. Il étoit regardé par un certain nombre d'honnêtes gens & d'esprit, qui faisoient leurs délices de cette Maison, comme un homme de bien & d'un bon esprit. Il réussit si bien dans ses ambassades, & le Roi prit tant de goût pour lui, par le bon style de ses lettres, que M. de Lionne étant venu à mourir, le Roi, sans aucunes sollicitations, & sans que personne en sût rien, lui envoya un de ses Gentilshommes à Stockholm, où il étoit

pour lors Ambaſſadeur, qui le ſurprit extrêmement, en lui apprenant que S. M. l'avoit fait Secretaire d'Etat, & lui mandoit de venir inceſſamment en prendre poſſeſſion. Ce ne fut qu'au retour de ce courier, que l'on ſut ce que le Roi avoit fait à cet égard : ce qui fit que ceux qui le connoiſſoient, donnerent de grandes louanges à S. M. du bon choix qu'elle avoit fait. Il s'acquitta fort bien de ſon devoir ; mais cela n'empêcha pas que M. de Louvois ne prît occaſion, quand il la pouvoit trouver, de faire voir au Roi qu'il en ſavoit plus que les autres. En effet, M. de Pomponne ayant oublié de mettre dans une dépêche tout ce qui avoit été réſolu, & n'ayant pas nommé quelques Paroiſſes de Flandres au ſujet des limites, M. de Louvois ne manqua pas de le relever fortement en préſence de S.

M.; &, si je ne me trompe, cela fut cause que le Roi établit de faire lire dans son Conseil les dépêches concernant ce qui avoit été résolu dans le Conseil précédent. Je ne sais pas même si S. M. n'a pas continué de le faire toujours; & le Roi, ayant trouvé le remede pour l'avenir, ne parut point être mécontent de M. de Pomponne, qui seroit mort dans sa charge, s'il n'avoit pas lui seul donné lieu à sa disgrace, qui arriva à l'occasion du mariage de Madame la Dauphine. M. de Croissy, qui étoit alors à Munich, ayant envoyé un courier qui rendit sa dépêche à M. de Pomponne, dans le temps, malheureusement, que M. de Chaulnes & un nombre de Dames, qui étoient chez lui, montoient en carrosse, pour aller à Pomponne, il ne fit pas réflexion que le Roi étoit dans l'impatience de savoir les nouvelles

qu'apportoit le courier, & en fit encore moins ſur ce que c'étoit le frere de M. Colbert qui l'envoyoit. Il ſe contenta de lui dire de ne ſe pas montrer pendant deux ou trois jours qu'il devoit être avec ſa compagnie à Pomponne. Le courier, en ſortant de chez lui, s'en alla chez M. Colbert porter une lettre de M. de Croiſſy, qui renvoyoit M. ſon frere au détail de ce qu'il écrivoit à S. M.; néanmoins avec quelques petites circonſtances qui ne firent qu'augmenter la curioſité du Roi. Quand M. Colbert les eut dites à S. M., à mon avis, ſans aucune vue de nuire à M. de Pomponne, ne ſachant pas qu'il fût arrivé un courier, (un autre, plus ſoupçonneux que je ne ſuis, pourroit peut-être bien penſer que le courier avoit dit l'ordre qu'il avoit reçu de M. de Pomponne, de ne ſe montrer qu'après ſon retour;) le Roi, par

ſa bonté ordinaire, eut patience juſqu'au lendemain matin, quoiqu'il eût fort envie de ſavoir ce que portoit la dépêche qui devoit être la déciſion du mariage de Monſeigneur. Le ſoir, l'impatience de S. M. augmentant, il envoya chez M. de Pomponne ſavoir ſi les Commis n'auroient point cette dépêche. Il n'y a peut-être que le Roi qui, en pareille occaſion, eût donné une ſi grande marque de patience. Il ſe peut bien faire que M. Colbert ne s'étoit pas mis beaucoup en peine d'excuſer M. de Pomponne; cela n'étant guere d'uſage parmi les Miniſtres: car, entre amis particuliers, M. Colbert auroit pu envoyer un courier pour avertir M. de Pomponne de la peine où étoit le Roi, & il ne falloit pas plus de trois heures pour cela. Enfin, M. Colbert, voyant la réſolution que S. M. avoit priſe d'ôter la charge à

M. de Pomponne, proposa au Roi de la donner à M. de Croissy, & l'obtint. M. de Pomponne, ayant été averti du malheur qui lui étoit arrivé, prit le parti de se retirer dans sa maison, & de faire dire par son portier qu'on ne le voyoit point; mais cependant, que si je me présentois, il me fît entrer. Dès que j'eus appris cette nouvelle, je ne manquai pas d'y aller; & d'abord qu'il m'apperçut dans sa galerie, où j'étois entré pour aller à son cabinet, il sortit, & me dit en m'embrassant, qu'il étoit persuadé de la part que je prenois au chagrin qui lui étoit arrivé, & qu'il croyoit que M. de Louvois étoit cause de sa perte. Je savois assez les dispositions de celui-ci sur son sujet, pour lui dire que je n'en croyois rien, & j'ajoutai qu'il étoit bien malheureux de n'avoir point connu la bonté du Roi, & l'aisance avec laquelle

S. M. vivoit avec ceux qui avoient l'honneur de l'approcher; que j'étois persuadé, que si, au-lieu de dire au courier de ne se pas montrer, il avoit donné ce paquet à un des Commis pour le porter à Versailles, le déchiffrer, & en rendre compte au Roi, en s'excusant de ce qu'il ne l'avoit reçu qu'en montant en carrosse, avec une nombreuse compagnie qu'il menoit à Pomponne, & lui demandant pardon de n'être pas venu lui-même, espérant que Sa Majesté ne le trouveroit pas mauvais, sa faute n'auroit eu aucunes suites. Il me dit qu'il en étoit persuadé comme moi; mais que cela ne servoit qu'à augmenter sa douleur. Il me fit voir la lettre qu'il écrivoit à Sa Majesté, & trouva bon que je lui disse ce qui me venoit dans la pensée qui pourroit y être mis. Il me pria de vouloir bien attendre qu'il l'eût envoyée, afin que

nous puſſions un peu nous entretenir. Après que cela fut fait, il me parut qu'il lui reſtoit encore quelque doute que cela ne lui eût été attiré par M. de Louvois ; mais je lui dis encore, comme j'avois déja fait, que je ne le croyois pas, parce que M. de Louvois, en l'ôtant de là, ne devoit pas eſpérer d'en mettre un autre en ſa place, & même pouvoit craindre que celui ſur qui le Roi jetteroit les yeux, ne lui fît peut-être plus de peine que M. de Pomponne. Me trouvant embarqué à ſoutenir ce que j'avois avancé, je fus comme obligé de lui faire entendre qu'il ne faiſoit aucun ombrage à M. de Louvois. Mais bientôt après, il apprit la vérité de ce que je lui avois expoſé. Il ſupporta ſa diſgrace avec beaucoup de patience & de modération, par la retraite qu'il fit à Pomponne, ſe tournant tout-à-fait du côté de Dieu.

Je

Je m'en allai auſſi-tôt à Verſailles, où je trouvai M. de Louvois preciſément dans les mêmes ſentiments que j'avois dits à M. de Pomponne; & il m'ajouta que s'il ſe préſentoit quelque occaſion de lui faire plaiſir, il le feroit volontiers. En effet, M. de Pomponne m'a dit ſouvent depuis, que Meſſieurs ſes enfants ayant pris le parti de la guerre, M. de Louvois les avoit aidés en tout ce qu'il avoit pu. Quelque temps après, j'appris que quand il y avoit eu occaſion de nommer le ſucceſſeur de M. de Pomponne, il avoit ſemblé à M. de Louvois que le Roi auroit voulu encore pouſſer la patience plus loin : ce qui ſe juſtifia quelques années après; le Roi l'ayant remis dans ce Miniſtere, & lui ayant donné de ſi grands apointements, qu'il me paſſa par l'eſprit alors, que Sa Majeſté s'étoit impoſé cette penitence, pour lui fai-

re oublier la peine qu'elle lui avoit causée. Peu de jours avant la mort de M. de Pomponne, il eut la bonté de me venir voir. Ayant apperçu que j'entendois une Messe au coin de ma chambre, où l'on me menoit dans ma chaise roulante, il me dit qu'il me trouvoit bien heureux dans l'état où j'étois, d'avoir cette consolation. Je m'efforçai de lui marquer combien je lui étois obligé de l'honneur qu'il me faisoit. Il me témoigna qu'il s'étoit fait un grand plaisir de me venir voir, & que sa joie redoubloit de me trouver en meilleur état qu'on ne lui avoit dit, le bruit ayant couru que mon esprit & mon corps étoient fort diminués, & qu'il falloit bien que ce ne fût pas au point où on lui avoit dit.

Comme j'ai commencé de rappeller autant que j'ai pu dans mon esprit les idées que j'avois eues du ca-

ractere de Meſſieurs les Miniſtres; après avoir eu plus d'occaſion que perſonne de connoître M. de Louvois, je confeſſe ingénuement que je n'ai point vu homme qui eût généralement un eſprit ſi étendu pour toutes choſes, une compréhenſion ſi vive, ni une ſi grande application à remplir parfaitement tous ſes devoirs, & qui eût une auſſi grande prévoyance. Il me paroiſſoit que la grande quantité d'affaires dont il étoit occupé, ne lui permettoit point de donner tout le temps qui eût été néceſſaire pour entendre les Officiers qui venoient lui parler; mais il avoit une grande facilité à démêler ce qu'il y avoit de bon dans ce qu'on lui diſoit. Il m'a paru qu'il étoit bien-aiſe de s'entretenir avec un petit nombre de gens ſur les affaires préſentes, & je ne me préſentois jamais à la porte de ſon cabinet, ſoit à Verſailles, ſoit à Paris,

qu'il ne me fît entrer, ou me fît dire d'attendre un peu de temps pour finir l'affaire qui l'occupoit. Je ne sais si le plaisir que j'avois, ou l'honneur que cela me faisoit dans le monde, ne pouvoit point avoir un peu favorablement augmenté les idées que j'avois de lui.

Après avoir perdu M. de Pomponne dans la place où il étoit, je retrouvai dans la personne de M. de Croissy plus de bonté, & j'ose dire d'amitié, que je n'aurois jamais dû espérer. Je lui remarquai beaucoup d'esprit & d'entendement, & assez de talent pour la charge où son bonheur & ses longs services l'avoient élevé. Je crois que personne ne pouvoit mieux faire des instructions pour les Ambassadeurs, que lui. Il a eu la bonté de m'en lire souvent, lorsqu'il n'étoit plus question de secret. Il n'y avoit point de maison où je fusse mieux

reçu que dans la sienne, par les témoignages de sa bonté & de celle de Madame de Croissy. M. le Marquis de Torcy, leur fils, commençant à être fort raisonnable, & dans un âge à pouvoir distinguer le bien & le mal, j'eus quelque commerce avec lui, pour faire plaisir au pere & à la mere. Je leur dis à quelque temps de là, que je ne lui trouvois qu'un seul défaut, qui étoit d'être trop sage, parce que j'avois remarqué qu'avec beaucoup d'esprit, il raisonnoit bien mieux sur toutes choses que l'on n'auroit dû l'attendre de son âge: ce que j'ai vu de lui par quelques écrits qui sont donnés au public, & par tout ce que j'entends dire, m'en informant fort souvent, me fait juger qu'avec le temps, il se trouvera comme M. le Tellier, c'est-à-dire, un grand Ministre, parce qu'il est né sage comme lui.

Je ne doute pas, si quelqu'un voyoit tout ce que j'ai écrit jusqu'à présent, qu'il ne pût dire que je me suis un peu trop loué, en faisant voir que j'ai toujours été bien avec Messieurs les Ministres; mais y ayant beaucoup réfléchi, j'ai trouvé que je n'avois rien dit qui ne fût véritable, quoique fort à mon honneur. C'est peut-être encore un effet de la vanité & de l'amour-propre, qui me fait décider aussi hardiment des gens dont je prends la liberté de parler. Mais comme je n'écris que pour ma satisfaction particuliere & pour mon plaisir, je sens bien que je ne dis les choses que comme je les crois, & les ai pensées dans le temps où j'ai été en état de m'en instruire.

Fin du Tome second.

